

ESPRIT  
DU  
CURÉ D'ARS

---

**M. VIANNEY**  
DANS SES CATÉCHISMES  
SES HOMÉLIES  
ET SA CONVERSATION.

*Vena vitæ os justi.*  
(PROV., x, 15.)  
La bouche du juste est une  
source de vie.

---

PARIS  
CH. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
rue de Tournon, 29

---

1864

Tous droits réservés.

## APPROBATION

DE

M<sup>GR</sup> L'ÉVÊQUE DE BELLEY

---

Nous avons fait examiner l'ouvrage ayant pour titre : *Esprit du Curé d'Ars*, etc. ; et, sur le rapport favorable qui nous en a été fait, nous l'approuvons et le recommandons aux fidèles de notre diocèse.

† PIERRE-HENRI, évêque  
de Belley.

Par mandement :

*Le secrétaire de l'évêché,*

H. MAGNIN.



## AUX PÈLERINS D'ARS

---

**CHÈRES AMES,**

C'est parce qu'il vous aimait que le Curé d'Ars a si bien parlé du Ciel qui est la patrie des âmes, de Dieu qui en est le Père, de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui en est le Sauveur et l'Ami.

Vous avez été, **CHÈRES AMES,** toute la poésie du Curé d'Ars, toute son éloquence, toute sa doctrine. En vous rendant sa parole, je vous donne ce qui est à vous.

*a*

Ce livre est une chasse dans laquelle j'ai réuni d'incalculables trésors, dispersés comme des reliques inconnues, bientôt perdues peut-être...

Qu'il me soit permis de vous le dire, FRÈRES BIEN-AIMÉS, j'ai mis à remplir cette pieuse tâche ce qu'il y avait de meilleur en moi : amour, respect, conscience, soin scrupuleux à ne rien laisser perdre, désir sincère de vous être utile.

Si vous avez retrouvé M. Viannèy dans sa biographie, vous le retrouverez encore mieux dans ces pages, où il a répandu son Esprit sans que j'eusse à y mêler le mien.

La vraie parole, je le sais, est la parole vivante. Mais comme vous sentez sur le tombeau d'Ars la vertu de celui qui y est renfermé, vous sentirez

aussi, je l'espère, passer son souffle dans ces paroles refroidies.

Notre-Seigneur a daigné les bénir sur les lèvres du Curé d'Ars, pour le salut d'un grand nombre; qu'il daigne encore les bénir, sous ma plume, pour le bien de quelques-uns d'entre vous et pour la gloire éternelle de son très-saint et très-adorable nom !

A. MONNIN.

Pont-d'Ain, 21 novembre 1857. Fête  
de la Présentation de la sainte  
Vierg



A MONSIEUR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

missionnaire.

---

MON PÈRE,

On nous annonce à Ars que vous faites éditer les catéchismes, les sermons et les conversations de notre saint Curé. Ce sont les chants regrettés de la patrie que vous nous rendez, chants dont la note était un cri d'amour pour Dieu, une ascension du cœur vers lui, une larme répandue sur la terre. Cette larme sainte tombait sur la tranchée profonde que le mal fait aux entrailles du sol, elle avait le don



d'en rapprocher les déchirures et de faire germer dans ce sillon la fécondité du divin amour.

En nous donnant les paroles de notre *Saint* bien-aimé, vous ne pourrez, mon Père, nous rendre l'expression avec laquelle elles étaient prononcées. Nulle traduction, aucun commentaire ne pourront jamais redire ce qu'il y avait d'ineffable dans ces accents. C'était la voix de l'âme déjà en marche vers les sphères infinies, mais dont le retentissement arrive encore à la terre qui l'écoute : d'en bas on entendait, et en levant les yeux pour voir d'où venait cette expression surhumaine, on apercevait une tête couverte de rayons, dans une attitude si extatique, qu'on se demandait si c'était elle qui laissait échapper de pareils sons.

Je me souviendrai toujours, mon Père, de mon premier voyage à Ars. En y arrivant, j'avais été me cacher

au fond de la dernière chapelle de l'église, et j'y étais resté anéanti dans la ferveur d'une prière de pèlerinage. Je ne connaissais pas le Curé d'Ars et je ne faisais nulle attention à ce qui se passait autour de moi. Ce ne fut qu'en entendant cette voix si *humainement impossible*, qu'électrisé subitement je me levai et me mis à marcher pour voir d'où pouvait venir une parole qu'on eût dit sortir de l'abîme ou descendre des cieux. M. Vianney était en chaire. Il parlait du malheur de *ceux qui haïront Dieu toute l'éternité*. Rien au monde ne pourra donner l'idée ni rendre l'effet de cette plainte du cœur, de ces larmes, de cette douleur à contre-coup, ressentie doublement et pour Dieu et pour le pécheur. Le *Saint* couvrait son visage, puis, dans son désespoir, il semblait s'en aller et quitter ses auditeurs; son geste le faisait descendre de la chaire et on croyait le voir mar-

chant sur les chemins du monde pour chercher les pécheurs. Ému, troublé, malheureux, on eût dit qu'il fermait et ouvrait les portes de l'enfer. Il se mettait à genoux, joignait les mains et conjurait les âmes de ne pas se damner. Il trouvait que c'était impossible de perdre ainsi l'éternel amour. Sa voix creuse, éteinte, ensevelie, prenait par moments un éclat extraordinaire pour appeler les pécheurs et prier Dieu de leur pardonner.

J'étais hors de moi, je n'avais jamais rien éprouvé de pareil.

J'ai compris, depuis ce jour, la vertu de l'apostolat, la solidarité qui existe entre les âmes, la communion des saints, la transformation de l'homme par le sacrifice. Depuis ce jour, mon désir, ma foi, mon amour soulèvent les couches du monde; j'en appelle à Dieu, par mon cœur, de tant de misères; j'espère, je voudrais surtout espérer et me reposer dans cette es-

pérance. Je voudrais être grand, fort, puissant, pour renouveler, régénérer le monde et disposer, ainsi que le dit le livre de la Sagesse, le globe terrestre dans la justice et l'équité. Mais celui qui fera cette œuvre, ce sera le *saint*. Sa force est la plus grande du monde, son plus puissant levier, sa seule lumière. Un *saint* ! ô mon Père, quelle douce image, quelle radieuse physionomie ! C'est l'amour, le sacrifice, la paix.

« Bienheureux ceux qui sont doux, a dit le Maître, car ils posséderont la terre ! » Et c'est justice de donner la puissance à celui qui l'exerce contre lui-même. Un *saint* ! mais c'est la bénédiction de la terre. Laissons-le, laissons-le passer ! lumière dont les rayons viennent du cœur ; phare allumé aux rives des mers orageuses pour en éclairer les abîmes ; sentinelle, vigie, se tenant sur les hauteurs pour indiquer les écueils ; croix plan-

tée sur les chemins de la vie, aux lieux où le crime a été commis, afin d'en être l'expiation. O nos saints, placez-vous dans cette balance de la justice infinie, suspendue entre le ciel et la terre pour la faire pencher du côté de la miséricorde. « Des saints, mon Dieu ! donnez-nous des saints ! » s'écriait le Père Lacordaire, jeune encore, dans une de ses premières conférences de Notre-Dame, « il y a si longtemps que nous n'en avons vu ! »

Cette soif de la justice et de la sainteté dont la terre avait besoin, a été satisfaite par la présence ici-bas du Curé d'Ars. Il a été la réponse à l'ardente et généreuse aspiration du grand orateur. Des générations d'âmes ont été enfantées par ses vertus, et, prêtre, vierge, apôtre, il a laissé au monde une nombreuse postérité et un héritage impérissable.

Depuis la mort du *Saint*, je suis re-

tourné à Ars, triste et le cœur ému, en songeant que je ne retrouverais plus cette incomparable figure. J'allais dans ce cher pays, une couronne funéraire à la main, comme lorsqu'on va visiter un cimetière où repose un mort pieusement aimé. Je m'étais trompé ; j'avais oublié les promesses de la foi : les saints n'attendent pas le dernier jour pour ressusciter ; ils survivent dans les cœurs, dans les âmes, dans la vénération, dans l'amour, dans les prodiges dont Dieu permet que leurs tombeaux soient environnés. Le petit village d'Ars est lumière et vie ; c'est un port après la tempête, c'est une oasis dans le désert. On y bâtit une église d'un style gracieux et inspiré, dans laquelle seront placés les autels des saints aimés du bon Curé. Cette église est un miracle. Elle est construite avec des dons envoyés de Dieu ; elle s'élève par enchantement ; les pierres qui servent à la bâtir ont

l'air de se placer elles-mêmes dans les cadres qui leur sont destinés.

L'ancienne église qui sera conservée comme une relique, comme le lieu du combat où le *Saint* a vaincu, est visitée journellement par un grand nombre de voyageurs, qui viennent demander des grâces au tombeau ; on en baise le marbre avec respect, on l'étreint avec tendresse, on y dépose des croix et des médailles, on y prie, on y pleure, on y obtient des guérisons miraculeuses. Je me suis agenouillé, moi aussi, pauvre affligé, sur cette tombe vénérée, aux heures matinales où, en souvenir des habitudes du bon Curé, on ouvre les portes de cette église bénie. Courbé, humilié, anéanti sur cette pierre, dans le silence et la demi-obscurité du jour naissant, j'ai éprouvé d'indicibles émotions. J'ai respiré de suaves senteurs, de douces émanations qui s'exhalent de

ce lieu béni, parfums délicieux qui donnent, comme vous nous l'avez dit, mon Père, la nostalgie céleste. Il me semblait entendre, à travers les jointures des pierres qui scellent ce sépulcre, une voix mystérieuse qui répétait : « *Saint, saint, saint!* » ainsi que le chantent les vieillards debout devant le trône de l'Agneau. Dans le sentiment que je ressentais, les termes de ce cantique avaient une double inspiration. Ils donnaient la conscience que notre bienheureux mort les répétait lui-même devant Dieu, mais qu'il fallait aussi être *saint* pour faire partie du chœur céleste.

Mon Père, quels enseignements ! Autour de ce tombeau, on éprouve une immense douleur apostolique, en songeant aux âmes dévoyées, aux malheurs de notre temps, qui viennent du péché, aux oppressions des peuples, aux guerres, à l'égoïsme,



aux cœurs mauvais, aux esprits saisis du vertige satanique, qui veulent faire tomber les autres dans le gouffre où ils se précipitent. Avec quelle pitié profonde, quel enthousiasme, quel amour on demande à ce bon *Saint* d'employer tout son pouvoir auprès du Dieu Sauveur qu'il a tant aimé pour le faire connaître et adorer par ces malheureux qui le repoussent ! et qu'on serait heureux de se donner soi-même et plus que soi, pour attirer sur le monde et sur ses frères un rayon d'amour de plus !

Il vous appartenait, mon Père, à vous qui avez écrit la *Vie du Curé d'Ars*, dans une langue à la fois si brillante et si pure, de ressusciter son esprit en travaillant de tout votre pouvoir à nous rendre les restes de sa parole, réunis et sauvés pour toujours. Nul n'était plus digne que vous d'accomplir cette œuvre. Déjà, dans votre belle monographie, vous

avez mis en relief cette grande et sainte figure, avec un charme si touchant, une admiration si sincère, une piété si vive et si éclairée, qu'en la lisant on vous confondait presque avec votre *Saint* dans un même sentiment d'amour et de gratitude. Vous aurez aujourd'hui un titre de plus à la reconnaissance des pèlerins d'Ars, dont je suis l'interprète. J'aurais désiré qu'ils eussent choisi, pour vous transmettre leurs vœux reconnaissants, une parole plus autorisée que la mienne, mais j'ai cédé à leurs désirs, me disant que ceux qui n'ont pas les bras assez forts pour porter le bloc à l'édifice sont tenus d'y apporter le grain de sable. Je viens très-humblement y jeter le mien, en espérant que votre entreprise sera heureuse, et tirera sa force et sa fécondité du sentiment qui l'inspire à votre cœur sacerdotal. Je prie Dieu de vous donner en échange de cette

bonne action un grand nombre d'âmes  
à sauver.

Recevez, mon Père, l'hommage  
de mon profond respect.

P. D. S.

Ars, 4 août 1863, 4<sup>e</sup> anniversaire de la  
mort du saint Curé.

# PREMIÈRE PARTIE

---

*LE CURÉ D'ARS*

dans ses catéchismes.

---

« Nul doute, dit le P. Gratry, que par la pureté du cœur, l'innocence, ou conservée ou recouvrée par la vertu, la foi et la religion, il n'y ait dans l'homme des capacités et des ressources d'esprit, de corps et de cœur que la plupart ne soupçonnent pas. C'est à cet ordre de ressources qu'appartient ce que la

théologie nomme la science infuse, les vertus intellectuelles inspirées que verse dans notre esprit le Verbe divin, quand il habite en nous par la foi et l'amour. » Et le savant oratorien cite avec enthousiasme, en s'excusant de ne savoir pas mieux les traduire, ces magnifiques paroles d'une sainte qui vivait au XI<sup>e</sup> siècle, dans un des mystiques monastères des bords du Rhin : « Ce qui pu-  
« rifie l'œil du cœur et le rend pro-  
« pre à s'élever à la véritable lu-  
« mière, le voici : le mépris des  
« soucis du siècle, la mortification  
« du corps, la contrition du cœur,  
« le bain des larmes.... la médita-  
« tion de l'admirable essence de Dieu  
« et de sa chaste vérité, la prière  
« forte et pure, la joie en Dieu,  
« l'ardent désir du ciel. Embrassez  
« tout cela, ajoute la sainte, et res-

« tez-y. Avancez vers la lumière qui  
« s'offre à vous comme à ses fils et  
« descend d'elle-même dans vos  
« cœurs. Otez vos cœurs de vos  
« propres poitrines, et donnez-les à  
« Celui qui vous parle, et il les rem-  
« plira de splendeurs déifiques, et  
« vous serez fils de lumière et anges  
« de Dieu <sup>1</sup>. »

La théorie que nous venons de lire paraît avoir été calquée sur la vie même du Curé d'Ars. Pas un détail qui ne le rappelle, pas un trait qui ne s'harmonise merveilleusement avec sa figure ! Quel homme a poussé plus loin *le mépris des soucis du siècle, la mortification du corps, le bain des larmes ?* Il en était toujours inondé.... *Et la méditation de*

<sup>1</sup> *Logique*, liv. V, les *Vertus intellectuelles inspirées*.

*l'admirable essence de Dieu et de sa chaste vérité, et la prière forte et pure, la joie en Dieu, l'ardent désir du ciel ? Comme tout cela est caractéristique ! Il s'était avancé vers la lumière, et la lumière était descendue d'elle-même dans son cœur.... Il avait ôté son cœur de sa poitrine, il l'avait donné à Celui qui lui parlait ; et Celui qui lui parlait, qui est le Verbe divin, la parole de Dieu incréée, le remplissait de splendeurs déïfiques. Comment pourraient en douter ceux qui ont eu le bonheur d'assister à quelques-uns des catéchismes d'Ars, d'entendre cette parole étrange qui ne ressemblait à aucune parole humaine, qui ont vu l'effet irrésistible produit sur les auditeurs de toute classe par cette voix, cette sensibilité, cet élan cette intuition, cette*

flamme et l'éclatante beauté de ce français inculte, presque trivial, mais transfiguré et pénétré du feu sacré jusque dans la forme, l'arrangement, l'harmonie des mots et des syllabes ? Et pourtant le Curé d'Ars ne disait pas des mots ; la véritable éloquence est dans les choses ; il disait des choses, et il les disait dans un style prodigieux. Son âme tout entière passait dans celle de la foule pour la faire croire, aimer, espérer avec lui. C'est là le but suprême et aussi le triomphe de l'éloquence évangélique.

Comment cet homme, qui avait pensé n'être pas admis au grand séminaire, à cause de son ignorance, cet homme qui, depuis son initiation au sacerdoce, n'avait eu d'autre occupation que la prière et les travaux du confessionnal, était-il ar-



rivé à faire de la dogmatique à la manière d'un Père de l'Église ? De quel foyer pouvaient donc émaner ses étonnantes lumières sur Dieu et ses œuvres, sur la nature et l'histoire de l'âme ? Comment faisait-il pour se rencontrer dans la même pensée, et quelquefois dans les mêmes expressions, avec les plus beaux génies chrétiens, les Augustin, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Catherine de Sienne, les Térèse ?

Par exemple, nous lui avons souvent entendu dire que le cœur des saints était LIQUIDE. Nous avons été très-frappé de cette ravissante et énergique expression, mais nous étions loin de soupçonner qu'elle eût une si grande précision théologique. C'est avec une surprise attendrie au souvenir de notre bon Saint, que

nous avons trouvé, en feuilletant la Somme, une question dans laquelle le Docteur angélique assigne à l'amour quatre effets immédiats, dont le premier est la LIQUÉFACTION du cœur. Certes, M. Vianney n'avait jamais lu saint Thomas : cette notion, littéralement empruntée au grand théologien, n'en est que plus remarquable. Le prodige manque d'explication pour ceux-là seulement qui ignorent les procédés de la grâce, et qui n'ont jamais compris ces paroles du Maître : *Ce que vous avez caché aux sages, vous l'avez révélé aux petits*<sup>1</sup>....

L'esprit de Dieu s'était plu à graver dans le cœur de ce saint Prêtre tout ce qu'il devait savoir et enseigner aux autres, et d'autant mieux

<sup>1</sup> S. Matth., XI, 25.

l'y avait-il gravé, que ce cœur était plus pur, plus dégagé, plus vide de la vaine science des hommes : c'était comme un marbre bien net et bien poli qui n'attend que le burin de l'ouvrier.

La foi du Curé d'Ars était toute sa science; son livre, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix. Il n'y avait pas pour lui d'autre sagesse véritable, pas d'autre sagesse utile. Ce n'est pas dans la poussière des bibliothèques, ce n'est pas à l'école des savants, c'est dans la prière, à genoux aux pieds du Maître, en couvrant ses pieds divins de larmes et de baisers; c'est en présence des saints tabernacles où il passait ses jours et ses nuits, dans le temps que la foule ne

lui avait point encore ôté la liberté de ses jours et de ses nuits, c'est là qu'il avait tout appris.

Il est arrivé souvent aux personnes qui l'ont entendu discourir du Ciel, de l'humanité sainte de Notre-Seigneur, de sa douloureuse passion, de sa présence réelle au Très-Saint Sacrement de nos autels, de la bienheureuse Vierge Marie, de ses amabilités et de ses grandeurs, du bonheur des saints, de la pureté des anges, de la beauté des âmes, de la dignité de l'homme, de tous ces sujets qui lui étaient familiers, il leur est arrivé de sortir de cet entretien, convaincus que le bon Père voyait les choses dont il venait de parler avec une telle plénitude de cœur, une éloquence si émue, des accents si passionnés, une si grande abondance de larmes ; et de fait, sa parole

s'imprégnait alors d'un caractère de tendresse divine, de suave douceur et d'onction pénétrante auquel on ne peut rien comparer. Il y avait dans sa voix, dans son geste, dans son regard, sur sa figure transfigurée, un éclat si extraordinaire, une puissance si merveilleuse, qu'il était impossible de rester froid en l'écoutant. Les vues et les pensées que la lumière divine communique ont une bien autre portée que celles qu'on acquiert par le travail. En présence d'une exposition si simple et si lumineuse à la fois, devant une certitude si grande, le doute s'en allait des cœurs les plus rebelles, et les admirables clartés de la foi prenaient sa place.

La parole du Curé d'Ars avait d'autant plus d'efficacité, qu'il prêchait par tout son être. Sa présence

seule était déjà une apparition de la vérité. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il était l'*orateur des yeux*, et qu'il aurait ému et convaincu même par son silence. Quand on voyait apparaître en chaire ce visage pâle, osseux, diaphane; quand on entendait cette voix grêle, perçante, ressemblant à un cri, jeter à la foule des pensées sublimes sous une enveloppe naïve et populaire, on croyait être en présence d'une de ces grandes figures bibliques parlant aux hommes la langue des prophètes. On était déjà saisi de respect, rempli de confiance et disposé à entendre, non pour jouir, mais pour profiter.

Avant de commencer le vénérable catéchiste promenait sur l'auditoire son regard, qui préparait le chemin à sa parole. Quelquefois ce regard

devenait fixe ; il semblait fouiller jusqu'au fond d'une âme que le Saint avait entrevue tout à coup, et dans laquelle on eût dit qu'il allait chercher le texte de son entretien. Combien ont pu croire qu'il n'avait parlé que pour eux ! combien se sont reconnus dans la peinture qu'il faisait de leurs faiblesses ! combien y ont retrouvé l'histoire secrète de leurs défaillances, de leurs séductions, de leurs combats, de leurs troubles et de leurs remords!...

Pour ceux à qui il a été donné d'assister à ces catéchismes, il y avait deux choses également remarquables : le prédicateur et l'auditeur. Ce n'était pas une parole que faisait entendre le prédicateur, c'était plus qu'une parole, c'était une âme, une âme sainte, toute trempée de foi et d'amour qui s'épanchait devant vous,

dont vous subissiez le contact immédiat, dont vous sentiez le rayonnement sur votre âme. Quant à l'auditeur, il n'était plus sur la terre; il était transporté dans ces pures régions d'où descendent les dogmes et les mystères. A mesure que le Saint parlait, de nouveaux et clairs horizons s'ouvraient à la pensée : le ciel et la terre, la vie présente et la vie future, les choses du temps et les choses de l'éternité se montraient sous un jour qu'on n'avait pas encore aperçu.

Lorsqu'un homme venu du monde, et en rapportant les idées, les sentiments, les impressions qu'on y respire, s'asseyait pour entendre cette doctrine, elle l'étourdissait, le terrassait.... elle jetait un si poignant défi au siècle et à tout ce que le siècle croit, aime et préconise ! C'é-



tait d'abord du vertige et de la stupeur qu'il éprouvait, puis l'attendrissement le gagnait peu à peu, et il se surprenait à pleurer comme les autres. Quelle éloquence a provoqué plus de larmes ! Quelle parole a pénétré plus avant dans les cœurs ! Elle s'y ouvrait une issue par le feu et par la flamme ; les plus endurcis se fondaient comme la cire à ses ardeurs. Elle brûlait, elle rayonnait, elle triomphait ; elle faisait mieux que de charmer l'esprit, elle dominait l'âme tout entière et la ramenait à Dieu, non par la voie souvent longue et difficile de la discussion, mais par les sentiers de l'émotion qui abrègent et conduisent directement au but.

On écoutait M. Vianney comme un nouvel apôtre que Jésus-Christ envoyait à son Église, pour y re-

nouveler la sainteté et la ferveur de son divin Esprit , en un siècle dont la corruption l'a si profondément altéré dans l'âme de la plupart des hommes. Et c'est une grande merveille que ne proposant, comme les apôtres, qu'une doctrine incompréhensible à la raison humaine et très-amère au goût dépravé du monde ; car il ne parlait que de croix, d'humiliations, de pauvreté, de pénitence ; cette doctrine fût si bien accueillie. Ceux qui ne l'avaient pas encore dans le cœur étaient bien aises d'en nourrir leur esprit. S'ils n'avaient pas le courage d'en faire la règle de leur conduite, ils ne pouvaient s'empêcher de la trouver admirable et de désirer la suivre.

Il n'est pas moins remarquable que, ne parlant que son idiome naturel, c'est-à-dire le français incor-

rect et grossier des gens élevés à la campagne, on pût cependant presque dire de M. Vianney, comme des apôtres, qu'il a été entendu de toutes les nations du monde, et que sa voix a résonné par toute la terre. Il était l'oracle que l'on allait consulter pour apprendre à bien connaître Jésus-Christ. Non-seulement les simples, mais les savants, non-seulement les parfaits, mais les indifférents y trouvaient je ne sais quelle onction divine, qui les pénétrait et leur faisait désirer de la goûter encore. Plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et l'on revenait toujours avec amour au pied de cette chaire, comme en un lieu où l'on avait trouvé le beau et le vrai. Rien ne faisait mieux voir que le Curé d'Ars était plein de l'Esprit de Dieu, qui seul est plus grand que notre

cœur : on a beau puiser en lui, on ne l'épuisera jamais, et la divine satiété qu'il donne ne fait qu'exciter un plus grand appétit, qui nous laisse toujours plus affamés.

Le saint Curé parlait sans autre travail préparatoire que sa continue application à Dieu ; il passait sans délai et sans transition du confessionnal à la chaire, et toutefois, il y apportait une imperturbable assurance, une merveilleuse impassibilité qui ne naissait nullement de la certitude, mais plutôt de l'oubli complet et absolu de lui-même. Au reste, on n'était pas tenté de le juger. Les hommes ne jugent d'ordinaire que ceux à qui il n'est point indifférent d'être jugés. On avait bien autre chose à faire, quand on entendait le Curé d'Ars : il fallait se juger soi-même.

M. Vianney n'avait aucun souci de ce qu'on pouvait dire ou penser de lui. Quelle que fût la composition de son auditoire, bien que des évêques et d'autres illustres personnages soient venus souvent se mêler à la foule qui entourait sa chaire, jamais sa parole n'a trahi la moindre émotion, ni le moindre embarras provenant d'une crainte humaine. Lui si timide et si modeste, quand il traversait les rangs pressés de l'assistance souvent imposante qui remplissait l'église à l'heure du catéchisme, il n'était plus le même homme; il avait l'air d'un triomphateur. Il portait la tête haute; son visage était illuminé; ses yeux lançaient des éclairs.

« Votre auditoire ne vous a jamais fait peur? lui demandait-on un jour. — Non, répondait-il, au

« contraire. Plus il y a de monde, « plus je suis content. » Pour donner le change, il ajoutait : « Les or- « gueilleux croient toujours bien « faire. » Il aurait eu le pape, les cardinaux, les rois, au pied de sa chaire, qu'il n'aurait dit ni plus ni moins, ne pensant qu'aux âmes et ne faisant penser qu'à Dieu. Cette véritable domination oratoire suppléait chez lui le talent et la rhétorique; elle donnait aux choses les plus simples, sorties de cette bouche vénérable, une majesté singulière et une irrésistible autorité.

Ce qui ne fortifiait pas moins les discours de M. Vianney, c'est la haute opinion que les pèlerins avaient de sa sainteté. « La première qualité de l'homme appelé au périlleux honneur d'instruire les peuples, dit saint Isidore, est d'être saint et irrépro-

chable. Il faut qu'il soit étranger au péché, celui dont la mission est d'éloigner les autres du péché ; il faut qu'il paraisse en tout comme un modèle de perfection, celui dont la tâche est de conduire les autres à la perfection <sup>1</sup>. » Dans le saint catéchiste d'Ars, c'était la vertu qui prêchait la vérité. Lorsqu'il parlait amour de Dieu, humilité, douceur, patience, mortification, sacrifice, pauvreté, désir de la souffrance, ses exemples donnaient un poids immense à ses paroles. Un homme est bien fort pour convaincre et pour persuader, quand on voit qu'il pratique tout ce qu'il enseigne.

La forme qu'employait le Curé d'Ars n'était pas autre chose que l'enveloppe la plus transparente que

<sup>1</sup> Hom., liv. II, de *Offic.*

prenne l'idée afin de paraître le plus possible telle qu'elle est, créant elle-même l'expression qui lui convient. Il savait mettre les vérités de l'ordre le plus élevé à la portée de toutes les intelligences ; il les revêtait d'un langage familier ; il attendrissait par la simplicité ; il ravissait par la doctrine. La science qui n'est pas cherchée est celle qui abonde : elle coule comme l'eau de la source vive que la Samaritaine ne connaissait pas et dont le Sauveur lui enseigna la vertu. Ainsi, les considérations sur le péché, sur l'injure qu'il fait à Dieu et le mal qu'il fait à l'homme n'étaient pas un jeu de son esprit, mais le travail douloureux de sa pensée. Elles le pénétraient, le consternaient : c'était le trait de feu enfoncé dans sa poitrine. Il soulageait son âme en l'épanchant.



Chose étonnante ! cet homme si disposé à proclamer son ignorance, était né avec un grand attrait pour les facultés supérieures de l'intelligence. Le plus bel éloge qu'il pût faire de quelqu'un était de dire qu'il avait de l'esprit. Quand on énumérait devant lui les qualités d'un personnage, ecclésiastique ou laïque, il manquait rarement de compléter le panégyrique par ces mots : « Ce que j'aime bien surtout, c'est qu'il est savant. »

M. Vianney appréciait et goûtait dans les autres les dons de l'éloquence ; il bénissait Dieu qui pour sa gloire accorde à l'homme de si beaux privilèges, mais il les dédaignait pour lui-même. Il ne se faisait pas scrupule de blesser outrageusement la grammaire et la syntaxe dans ses discours ; on pouvait croire qu'il

le faisait exprès par humilité, car il y avait des fautes qu'il aurait pu éviter. Cela n'empêchait pas ce langage incorrect de pénétrer dans les âmes, de les éclairer et de les convertir : « Le discours poli, dit saint Jérôme, ne flatte que les oreilles; celui qui ne l'est pas, se fait un chemin jusqu'au cœur. »

La parole du Curé d'Ars avait de la soudaineté et du trait; il la décochait comme une flèche, et toute son âme semblait partir et s'élancer avec elle. Il y avait dans ces effusions de belles et saisissantes choses. Le pathétique, le profond, le sublime s'y rencontraient souvent à côté du simple et du vulgaire. On y retrouvait tout l'abandon, tout le désordre, mais aussi toute la spontanéité et toute la puissance d'une improvisation. Nous avons essayé quel-

quelquefois d'écrire ce que nous venions d'entendre : il nous a été impossible de ressaisir les choses qui nous avaient le plus ému, et de leur donner une forme. Elles se figeaient au bout de la plume : c'était une lave refroidie. Le vent n'écrit pas ce qu'il murmure sous le dôme des forêts ; la mer n'écrit pas les gémissements de ses grèves. De même ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort pas à l'aide de l'écriture.

Voici pourtant quelques paroles que nous avons recueillies, et dans lesquelles nous retrouvons plus qu'un souvenir et un écho, nous y retrouvons le Curé d'Ars lui-même, son âme et son cœur dans leur naïve expression. Il avait parfois de hautes et profondes pensées comme celles-ci :

« Aimer Dieu : oh ! que c'est beau !!...  
*Il faut le ciel pour comprendre l'a-  
 mour !... La prière aide un peu, parce  
 ce que la prière, c'est l'élévation de  
 l'âme jusqu'au ciel... »*

« Plus on connaît les hommes, moins on les aime. C'est le contraire pour Dieu : plus on le connaît, plus on l'aime. Cette connaissance embrase l'âme d'un si grand amour, qu'elle ne peut plus aimer ni désirer que Dieu... L'homme a été créé par amour : c'est pourquoi il est si porté à aimer. D'un autre côté, il est si grand que rien ne peut le contenter sur la terre. Il n'y a que lorsqu'il se tourne du côté de Dieu qu'il est content... Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas. Eh bien ! voilà l'homme sans Dieu. »

« Il y a des gens qui n'aiment pas le bon Dieu, qui ne le prient pas et qui prospèrent ; c'est mauvais si-

gne! Ils ont fait un peu de bien à travers beaucoup de mal. Le bon Dieu les récompense en cette vie. »

« La terre est un pont pour passer l'eau ; elle ne sert qu'à soutenir nos pieds.... Nous sommes en ce monde, mais nous ne sommes pas de ce monde, puisque nous disons tous les jours : NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX..... Il faut donc attendre notre récompense quand nous serons CHEZ NOUS, dans la maison paternelle. C'est pour cela que les bons chrétiens sont dans les croix, les contradictions, les adversités, les mépris, les calomnies : tant mieux!.... Mais on s'étonne de cela. Il semble que parce qu'on aime un peu le bon Dieu, on doit n'avoir rien qui contrarie, rien qui fasse souffrir... Nous disons : En voilà un qui n'est pas sage, et cependant tout lui réussit; moi, j'ai beau faire ce que je peux, tout va de travers. C'est que

nous ne comprenons pas le prix et le bonheur des croix. On dit quelquefois : Dieu châtie ceux qu'il aime. Ce n'est pas vrai. *Les épreuves pour ceux que Dieu aime, ne sont pas des châtimens, ce sont des grâces....* Il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense. Un négociant n'envise pas la peine qu'il a dans son commerce, mais le gain qu'il en retire... Qu'est-ce que vingt ans, trente ans, comparés à l'éternité?... Qu'avons-nous donc tant à souffrir? quelques humiliations, quelques froissemens, des paroles piquantes : CELA NE TUE PAS. »

« C'est beau de pouvoir plaire à Dieu, si petits que nous sommes ! »

« Notre langue ne devrait être employée qu'à prier, notre cœur qu'à aimer, nos yeux qu'à pleurer. »

« Nous sommes beaucoup, et nous

ne sommes rien... Il n'y a rien de plus grand que l'homme, et rien de plus petit. Il n'y a rien de plus grand, quand on regarde son âme ; rien de plus petit, quand on regarde son corps.... On s'occupe de son corps, comme si on n'avait que cela à soigner : on n'a, au contraire, que cela à mépriser... »

« Nous sommes l'ouvrage d'un Dieu.... On aime toujours son ouvrage.... Comprendre que nous sommes l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile ; mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage ! voilà qui est incompréhensible.... »

« Il y en a qui donnent au Père Éternel un cœur dur. Oh ! comme ils se trompent ! Le Père Éternel, pour désarmer sa propre justice, a donné à son Fils un cœur excessivement bon : on ne donne pas ce qu'on n'a pas.

Notre-Seigneur a dit à son Père : « Mon Père, ne les punissez pas !... »

« Notre - Seigneur a souffert plus qu'il ne fallait pour nous racheter. Mais ce qui aurait satisfait la justice de son Père n'aurait pas satisfait son amour.

« Sans la mort de Notre-Seigneur, tous les hommes ensemble ne pourraient expier un petit mensonge. »

« Dans le monde, on cache le Ciel et l'Enfer : le Ciel, parce que si on en connaissait la beauté, on voudrait y aller à tout prix; on laisserait bien le monde tranquille ! l'Enfer, parce que si on connaissait les tourments qu'on y endure, on ferait tout pour ne pas y aller. »

« Le signe de la croix est redoutable au démon, puisque c'est par la croix que nous lui échappons... Il faut faire le signe de la croix avec un grand



respect. On commence par la tête : c'est le chef, la création, le Père ; ensuite le cœur : l'amour, la vie, la rédemption, le Fils ; les épaules : la force, le Saint-Esprit.. Tout nous rappelle la croix. Nous-mêmes nous sommes faits en forme de croix. »

« Dans le ciel, on sera nourri du souffle de Dieu.... Le bon Dieu nous placera comme un architecte place les pierres dans un bâtiment, chacun à l'endroit qui lui convient. »

« Le ciel se fondait dans l'âme des saints. C'était un écoulement du ciel, dans lequel ils se baignaient et se noyaient.... *Comme les disciples sur le Thabor ne virent plus que Jésus seul, les âmes intérieures, sur le Thabor de leur cœur, ne voient non plus que Notre-Seigneur. Ce sont deux amis qui ne se lassent jamais l'un de l'autre!....* »

« Il y en a qui perdent la foi et ne voient l'enfer qu'en y entrant.

« Les damnés seront enveloppés de la colère de Dieu, comme le poisson dans l'eau.

« Ce n'est pas Dieu qui nous damne, c'est nous par nos péchés. Les damnés n'accusent pas Dieu; ils s'accusent eux-mêmes; ils disent : J'ai perdu Dieu, mon âme et le ciel par ma faute.

« Jamais personne n'a été damné pour avoir fait trop de mal; mais beaucoup sont en enfer pour un seul péché mortel dont ils n'ont pas voulu se repentir.

« Si un damné pouvait dire une seule fois : **Mon Dieu, je vous aime!** il n'y aurait plus d'enfer pour lui.... Mais, hélas! cette pauvre âme! *elle a perdu le pouvoir d'aimer qu'elle avait reçu, et dont elle n'a pas su se servir. Son cœur est desséché comme la grappe quand elle a passé sous le pressoir.* Plus de bonheur dans cette âme,

plus de paix, parce qu'il n'y a plus d'amour.... »

« L'enfer prend sa source dans la bonté en Dieu. Les damnés diront : Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas tant aimés, nous souffririons moins ! l'enfer serait supportable !... *Mais avoir tant été aimés ! quelle douleur !!!* »

A côté des pensées profondes, M. Vianney en avait de fortes et de saisissantes. Il appelait le cimetière, LA MAISON COMMUNE ; le purgatoire, L'INFIRMERIE DU BON DIEU ; la terre, UN ENTREPÔT.

« Nous ne sommes sur la terre, disait-il, que par entrepôt, pour un tout petit moment... Il semble que nous ne bougeons pas, et nous marchons à grands pas vers l'éternité, *comme la vapeur.* »

« On disait à un mourant : « Que  
 « faudra-t-il mettre sur votre tombe ?  
 « — Vous mettrez : CI-GIT UN INSENSÉ,  
 « QUI EST SORTI DE CE MONDE SANS  
 « SAVOIR COMMENT IL Y EST ENTRÉ. »  
 Il y en a beaucoup qui sortent de ce  
 monde sans savoir ce qu'ils y sont  
 venus faire, et sans s'en inquiéter da-  
 vantage. Ne faisons pas de même. »

« Si les pauvres damnés avaient le  
 temps que nous perdons, quel bon  
 usage ils en feraient ! S'ils avaient  
 seulement une demi-heure, cette demi-  
 heure dépeuplerait l'enfer. »

« En mourant nous faisons une res-  
 titution : nous rendons à la terre ce  
 qu'elle nous a donné.... Une petite  
 pincée de poussière grosse comme une  
 noix : voilà ce que nous deviendrons.  
*Il y a bien de quoi être fier !*

« Pour notre corps, la mort n'est  
 qu'une lessive. »

« Il faut travailler en ce monde, il faut combattre. *On aura bien le temps de se reposer toute l'éternité.* »

« Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les saints dans le ciel. ILS VIVENT DE LEURS RENTES; ils ne peuvent plus rien gagner; tandis que nous, nous pouvons à chaque instant augmenter notre trésor. »

« Les commandements de Dieu sont les enseignements que Dieu nous donne pour suivre la route du ciel, comme les écriteaux qu'on pose à l'entrée des rues et au commencement des chemins pour en indiquer les noms.

« La grâce de Dieu nous aide à marcher et nous soutient. *Elle nous est nécessaire comme les béquilles à ceux qui ont mal aux jambes.* »

« Quand on va se confesser, il faut comprendre ce qu'on va faire. On peut dire qu'on va DÉCLOUER Notre-Seigneur.

« Quand vous avez fait une bonne confession, vous avez enchainé le démon.

« Les péchés que nous cachons reparaltront tous. Pour bien cacher ses péchés, il faut bien les confesser. »

« Nos fautes sont un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes du bon Dieu. »

M. Vianney donnait beaucoup de place dans son enseignement aux comparaisons et aux images; il les empruntait à la nature aimée et connue de la foule à laquelle il s'adressait, aux peintures de la campagne, aux émotions de la vie rurale. Les souvenirs de son enfance avaient conservé toute leur frai-

cheur, et il ne pouvait résister à l'innocente joie de revivre un moment encore, dans ses entretiens de vieillard, au milieu des plus vives sympathies de son jeune âge. Il y a dans ce retour de la pensée vers les jours les plus gracieux de la vie quelque chose qui ressemble à une possession anticipée de la résurrection. A la manière de Notre-Seigneur, il prenait les événements les plus connus, les faits les plus vulgaires, les incidents qui se produisaient sous ses yeux pour images de la vie spirituelle, et en faisait le thème de ses instructions. L'Évangile est plein de symboles et de figures propres à conduire l'âme à l'intelligence des vérités éternelles, par la comparaison de ce qui est plus sensible en ce monde. De même les allusions, les tropes, les métaphores, les para-

boles, les images coloraient tous les discours du Curé d'Ars. Son esprit s'était fait une habitude de s'élever à Dieu et aux choses invisibles à l'occasion des choses visibles. Il n'y avait pas un seul de ses catéchismes dans lequel il ne fût plusieurs fois question de ruisseaux, de forêts, d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, de rosée, de lis, de baume, de parfum et de miel. Tous les contemplatifs ont aimé ce langage, et l'innocence de leurs pensées s'est attachée avec prédilection à toutes les choses charmantes et pures dont l'Auteur de la création a embelli son œuvre. « L'homme bon, dit Notre-Seigneur, tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur <sup>1</sup>. » Les suaves écrits de saint François de Sales sont un mo-

<sup>1</sup> S. Matth., XII, 35.



dèle de ce genre, cher à tous les mystiques. On ne s'étonne pas de trouver ces grâces du langage et ce goût exquis chez l'évêque de Genève. Mais ce pauvre curé de campagne, où avait-il appris à former ses splendides gerbes ? qui lui avait fait pénétrer ces finesses ? qui lui avait donné de s'en servir avec un tact si délicat et un si ingénieux à-propos ? Écoutez :

*« Comme une belle colombe blanche, qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'Océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour. »*

« Le Saint-Esprit repose dans une âme pure comme sur un lit de roses.

« Il sort d'une âme où réside le Saint-Esprit une bonne odeur comme celle de la vigne, quand elle est en fleur. »

« Celui qui a conservé l'innocence de son baptême est comme un enfant qui n'a jamais désobéi à son père...

« Quand on a conservé son innocence, *on se sent porté en haut par l'amour comme un oiseau est porté par ses ailes.*

« Ceux qui ont l'âme pure sont comme des aigles et des hirondelles qui volent dans les airs... Un chrétien qui a la pureté est sur la terre comme un oiseau qu'on tient attaché par un fil. *Pauvre petit oiseau ! il n'attend que le moment où on coupera le fil pour s'envoler.*

« Les bons chrétiens sont *comme ces oiseaux qui ont de grandes ailes et de petites pattes, et qui ne se posent jamais par terre, parce qu'ils ne pour-*

*raient plus s'élever et qu'ils seraient pris.* Aussi, ils font leurs nids sur la pointe des rochers, sur le toit des maisons, dans les lieux élevés. De même le chrétien doit toujours être sur les hauteurs. Dès que nous rabaissons nos pensées vers la terre, nous sommes pris <sup>1</sup>. »

« Une âme pure est comme une belle perle. Tant qu'elle est cachée dans un coquillage, au fond de la mer, personne ne songe à l'admirer. Mais si vous la montrez au soleil, cette perle brille et attire les regards. C'est ainsi que l'âme pure, qui est cachée aux yeux du monde, brillera un jour devant les anges, au soleil de l'éternité. »

« L'âme pure est une belle rose, et

<sup>1</sup> *Animas ad volandum*, « les âmes sont faites pour voler, » avait dit le prophète Ézéchiél. (Ez., XIII, 20.)

les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum. »

« La miséricorde de Dieu est comme un torrent débordé : elle entraîne les cœurs sur son passage... »

« Le bon Dieu aura plus tôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu. »

« Les élus sont comme les épis de blé qui échappent aux moissonneurs et comme les grappes de raisin après la vendange. »

« Figurez-vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant : voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur. »

« Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme em-

baumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors nos corps sortiront de la terre comme le linge qui a passé par la lessive... Les corps des justes brilleront au ciel comme de beaux diamants, *comme des globes d'amour !* »

« Quel cri de joie quand l'âme viendra s'unir à son corps glorifié, à ce corps qui ne sera plus pour elle un instrument de péché ni une cause de souffrance *Elle se roulera dans le baume de l'amour, comme l'abeille se roule dans les fleurs...* Voilà l'âme embaumée pour l'éternité !... »

On voit que le Curé d'Ars était poète sans s'en douter, poète dans la plus haute et la plus sincère acception du mot : c'est-à-dire que, doué excellemment de la faculté de sentir, son cœur s'ouvrait pour lais-

ser échapper la note juste et l'accent vrai. C'est bien la plus simple et la meilleure manière d'être poète.

« Une fois, disait-il, j'allais voir un malade; c'était au printemps; les buissons étaient remplis de petits oiseaux qui se *tourmentaient la tête à chanter*. Je prenais plaisir à les écouter et je me disais : *Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! Que c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu... »*

Ne croirait-on pas entendre saint François d'Assise ?

.... « Notre saint Curé, écrivait un de ses auditeurs les plus intelligents, est toujours aussi admirable dans sa vie, ses œuvres et ses paroles. Ce dernier mot vous étonne peut-être, et cependant rien n'est plus vrai. Il y a quelque chose de prodi-

gieux dans la satisfaction, je puis dire l'enthousiasme attendri avec lequel la foule se presse pour entendre ses soi-disant catéchismes. Et cette foule est composée d'hommes appartenant à tous les degrés de la hiérarchie sociale. J'ai entendu des ecclésiastiques distingués, des gens du monde, des savants, des artistes, affirmer que rien ne les avait touchés autant que cette expansion d'un cœur qui contemple, qui aime, qui gémit, qui adore. On pourrait presque aussi recueillir les *Fioretti* du Curé d'Ars. Rien de gracieux et de brillant comme la peinture qu'il faisait du printemps il y a peu de jours !... »

Et quelques lignes plus bas, après avoir parlé poésie, on ajoutait : « Hier, notre vieux saint François d'Assise était plus poétique que ja-

mais au milieu de ses larmes et de ses élans d'amour; en parlant de l'âme de l'homme qui ne doit avoir d'aspiration que pour Dieu, il s'écriait :

« Le poisson cherche-t-il les arbres et la prairie ? Non, il s'élançe dans les eaux. L'oiseau s'arrête-t-il sur la terre ? Non, il s'envole dans les airs.... Et l'homme qui est créé pour aimer Dieu, posséder Dieu, renfermer Dieu, que fera-t-il de toutes les forces qui lui ont été données pour cela ? »

M. Vianney aimait à raconter la fraîche et poétique légende de saint Maur, qui, allant un jour porter le dîner à saint Benoît, trouva un gros serpent; il le prit, le mit dans le pan de sa robe et dit en le montrant à saint Benoît : « Voyez, mon père, ce que j'ai trouvé. » Quand le



saint patriarche et tous les religieux furent réunis, le serpent se mit à siffler et à vouloir les mordre. Saint Benoît dit alors : « Petit, retourne « le porter où tu l'as pris. » Et quand saint Maur fut parti, il ajouta : « Mes « frères, savez-vous pourquoi cette « bête est si douce avec cet en- « fant?... C'est parce qu'il a con- « servé l'innocence de son hap- « tême. »

Il rapportait aussi avec complaisance le trait de saint François d'Assise prêchant aux poissons, et cette page charmante des *Fioretti* ne pouvait que gagner à être interprétée par lui : « Un jour, disait-il, saint François d'Assise prêchait dans une province où il y avait beaucoup d'hérétiques. Ces mécréants se bouchaient les oreilles pour ne pas l'entendre. Alors le saint amena le

peuple sur le rivage de la mer, et appela les poissons pour venir écouter la parole de Dieu, puisque les hommes la repoussaient. Les poissons vinrent sur le bord de l'eau, les gros derrière les petits. Saint François leur fit cette question : « Êtes-vous reconnaissants de ce que le bon Dieu vous a sauvés du déluge ? » Les poissons inclinèrent la tête. Alors saint François dit au peuple : « Voyez, ces poissons sont reconnaissants des bienfaits de Dieu. Et vous, ingrats ! vous les méprisez ! »

M. Vianney mêlait à ses discours d'heureuses réminiscences de sa vie de berger :

« Il faudrait faire comme les bergers qui sont en champ pendant l'hiver, — la vie est bien un long hiver ! — ils

font du feu ; mais de temps en temps ils courent ramasser du bois de tous les côtés pour l'entretenir. Si nous savions, comme les bergers, toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu dans notre cœur par des prières et des bonnes œuvres, il ne s'éteindrait pas.

« Quand vous n'avez pas l'amour de Dieu, vous êtes bien pauvres. Vous êtes comme un arbre sans fleurs et sans fruits.

« Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps. »

Lorsqu'il parlait de la prière, les comparaisons les plus aimables et les plus ingénieuses arrivaient en foule sur ses lèvres :

« La prière est une rosée embaumée ; mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée.

« Il sort de la prière une douceur savoureuse, *comme le jus qui découle d'un raisin bien mûr.*

« La prière dégage notre âme de la matière; elle l'élève en haut *comme le feu qui gonfle les ballons.*

« Plus on prie, plus on veut prier. *C'est comme un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite et qui va toujours plus avant.* L'âme se plonge, s'abîme, se perd dans les douceurs de la conversation avec Dieu.

« Le temps ne dure pas dans la prière. Je ne sais pas si on **peut** désirer le ciel? Oh! oui... Le poisson qui nage dans un petit ruisseau se trouve bien, parce qu'il est dans son élément; mais il est encore mieux dans la mer.

« Il faut, quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu *comme le poisson quand il voit venir la vague.*

« Le bon Dieu n'a pas besoin de nous; s'il nous commande de prier,

c'est qu'il veut notre bonheur, et que notre bonheur ne peut se trouver que là. Lorsqu'il nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle.

« Le matin, il faut faire comme l'enfant qui est dans son berceau : dès qu'il ouvre les yeux, il regarde vite par la maison s'il voit sa mère. Quand il la voit, il se met à sourire ; quand il ne la voit pas, il pleure. »

**En parlant du prêtre, il se servait de cette belle et touchante image :**

« Le prêtre est pour vous comme une mère, comme une nourrice pour un enfant de quelques mois : elle lui donne sa nourriture ; il n'a qu'à ouvrir la bouche. La mère dit à son enfant : « Tiens, mon petit, mange. » Le prêtre vous dit : « Prenez et mangez :

« voici le corps de Jésus-Christ. Qu'il  
« vous garde et vous conduise à la vie  
« éternelle. » O belles paroles !.....  
Un enfant, quand il voit sa mère, s'é-  
lance vers elle ; il se débat contre ceux  
qui le retiennent ; il ouvre sa petite  
bouche et tend ses petites mains pour  
l'embrasser. Votre âme, en présence  
du prêtre, s'élance naturellement vers  
lui ; elle court à sa rencontre ; mais  
elle est retenue par les liens du corps,  
chez les hommes qui donnent tout  
aux sens, qui ne vivent que pour le  
*cadavre*. »

« Notre âme est emmaillottée dans  
notre corps, comme un enfant dans  
ses langes : on ne lui voit que la  
figure. »

Tout le monde sera frappé par ce  
qu'il y a de vrai, d'exact et de sai-  
sissant dans cette dernière image.  
A côté de ces comparaisons gra-  
cieuses, M. Vianney en avait d'éner-

giques et d'originales. Voulait-il exalter les bienfaits du sacrement de Pénitence, il le faisait à l'aide de métaphores et d'apologues :

« Une fois, il passa chez nous un loup enragé qui dévorait tout. Trouvant sur son chemin un enfant de deux ans, il le prit entre ses dents et l'emporta : mais des hommes qui taillaient la vigne lui coururent sus et lui arrachèrent sa proie. C'est ainsi que le sacrement de pénitence nous arrache des griffes du démon. »

Avait-il à faire le parallèle des chrétiens avec les gens du monde, il disait :

« Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens du monde. Ils ont sur les épaules un manteau *double d'épines* : ils ne peuvent pas faire un mouvement sans se piquer, tandis que

lès bons chrétiens ont un manteau doublé de peau de lapin. »

« Le bon chrétien ne fait pas de cas des biens de la terre : il s'en sauve comme un rat qui sort de l'eau. »

« Malheureusement nous n'avons pas le cœur assez libre ni assez pur de toute affection terrestre. Prenez une éponge bien sèche et bien propre ; trempez-la dans la liqueur, elle se remplira jusqu'à ce qu'elle dégorge. Mais si elle n'est pas sèche et pas propre, elle n'emportera rien. De même, quand le cœur n'est pas libre et dégagé des choses de la terre, on a beau le tremper dans la prière, il n'en emporte rien. »

« Le cœur des méchants est une fourmilière de péchés. Il ressemble à un morceau de viande gâtée que les vers se disputent. »



« Quand nous nous abandonnons à nos passions, nous entrelaçons des épines autour de notre cœur. »

« Nous sommes *comme des taupes de huit jours*. Nous ne voyons pas plus tôt la lumière que nous nous enfonçons dans la terre. »

« Le démon nous amuse jusqu'au dernier moment, comme on amuse un pauvre homme en attendant que les gendarmes viennent le prendre. Quand les gendarmes arrivent, il crie, il se tourmente ; mais on ne le lâche pas pour autant. »

« Quand on meurt, *on est souvent comme une lame de fer toute rouillée qu'il faut mettre au feu.* »

« Les pauvres pécheurs sont engourdis comme des serpents pendant l'hiver. »

« Le calomniateur est semblable à la chenille qui, en se promenant sur les fleurs, y laisse sa bave et les salit. »

« Que diriez-vous d'un homme qui travaillerait le champ du voisin et laisserait le sien sans culture ? Eh bien ! voilà ce que vous faites. Vous fouillez continuellement dans la conscience des autres, et vous laissez la vôtre en friche. Oh ! quand la mort arrivera, quel regret nous aurons d'avoir tant songé aux autres et si peu à nous ! car c'est de nous et non des autres qu'il faudra rendre compte.... Pensons à nous, à notre conscience, que nous devrions toujours regarder, comme nous regardons nos mains pour savoir si elles sont propres. »

« Nous avons toujours deux secrétaires, le démon qui écrit nos mauvaises actions pour nous accuser, et

notre bon ange qui écrit les bonnes pour nous justifier au jour du jugement. Quand toutes nos actions nous seront présentées, qu'il y en aura peu d'agréables à Dieu, même parmi les meilleures ! Tant d'imperfections, tant de pensées d'amour-propre, de satisfactions humaines, de plaisirs sensuels, de retours égoïstes qui s'y trouvent mêlés ! Elles ont bonne apparence ; mais elles n'ont que l'apparence : comme ces fruits qui semblent plus jaunes et plus mûrs, parce qu'un ver les a piqués. »

On voit par ces fragments que M. Vianney était de l'école de tous ces aimables contemplatifs qui ne dédaignaient pas de parer des grâces naïves de l'expression l'austérité de leurs idées, soit par une miséricordieuse condescendance pour leurs disciples, soit par un attrait naturel

qu'éprouvent ceux qui sont bons pour ce qui est beau. Il n'est pas si commun ni si facile qu'on le pense d'aimer la nature ; il faut pour cela sortir de soi, considérer le monde extérieur avec désintéressement et avec respect, et y chercher non des plaisirs, mais des leçons. Étrange erreur de croire que ceux-là seulement qui abusent de la nature l'aiment et la connaissent : ces prétendus amants de la nature n'en sont que les profanateurs. Le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a seul appris à l'homme à la respecter et à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. C'est à cette lumière que M. Vianney considérait la création : il en parcourait tous les degrés pour y adorer les traces de son Dieu.

Il retrouvait CELUI qui est souverainement beau dans les créatures belles ; il ne dédaignait pas les plus petites. En paix avec toutes choses, et revenu en quelque sorte à l'innocence primitive et à la condition de l'Éden , lorsque Adam voyait les créatures dans la clarté divine et les aimait d'une fraternelle charité, son cœur débordait d'amour non-seulement pour les hommes, mais pour tous les êtres visibles et invisibles. On sentait respirer dans ses paroles une affectueuse sympathie pour la création entière, qui lui apparaissait sans doute dans sa noblesse et sa pureté originelle. Il voyait en elle une sœur qui, d'une autre manière, exprimait les mêmes pensées que lui et chantait le même amour. On se rappelle son apostrophe aux petits oiseaux. Là où d'autres yeux

n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait comme d'une seconde vue les saintes harmonies et les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral, les mystères de la nature avec ceux de la foi. Il en usait de même dans le domaine de l'histoire. Les siècles, les événements et les hommes n'étaient pour lui que symboles et allégories, prophéties et accomplissements, voix qui interrogent et se répondent, figures qui mutuellement se répètent.

Rien de beau, de touchant et de pathétique comme l'application que M. Vianney faisait de la légende de saint Alexis à la présence réelle de Notre-Seigneur. Au moment où la mère de saint Alexis reconnaît son fils dans le corps inanimé du mendiant, qui a vécu trente ans sous

l'escalier de son palais, elle s'écrie :  
« O mon fils ! fallait-il vous connaître  
« si tard !!!... » L'âme, au sortir de  
cette vie, verra enfin CELUI qu'elle  
possédait dans l'Eucharistie ; et, à la  
vue des consolations, des beautés,  
des richesses, qu'elle a méconnues,  
elle s'écriera aussi : « O Jésus ! ô mon  
« Dieu ! fallait-il vous connaître si  
« tard !... »

Quelquefois le Curé d'Ars tirait  
d'événements récents et de cir-  
constances qui l'avaient person-  
nellement impressionné, des in-  
ductions morales et des considéra-  
tions édifiantes ; bien qu'il y mît  
une certaine réserve, on recueil-  
lait ainsi de temps en temps de  
précieuses données sur des faits qui,  
sans cela, fussent toujours restés  
dans l'ombre.

« Parce que Notre-Seigneur ne se fait pas voir au très-saint Sacrement dans toute sa majesté, disait-il un jour, vous vous tenez ici sans respect ; mais cependant c'est LUI ! Il est au milieu de vous !... Comme ce bon évêque qui était là, ces jours derniers ; tout le monde le poussait.... Ah ! si l'on avait su que c'était un évêque !... »

« Nous donnons notre jeunesse au démon, et nos restes au bon Dieu, qui est si bon qu'il veut bien encore s'en contenter.... heureusement que tous ne font pas comme cela. Il y avait ici une grande demoiselle, des premières familles de France, qui est partie ce matin. Elle a à peine vingt-trois ans. Elle est bien riche, bien riche !... Elle s'est offerte en sacrifice au bon Dieu pour l'expiation des péchés et pour la conversion des pécheurs. Elle porte une ceinture toute garnie de pointes



de fer ; elle se mortifie de mille manières ; ses parents n'en savent rien. Elle est pâle *comme une feuille de papier*. C'est une belle âme, bien agréable au bon Dieu, comme il y en a encore par le monde : c'est ce qui empêche le monde de finir. »

« Il est venu, un de ces jours, deux ministres protestants qui ne croyaient pas à la présence réelle de Notre-Seigneur. Je leur ai dit : « Croyez-vous  
« qu'un morceau de pain puisse se  
« détacher tout seul et aller de lui-  
« même se poser sur la langue de  
« quelqu'un, qui s'approche pour le  
« recevoir ? — Non. — Donc ce n'est  
« pas du pain ! » Puis M. Vianney ajoutait : C'est un homme qui avait des doutes sur la présence réelle ; il disait : « Qu'en sait-on ? ce n'est pas  
« sûr. La consécration qu'est-ce que  
« c'est ? Que se passe-t-il sur l'autel  
« en ce moment-là ? » Mais il dési-

rait croire, et priait la sainte Vierge de lui obtenir la foi. Écoutez bien ça. Je ne dis pas que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. AU MOMENT OU CET HOMME SE PRÉSENTAIT POUR RECEVOIR LA COMMUNION, LA SAINTE HOSTIE S'EST DÉTACHÉE DE MES DOIGTS, QUAND J'ÉTAIS ENCORE A UNE BONNE DISTANCE; ELLE EST ALLÉE D'ELLE-MÊME SE REPOSER SUR LA LANGUE DE CET HOMME. »

Nous n'entreprendrons pas une étude sur l'ensemble de la doctrine du Curé d'Ars. Il y avait bien une sorte d'enchaînement qui en liait les parties, mais non les inspirations soudaines qui s'en échappaient, les jets de lumière qui se croisaient en tous sens. En général, ses catéchismes défiaient l'analyse, et nous craindrions de les défigurer en leur

prêtant l'unité d'un système théologique. Nous nous bornerons à offrir à nos lecteurs un résumé des entretiens les plus remarquables.



## I

### Catéchisme sur le salut.

Il y a beaucoup de chrétiens qui ne savent pas seulement pourquoi ils sont au monde... « Pourquoi, ô mon Dieu, m'avez-vous mis au monde? — Pour te sauver. — Et pourquoi voulez-vous me sauver? — Parce que je t'aime. »

Le bon Dieu nous a créés et mis au monde parce qu'il nous aime; il veut nous sauver parce qu'il nous aime... Pour se sauver, il faut connaître, ai-

mer et servir Dieu. O belle vie!... Qu'il est beau, qu'il est grand de connaître, d'aimer et de servir Dieu! Nous n'avons que cela à faire en ce monde. Tout ce que nous faisons hors cela, c'est du temps perdu. Il faut n'agir que pour Dieu, mettre nos œuvres dans ses mains... Il faut dire en s'éveillant : « Je veux travailler aujourd'hui pour vous, ô mon Dieu ! Je me soumettrai à tout ce que vous m'enverrez comme venant de vous. Je m'offre en sacrifice. Mais, mon Dieu, je ne puis rien sans vous. Aidez-moi ! »

Oh ! qu'au moment de la mort on regrettera le temps qu'on aura donné aux plaisirs, aux conversations inutiles, au repos, au lieu de l'avoir employé à la mortification, à la prière, aux bonnes œuvres, à penser à sa pauvre misère, à pleurer ses pauvres péchés. C'est alors que l'on voit qu'on n'a rien fait pour le Ciel.

O mes enfants, que c'est triste !

Les trois quarts des chrétiens ne travaillent qu'à satisfaire ce cadavre qui va bientôt pourrir dans la terre, tandis qu'ils ne pensent pas à leur pauvre âme, qui doit être éternellement heureuse ou malheureuse. Ils manquent d'esprit et de bon sens : ça fait trembler!

Voilà donc cet homme qui se tourmente, qui s'agite, qui fait du bruit, qui veut dominer sur tout, qui se croit quelque chose, qui semble vouloir dire au soleil : « Ote-toi de là : laisse-moi éclairer le monde à ta place!... » Un jour, cet homme orgueilleux sera réduit tout au plus à une petite pincée de cendre qui sera traînée de rivière en rivière, de *Saône* en *Saône*, jusque dans la mer.

Voyez, mes enfants, je pense souvent que nous ressemblons à ces petits tas de sable que le vent ramasse sur le chemin, qui tournent un petit moment, et se défont tout de suite après...

Nous avons des frères et des sœurs qui sont morts. Eh bien ! ils sont réduits à cette petite poignée de cendre dont je vous parle.

Les gens du monde disent que c'est trop difficile de faire son salut. Il n'y a cependant rien de plus facile : Observer les commandements de Dieu et de l'Église et éviter les sept péchés capitaux ; ou bien si vous voulez, faire le bien et éviter le mal ; il n'y a que cela !

Les bons chrétiens qui travaillent à sauver leur âme et à faire leur salut sont toujours heureux et contents ; ils jouissent, par avance, du bonheur du Ciel ; ils seront heureux pendant toute l'éternité. Tandis que les mauvais chrétiens qui se damnent sont toujours à plaindre ; ils murmurent, ils sont tristes, ils sont malheureux *comme les pierres*, et ils le seront pendant toute l'éternité. Voyez quelle différence !

Voici une bonne règle de conduite : Ne faire que ce qu'on peut offrir au bon Dieu. Or, on ne peut pas lui offrir des médisances, des calomnies, des injustices, des colères, des blasphèmes, des impuretés, des spectacles, des danses : on ne fait pourtant que ça dans le monde. En parlant des danses, saint François de Sales disait « qu'elles étaient comme les champignons, que les meilleures ne valaient rien... » Les mères disent bien : « Oh ! je veille sur mes filles. » Elles veillent sur leur toilette, mais elles ne peuvent pas veiller sur leur cœur. Ceux qui font danser dans leur maison se chargent d'une responsabilité terrible devant Dieu ; ils sont responsables de tout le mal qui se fait, des mauvaises pensées, des médisances, des jalousies, des haines, des vengeances... Ah ! s'ils comprenaient bien cette responsabilité, ils ne feraient jamais danser. Tout comme ceux qui font de mauvais

écrits, de mauvais tableaux et de mauvaises statues ; ils sont responsables de tout le mal que ces objets produiront pendant le temps qu'ils dureront... Oh ! ça fait trembler !

Voyez, mes enfants, il faut réfléchir que nous avons une âme à sauver et une éternité qui nous attend. Le monde, les richesses, les plaisirs, les honneurs passeront ; le Ciel et l'Enfer ne passeront jamais. Prenons donc garde. Les saints n'ont pas tous bien commencé, mais ils ont tous bien fini. Nous avons mal commencé, finissons bien, et nous irons les rejoindre un jour dans le Ciel.



## II

**Catéchisme sur l'amour de Dieu.**

Notre corps est un vase de corruption ; il est pour la mort et pour les vers, *pas plus!*... Et pourtant, nous nous appliquons à le satisfaire plutôt qu'à enrichir notre âme, qui est si grande qu'on ne peut rien concevoir de plus grand, non, rien, rien ! Car, nous voyons que Dieu, pressé par l'ardeur de sa charité, n'a pas voulu nous créer semblables aux animaux ; il nous a créés à son image et ressemblance, voyez-vous!... Oh ! que l'homme est grand !

L'homme créé par amour ne peut vivre sans amour : ou il aime Dieu, ou

il s'aime et il aime le monde. Voyez, mes enfants : c'est la foi qui manque... Quand on n'a pas la foi, on est aveugle. Celui qui ne voit pas ne connaît pas ; celui qui ne connaît pas n'aime pas ; celui qui n'aime pas Dieu s'aime lui-même, et en même temps il aime ses plaisirs. Il attache son cœur à des choses qui passent comme la fumée. Il ne peut connaître ni la vérité, ni aucun bien ; il ne peut connaître que le mensonge, parce qu'il n'a pas la lumière ; il est dans le brouillard. S'il avait la lumière, il verrait bien que tout ce qu'il aime ne peut lui donner que la mort éternelle : c'est un avant-goût de l'enfer.

En dehors du bon Dieu, voyez-vous, mes enfants, rien n'est solide, rien, rien ! Si c'est la vie, elle passe ; si c'est la fortune, elle s'écroule ; si c'est la santé, elle est détruite ; si c'est la réputation, elle est attaquée. *Nous allons comme le vent... Tout s'en va à*

*grand train, tout se précipite. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'ils sont donc à plaindre, ceux qui mettent leur affection dans toutes ces choses !... Ils l'y mettent, parce qu'ils s'aiment trop ; mais ils ne s'aiment pas d'un amour raisonnable ; ils s'aiment avec l'amour d'eux-mêmes et du monde, en se cherchant, en cherchant les créatures plus que Dieu. C'est pour ça qu'ils ne sont jamais contents, jamais tranquilles : ils sont toujours inquiets, toujours tourmentés, toujours bouleversés.*

*Voyez, mes enfants, le bon chrétien parcourt le chemin de ce monde, monté sur un beau char de triomphe ; ce char est traîné par les anges, et c'est Notre-Seigneur lui-même qui le conduit. Tandis que le pauvre pécheur est attelé au char de la vie, et le démon est sur le siège, qui le force d'avancer à grands coups de fouet.*

**Mes enfants, les trois actes de foi, d'espérance et de charité renferment tout le**

bonheur de l'homme sur la terre. Par la foi, nous croyons ce que Dieu nous a promis : nous croyons que nous le verrons un jour, que nous le posséderons, que nous serons éternellement avec lui dans le ciel. Par l'espérance, nous attendons l'effet de ces promesses : nous espérons que nous serons récompensés de toutes nos bonnes actions, de toutes nos bonnes pensées, de tous nos bons désirs ; car Dieu tient compte même des bons désirs. Que faut-il de plus pour être heureux ?

Au ciel, la foi et l'espérance n'existeront plus ; car les brouillards qui obscurcissent notre raison seront dissipés. Notre esprit aura l'intelligence des choses qui lui sont cachées ici-bas. Nous n'espérerons plus rien, puisque nous aurons tout. On n'espère pas acquérir un trésor qu'on possède... Mais l'amour ! oh ! nous en serons enivrés ! nous serons noyés, perdus dans cet océan de l'amour divin, anéantis

dans cette immense charité du cœur de Jésus!... Aussi la charité est un avant-goût du ciel. Si nous savions la comprendre, la sentir, la goûter, oh ! que nous serions heureux ! Ce qui fait qu'on est malheureux, c'est qu'on n'aime pas Dieu.

Quand nous disons : « Mon Dieu, je crois ! je crois fermement, c'est-à-dire sans le moindre doute, sans la moindre hésitation... » oh ! si nous nous pénétrions de ces paroles : « Je crois fermement que vous êtes présent partout, que vous me voyez, que je suis sous vos yeux, qu'un jour je vous verrai clairement moi-même, que je jouirai de tous les biens que vous m'avez promis!... mon Dieu, j'espère que vous me récompenserez de tout ce que j'aurai fait pour vous plaire!... mon Dieu, je vous aime ! j'ai un cœur pour vous aimer!... » oh ! comme cet acte de foi, qui est aussi un acte d'amour, suffirait à tout!... Si nous compre-

nions le bonheur que nous avons de pouvoir aimer Dieu, nous demeurerions immobiles dans l'extase...

Si un prince, un empereur, faisait comparaître devant lui un de ses sujets et qu'il lui dit : « Je veux faire votre bonheur ; demeurez avec moi ; jouissez de tous mes biens ; mais veillez à ne pas me déplaire en tout ce qui est juste ; » quel soin, quelle ardeur ce sujet ne mettrait-il pas à satisfaire son prince ? Eh bien ! Dieu nous fait les mêmes avances... et on ne se soucie pas de son amitié ; on ne fait aucun cas de ses promesses... Que c'est dommage !!!

## III

**Catéchisme sur les prérogatives de  
l'âme pure.**

Il n'y a rien de si beau qu'une âme pure!.... Si on le comprenait, on ne pourrait pas perdre la pureté. L'âme pure est dégagée de la matière, des choses de la terre et d'elle-même... C'est pourquoi les saints maltraitaient leur corps; c'est pourquoi ils ne lui accordaient pas ce qui était nécessaire, pas même de se lever cinq minutes plus tard, de se chauffer, de manger quelque chose qui leur fit plaisir... Voilà! *Ce que le corps perd, l'âme le prend, et ce que le corps prend, l'âme le perd.*

La pureté vient du ciel; il faut la

demander à Dieu. Si nous la demandons, nous l'obtiendrons. Il faut bien prendre garde de la perdre. Il faut fermer notre cœur à l'orgueil, à la sensualité et à toutes les autres passions... comme quand on ferme les portes et les fenêtres pour que personne ne puisse entrer.

Quelle joie pour l'ange gardien chargé de conduire une âme pure!... Mes enfants, quand une âme est pure, *tout le ciel la regarde avec amour!*...

Les âmes pures formeront le cercle autour de Notre-Seigneur. Plus on aura été pur sur la terre, plus on sera près de lui dans le ciel.

*Lorsque le cœur est pur, il ne peut pas se défendre d'aimer, parce qu'il a retrouvé la source de l'amour, qui est Dieu. « Heureux, dit Notre-Seigneur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! »*

Mes enfants, on ne peut pas comprendre le pouvoir qu'une âme pure



a sur le bon Dieu. *Ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait sa volonté.* Voyez Moïse, cette âme si pure. Lorsque Dieu voulait punir le peuple juif, il lui disait : « Ne me prie pas, parce qu'il faut que ma colère éclate contre ce peuple. » Néanmoins Moïse priait, et Dieu épargnait son peuple : il se laissait fléchir, il ne pouvait résister à la prière de cette âme pure. O mes enfants, une âme qui n'a jamais été souillée par ce maudit péché obtient tout ce qu'elle veut du bon Dieu !

Pour conserver la pureté, il y a trois choses : la présence de Dieu, la prière et les sacrements. Il y a encore la lecture des livres saints : elle nourrit l'âme.

Que c'est beau une âme ! Notre-Seigneur en fit voir une à sainte Catherine ; elle la trouva si belle, qu'elle dit : « Seigneur si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que

c'en est un. » *L'image de Dieu se reflé-  
chit dans une âme pure comme le  
soleil dans l'eau.*

Une âme pure est l'admiration des trois personnes de la sainte Trinité. Le Père contemple son ouvrage : Voilà donc ma créature !... le Fils, le prix de son sang. On connaît la beauté d'un objet au prix qu'il a coûté... Le Saint-Esprit y habite comme dans un temple.

Nous connaissons encore le prix de notre âme aux efforts que le démon fait pour la perdre. *L'enfer se ligue contre elle, le ciel pour elle... Oh ! qu'elle est grande !*

Pour avoir une idée de notre dignité, il faut nous rappeler souvent le ciel, le calvaire et l'enfer. Si nous comprenions ce que c'est qu'être enfant de Dieu, nous ne pourrions pas faire le mal, nous serions comme des anges sur la terre. Être enfants de Dieu ! ô la belle dignité !...

C'est quelque chose de beau d'avoir un cœur, et, tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu ! Qu'il est honteux pour l'homme de descendre si bas, lui que Dieu a placé si haut !

Lorsque les anges se furent révoltés contre Dieu, ce Dieu si bon, voyant qu'ils ne pouvaient plus jouir du bonheur pour lequel il les avait créés, fit l'homme, et ce *petit monde* que nous voyons pour nourrir son corps. Mais il fallait bien aussi nourrir son âme ; et comme rien de créé ne peut nourrir l'âme qui est un esprit, Dieu voulut se donner lui-même pour sa nourriture.

Mais le grand malheur est qu'on néglige de recourir à cette divine nourriture, pour traverser le désert de cette vie. Comme une personne qui meurt de faim à côté d'une table bien servie, il y en a qui restent cinquante, soixante ans sans nourrir leur âme !

Oh ! si les chrétiens pouvaient comprendre ce langage de Notre-Seigneur qui leur dit : « Malgré ta misère, je veux voir de près cette belle âme que j'ai créée pour moi. *Je l'ai faite si grande qu'il n'y a que moi qui puisse la remplir. Je l'ai faite si pure qu'il n'y a que mon corps qui puisse la nourrir.* »

Notre-Seigneur a toujours distingué les âmes pures. Voyez saint Jean, le disciple bien-aimé qui reposa sur sa poitrine... Sainte Catherine était pure; aussi, elle se promenait souvent en paradis. Lorsqu'elle mourut, des anges enlevèrent son corps et le portèrent sur le mont Sinaï, là où Moïse avait reçu les commandements de la loi. Dieu a fait voir par ce prodige qu'une âme lui est si agréable, qu'elle mérite que son corps même, qui a participé à sa pureté, soit enseveli par les anges.

Dieu contemple avec amour une

âme pure; il lui accorde tout ce qu'elle demande. Comment résisterait-il à une âme qui ne vit que pour lui, par lui et en lui? Elle le cherche, et Dieu se montre à elle; elle l'appelle et Dieu vient; elle ne fait plus qu'un avec lui; elle enchaîne sa volonté. Une âme pure est toute-puissante sur le cœur si bon de Notre-Seigneur.

*Une âme pure est auprès de Dieu comme un enfant auprès de sa mère. Il la caresse, l'embrasse, et sa mère lui rend ses caresses et ses embrassements.*

## IV

### **Catéchisme sur le Saint-Esprit.**

Oh! que c'est beau, mes enfants!  
Le Père est notre Créateur, le Fils est

notre Rédempteur, et le Saint-Esprit notre *Conducteur*...

L'homme n'est rien par lui-même, mais il est beaucoup avec l'Esprit-Saint. L'homme est tout terrestre et tout animal; il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse élever son âme et le porter en haut. Pourquoi les saints étaient-ils si détachés de la terre? Parce qu'ils se laissaient conduire par le Saint-Esprit. *Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit ont des idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long que les savants.* Quand on est conduit par un Dieu de force et de lumière, on ne peut pas se tromper.

L'Esprit-Saint est une lumière et une force. C'est lui qui nous fait distinguer le vrai du faux et le bien du mal. *Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand.* Avec le Saint-Esprit, on voit tout en

grand : on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu, et la grandeur des moindres fautes. *Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit, nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Alors les moindres imperfections paraissent très-grosses ; les moindres péchés sont horreur.* C'est pourquoi la très-sainte Vierge n'a jamais péché. L'Esprit-Saint lui faisait comprendre la laideur du mal. Elle frémissait d'épouvante à la moindre faute.

Ceux qui ont l'Esprit-Saint ne peuvent pas se sentir, tellement ils connaissent leur pauvre misère. *Les orgueilleux sont ceux qui n'ont point l'Esprit-Saint.*

Les gens du monde n'ont pas l'Esprit-Saint, ou, s'ils l'ont, ils ne l'ont qu'en passant ; il ne s'arrête pas chez eux ; le bruit du monde le fait partir. Un

chrétien qui est conduit par l'Esprit-Saint n'a pas de peine à laisser les biens de ce monde pour courir après les biens du ciel. Il sait faire la différence. *L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie, comme le mien ne voit pas plus loin que ce mur, quand la porte de l'église est fermée. L'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité. Pour l'homme qui se laisse conduire par l'Esprit-Saint, il semble qu'il n'y a point de monde ; pour le monde, il semble qu'il n'y a point de Dieu... Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. Si ce n'est pas le Saint-Esprit, nous avons beau faire, il n'y a point de substance ni de saveur dans tout ce que nous faisons. Si c'est le Saint-Esprit, il y a une douceur moelleuse... c'est à mourir de plaisir !*

Ceux qui se laissent conduire par le Saint-Esprit éprouvent toute sorte de bonheur au dedans d'eux-mêmes, tandis que les mauvais chrétiens se



roulent sur les épines et les cailloux.

Une âme qui a le Saint-Esprit ne s'ennuie jamais en la présence de Dieu : *il sort de son cœur une transpiration d'amour.*

Sans le Saint-Esprit nous sommes comme une pierre du chemin... Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau, et dans l'autre un petit caillou ; pressez-les également. Il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance. *L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, et le caillou, c'est le cœur froid et dur où le Saint-Esprit n'habite pas.*

Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière qui fait qu'elle trouve le temps toujours trop court : elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu. Son cœur, devant notre bon Sauveur, au saint sacrement de l'autel, *est un raisin sous le pressoir.*

C'est le Saint-Esprit qui forme les pensées dans le cœur des justes et qui engendre les paroles... Ceux qui ont le Saint-Esprit ne produisent rien de mauvais : tous les fruits du Saint-Esprit sont bons.

Sans le Saint-Esprit tout est froid : aussi lorsqu'on sent que la ferveur se perd, il faut vite faire une neuvaine au Saint-Esprit pour demander la foi et l'amour... Voyez, lorsqu'on a fait une retraite ou un jubilé, on est plein de bons désirs : *ces bons désirs sont le souffle de l'Esprit-Saint qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé, comme ce vent chaud qui fond la glace et qui ramène le printemps...* Vous qui n'êtes pas cependant de grands saints, vous avez bien des moments où vous goûtez les douceurs de la prière et de la présence de Dieu : ce sont des visites du Saint-Esprit. *Quand on a le Saint-Esprit, le cœur se dilate, se baigne dans l'amour divin. Le poisson ne*

*se plaint jamais d'avoir trop d'eau :* de même le bon chrétien ne se plaint jamais d'être trop longtemps avec le bon Dieu. Il y en a qui trouvent la religion ennuyeuse, c'est qu'ils n'ont pas le Saint-Esprit.

Si l'on disait aux damnés : Pourquoi êtes-vous en enfer ? ils répondraient : Pour avoir résisté au Saint-Esprit. Et si l'on disait aux saints : Pourquoi êtes-vous au ciel ? ils répondraient : Pour avoir écouté le Saint-Esprit... Quand il nous vient de bonnes pensées, c'est le Saint-Esprit qui nous visite.

Le Saint-Esprit est une force. C'est le Saint-Esprit qui soutenait saint Siméon sur sa colonne ; c'est lui qui soutenait les martyrs. *Sans le Saint-Esprit les martyrs seraient tombés comme la feuille des arbres. Quand on allumait contre eux les bûchers, le Saint-Esprit éteignait la chaleur du feu par la chaleur de l'amour divin.*

Le bon Dieu, en nous envoyant le Saint-Esprit, a fait à notre égard comme un grand roi qui chargerait son ministre de conduire un de ses sujets, disant : « Vous accompagnerez cet homme partout, et vous me le ramènerez sain et sauf. » Que c'est beau, mes enfants, d'être accompagné par le Saint-Esprit ! C'est un bon guide que celui-là... Et dire qu'il y en a qui ne veulent pas le suivre !...

Le Saint-Esprit est comme un homme qui aurait une voiture avec un bon cheval, et qui voudrait nous mener à Paris. Nous n'aurions qu'à dire oui, et à monter dedans... *C'est bien une belle affaire que de dire oui!*... Eh bien ! le Saint-Esprit veut nous mener au ciel ; nous n'avons qu'à dire oui, et à nous laisser conduire.

Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme... Le Saint-Esprit est notre *domestique*...

Voilà un fusil : *bon !* Vous le char-

gez... mais il faut quelqu'un pour y mettre le feu et pour le faire partir... De même, il y a en nous de quoi faire le bien... C'est le Saint-Esprit qui met le feu, et les bonnes œuvres partent.

*Le Saint-Esprit repose dans les âmes justes comme la colombe dans son nid. Il couve les bons désirs dans une âme pure, comme la colombe couve ses petits.*

L'Esprit-Saint nous conduit comme une mère conduit son enfant de deux ans par la main... comme une personne qui y voit conduit un aveugle.

Les sacrements que Notre-Seigneur a institués ne nous auraient pas sauvés sans le Saint-Esprit. La mort même de Notre-Seigneur nous aurait été inutile sans lui. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en allais pas, le Consolateur ne viendrait pas... » Il fallait que la descente du Saint-Esprit vint faire fruc-

tifier cette moisson de grâces. C'est comme pour un grain de blé ; vous le jetez en terre : *bon !* mais il faut le soleil et la pluie pour le faire lever et monter en épi.

Il faudrait dire chaque matin : « Mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit qui me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes<sup>1</sup>. »

## V

### **Catéchisme sur la Sainte Vierge.**

Le Père se plaît à regarder le cœur de la très-sainte Vierge Marie comme le chef-d'œuvre de ses mains ; on aime

<sup>1</sup> *Noverim te, noverim me !* Que je vous connaisse et que me connaisse ! disait saint Augustin.

toujours son ouvrage, surtout lorsqu'il est bien fait; le Fils, comme le cœur de sa mère, la source dans laquelle il a puisé le sang qui nous a rachetés; le Saint-Esprit comme son temple.

Les prophètes ont publié la gloire de Marie, avant sa naissance; ils l'ont comparée au soleil. En effet, l'apparition de la sainte Vierge peut bien se comparer à un beau soleil dans un jour de brouillards.

Avant sa venue, la colère de Dieu était suspendue sur nos têtes comme un sabre prêt à nous frapper. Aussitôt que la sainte Vierge parut sur la terre, sa colère fut apaisée.... Elle ne savait pas qu'elle devait être la mère de Dieu, et, lorsqu'elle était petite, elle disait : « Quand verrai-je donc cette belle créature qui doit être la mère de Dieu ? »

La sainte Vierge nous a engendrés deux fois, dans l'incarnation et au

ped de la croix : elle est donc deux fois notre mère.

On compare souvent la sainte Vierge à une mère, mais elle est encore bien meilleure que la meilleure des mères; car la meilleure des mères punit quelquefois son enfant qui lui fait du chagrin, même elle le bat; elle croit bien faire. Mais la sainte Vierge ne fait pas comme ça : elle est si bonne qu'elle nous traite avec amour et ne nous punit jamais.

Le cœur de cette bonne mère n'est qu'amour et miséricorde ; elle ne désire que nous voir heureux. Il suffit seulement de se tourner vers elle pour être exaucé...

Le Fils a sa justice, la mère n'a que son amour.

Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous; mais dans le cœur de Notre-Seigneur, il y a la justice, qui est un attribut de Dieu ; dans celui de la très-sainte Vierge, il n'y a que la miséri-



corde... Son Fils était prêt à punir un pécheur, Marie s'élançe, arrête le glaive, demande grâce pour le pauvre coupable : « Ma mère, lui dit Notre-Seigneur, je ne puis rien vous refuser. *Si l'enfer pouvait se repentir, vous lui obtiendriez sa grâce.* »

La très-sainte Vierge se tient entre son Fils et nous. Plus nous sommes pécheurs, et plus elle a de tendresse et de compassion pour nous. L'enfant qui a coûté le plus de larmes à sa mère est le plus cher à son cœur. Une mère ne court-elle pas toujours au plus faible et au plus exposé? Un médecin, dans un hôpital, n'a-t-il pas plus d'attention pour les plus malades?

Le cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien.

Voyez comme la sainte Vierge est bonne ! Son grand serviteur saint Ber-

nard lui disait souvent : *Je vous salue, Marie...* Un jour cette bonne mère lui répondit : *Je te salue, mon fils Bernard.* . . . . .

L'*Ave Maria* est une prière qui ne lasse jamais. . . . .

La dévotion à la sainte Vierge est moelleuse, douce, nourrissante.

Quand on parle des objets de la terre, de la politique.... on se lasse ; mais quand on parle de la sainte Vierge, c'est toujours nouveau.

Tous les saints ont une grande dévotion en la sainte Vierge ; aucune grâce ne vient du ciel sans passer par ses mains.

On n'entre pas dans une maison sans parler au portier : eh bien ! la sainte Vierge est la portière du ciel.

Lorsqu'on veut offrir quelque chose à un grand personnage, on fait présenter cet objet par la personne qu'il préfère, afin que l'hommage lui soit plus agréable. Ainsi nos prières présentées par la sainte Vierge ont un tout autre mérite, parce que la sainte Vierge est la seule créature qui n'ait jamais offensé Dieu. Il n'y a que la sainte Vierge qui ait accompli le premier commandement : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.* Elle l'a accompli dans son entier.... Tout ce que le Fils demande au Père lui est accordé. Tout ce que la Mère demande au Fils lui est pareillement accordé.

Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent; faisons passer nos prières par les mains de la sainte Vierge, elle les embaumera. »

' Je pense qu'à la fin du monde, la

sainte Vierge sera bien tranquille, mais tant que le monde dure, *on la tire de tous les côtés....* La sainte Vierge est comme une mère qui a beaucoup d'enfants. Elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre.

## VI

### **Catéchisme sur la sanctification du dimanche.**

Vous travaillez, vous travaillez, mes enfants, mais ce que vous gagnez ruine votre âme et votre corps. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche : « Que venez-vous de faire ? » ils pourraient répondre : « Je viens de vendre mon âme au démon, de crucifier Notre-Seigneur et de renoncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer ; il

faudra pleurer toute une éternité pour rien... » Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je pense qu'ils charrient leur âme en enfer.

Oh ! comme il se trompe dans ses calculs, celui qui se *démène* le dimanche, avec la pensée qu'il va gagner plus d'argent ou faire plus d'ouvrage ! Est-ce que deux ou trois francs pourront jamais compenser le tort qu'il se fait à lui-même en violant la loi du bon Dieu ? Vous vous imaginez que tout dépend de votre travail ; mais voilà une maladie, voilà un accident... Il faut si peu de chose ! un orage, une grêle, une gelée. Le bon Dieu a tout sous sa main ; il peut se venger quand il veut et comme il veut ; les moyens ne lui manquent pas. N'est-ce pas toujours lui qui est le plus fort ? Ne faut-il pas qu'il reste le maître à la fin ?

Il y avait une fois une femme qui était venue trouver son curé pour lui

demander de ramasser ses foins le dimanche. « Mais, lui dit M. le Curé, ce n'est pas nécessaire ; votre foin ne risque rien. » Cette femme insista, disant : « Vous voulez donc que je laisse périr ma récolte ? » C'est elle qui mourut le soir même.... elle était plus en danger que sa récolte....

Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle<sup>1</sup>. Que vous revient-il d'avoir travaillé le dimanche ? Vous laissez bien la terre telle qu'elle est quand vous vous en allez ; vous n'emportez rien. Ah ! quand on est attaché à la terre, il ne fait pas bon s'en aller !... Notre premier but est d'aller à Dieu ; nous ne sommes sur la terre que pour cela....

Mes frères, il faudrait mourir le dimanche et ressusciter le lundi.

<sup>1</sup> S. Jean, VI, 27.

Le dimanche, c'est le bien du bon Dieu; c'est son jour à lui, le jour du Seigneur. Il a fait tous les jours de la semaine; il pouvait tous les garder; il vous en a donné six, il ne s'est réservé que le septième. De quel droit touchez-vous à ce qui ne vous appartient pas? Vous savez que le bien volé ne profite jamais. Le jour que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas non plus. *Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre : c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui.*

## VII

### **Catéchisme sur la parole de Dieu.**

Mes enfants, ce n'est pas peu de chose que la parole de Dieu ! Les pre-

miers mots de Notre-Seigneur à ses Apôtres furent ceux-ci : « Allez et instruisez... » pour nous faire voir que l'instruction passe avant tout.

Mes enfants, qu'est-ce qui nous a fait connaître notre religion ? Ce sont les instructions que nous avons entendues. Qu'est-ce qui nous donne l'horreur du péché... qui nous fait apercevoir la beauté de la vertu... nous inspire le désir du ciel ? Les instructions. Qu'est-ce qui fait connaître aux pères et aux mères les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs enfants, aux enfants les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs parents ? Les instructions.

Mes enfants, pourquoi est-on si aveugle et si ignorant ? Parce qu'on ne fait point de cas de la parole de Dieu. Il y en a qui ne disent pas même un *Pater* et un *Ave* pour demander au bon Dieu la grâce de la bien entendre et d'en bien profiter.



Je crois, mes enfants, qu'une personne, qui n'entend pas la parole de Dieu comme il faut, ne se sauvera pas ; elle ne saura pas ce qu'il faut faire pour cela. Mais avec une personne instruite, il y a toujours de la ressource. Elle a beau s'égarer dans toutes sortes de voies mauvaises, il y a toujours espérance qu'elle reviendra au bon Dieu tôt ou tard, quand ce ne serait qu'à l'heure de la mort. Au lieu qu'une personne qui n'est pas instruite est là comme une personne languissante, comme un malade à l'agonie qui n'a plus sa connaissance : elle ne connaît ni la grandeur du péché, ni la beauté de son âme, ni le prix de la vertu ; elle se traîne de péché en péché *comme une guenille qu'on traîne dans la boue.*

Voyez, mes enfants, l'estime que Notre-Seigneur fait de la parole de Dieu ; à cette femme qui crie : « Bien-

heureuses sont les mamelles qui vous ont nourri et les entrailles qui vous ont porté ! » il répond : « Combien plus heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique ! »

Notre-Seigneur, qui est la vérité même, ne fait pas moins de cas de sa parole que de son corps. Je ne sais pas si c'est plus mal fait d'avoir des distractions pendant la messe que pendant les instructions ; je ne vois point de différence. Pendant la messe on laisse perdre les mérites de la mort et passion de Notre-Seigneur, et pendant l'instruction on laisse perdre sa parole qui est lui-même. Saint Augustin dit que c'est aussi mal fait que de prendre le calice après la consécration et de le répandre sous les pieds.

Mes enfants, on se fera un scrupule de manquer la sainte messe, parce qu'en la manquant par sa faute on

commet un gros péché, mais on ne se fait pas scrupule de manquer une instruction. On ne pense pas que l'on puisse offenser Dieu gravement de cette manière. Au jour du jugement, quand vous serez là tous à côté de moi, que le bon Dieu vous dira : « Rends-moi compte des instructions et des catéchismes que tu as entendus et de ceux que tu aurais pu entendre!... » vous penserez bien autrement. Mes enfants, on sort pendant les instructions, on s'amuse à rire, on n'écoute pas, on se croit trop savant pour venir au catéchisme... croyez-vous, mes enfants, que *ça passera comme ça ?* oh ! non, bien sûr ! Le bon Dieu rangera bien les choses autrement.

Tenez, comme c'est triste ! on verra des pères et des mères rester dehors pendant les instructions ; ils sont obligés cependant d'instruire leurs enfants, mais que voulez-vous qu'ils leur apprennent ? Ils ne sont pas instruits

eux-mêmes, *tout ça court en enfer...*  
C'est dommage !

Mes enfants, j'ai remarqué qu'il n'y avait pas de moment où l'on ait plus envie de dormir que pendant les instructions... Vous me direz : J'ai trop sommeil... Si je prenais un violon, personne ne songerait à dormir ; tout bougerait, tout serait en alerte... Mes enfants, on écoute encore un prêtre qui convient, mais si c'est un prêtre qui ne convient pas, on le tourne en ridicule... Il ne faut pas agir si humainement. Ce n'est pas le *cadavre* qu'il faut regarder. Quel que soit le prêtre, c'est toujours l'instrument dont le bon Dieu se sert pour distribuer sa sainte parole. *Vous faites passer de la liqueur par un entonnoir : qu'il soit d'or ou de cuivre, si la liqueur est bonne, elle est toujours bonne.*

Il y en a qui s'en vont répétant sur tous les tons : « Les prêtres disent

bien ce qu'ils veulent. » Non, mes enfants, les prêtres ne disent pas ce qu'ils veulent ; ils disent ce qu'il y a dans l'Évangile... Les prêtres qui sont venus avant nous ont dit ce que nous disons ; ceux qui viendront après nous diront la même chose. Si nous disions des choses qui ne sont pas, Mgr l'évêque nous aurait bientôt défendu de prêcher. Nous ne disons que ce que Notre-Seigneur a enseigné.

Mes enfants, je vais vous citer un exemple qui fait voir ce que c'est que de ne pas croire ce que les prêtres disent. Il y avait deux soldats qui passaient dans un endroit où l'on faisait une mission ; l'un des soldats proposa à son camarade d'aller au sermon ; ils y allèrent. Le missionnaire prêchait sur l'enfer. « Crois-tu tout ce que dit ce curé ? demanda le moins mauvais des deux. — Oh ! non, reprit l'autre, je crois que *c'est des bêtises* pour faire peur au monde. — Eh bien ! moi, je

le crois ; et, pour te prouver que je le crois, je quitte l'état militaire, j'entre dans un couvent. — Vas où tu voudras ! moi je continue ma route. » Voilà qu'en continuant sa route, il tombe malade et meurt. L'autre qui était au couvent apprend sa mort et il se met en prière, pour que Dieu lui fasse connaître dans quel état son compagnon était mort. Un jour, comme il priait, ce compagnon lui apparaît ; il le reconnaît et lui demande : « Où es-tu ? — En enfer, je suis damné ! — Malheureux ! crois-tu, à présent, ce que le missionnaire a dit ? — Oui, je le crois. Les missionnaires n'ont qu'un tort : c'est de ne pas dire la centième partie des peines que l'on souffre ici. »

Mes enfants, je pense souvent que le plus grand nombre des chrétiens, qui se damnent, se damnent faute d'instruction... On entend mal la religion. Tenez, voici, par exemple, une per-

sonne qui devra aller à sa journée. Cette personne a la pensée de faire de grandes pénitences, de passer la moitié de la nuit en prières ; si elle est instruite, elle se dira : Non, il ne faut pas faire cela, parce que je ne pourrai pas remplir mon devoir demain ; j'aurai sommeil, et la moindre chose m'impatientera ; je serai ennuyée toute la journée, je ne pourrai rien faire, je ne ferai pas la moitié tant d'ouvrage que si j'avais reposé la nuit ; il ne faut pas faire ça... Tenez, encore, mes enfants, un domestique aura la pensée de jeûner, mais il faut qu'il passe toute la journée à bêcher ou à labourer la terre, *ce que vous voudrez*... Eh bien ! si ce domestique est instruit, il pensera : Cependant si je fais ça je ne pourrai pas contenter mes maîtres. Eh bien ! que fera-t-il ? Il déjeunera et il se mortifiera d'une autre façon. Voilà ce qu'il faut faire, il faut toujours se comporter de la manière qui doit

rendre le plus de gloire au bon Dieu.

Une personne en sait une autre dans la misère, et elle prendra à ses parents pour soulager cette misère. Certainement elle ferait bien mieux de demander que de prendre. Si ses parents refusent de lui donner, elle priera Dieu d'inspirer à une personne riche de faire l'aumône à sa place.

Une personne instruite a toujours deux guides qui marchent devant elle : *le conseil et l'obéissance.*

## VIII

### **Catéchisme sur la prière.**

Voyez, mes enfants : le trésor d'un chrétien n'est pas sur la terre, il est dans le ciel. Eh bien ! notre pensée doit aller où est notre trésor.



L'homme a une belle fonction, celle de prier et d'aimer... Vous priez, vous aimez : voilà le bonheur de l'homme sur la terre !

La prière n'est autre chose qu'une union avec Dieu. Quand on a le cœur pur et uni à Dieu, on sent en soi un baume, une douceur qui enivre, une lumière qui éblouit. Dans cette union intime, Dieu et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble ; on ne peut plus les séparer. C'est une chose bien belle que cette union de Dieu avec sa petite créature. C'est un bonheur qu'on ne peut comprendre.

Nous avons mérité de ne pas prier ; mais Dieu, dans sa bonté, nous a permis de lui parler. Notre prière est un encens qu'il reçoit avec un extrême plaisir.

Mes enfants, vous avez un petit cœur, mais la prière l'élargit et le rend capable d'aimer Dieu... La prière

est un avant-goût du ciel, un écoulement du paradis. Elle ne nous laisse jamais sans douceur. C'est un miel qui descend dans l'âme et adoucit tout. Les peines se fondent devant une prière bien faite, comme la neige devant le soleil.

La prière fait passer le temps avec une grande rapidité, et si agréablement qu'on ne s'aperçoit pas de sa durée. Tenez, quand je courais la Bresse, dans le temps que les pauvres curés étaient presque tous malades, je priais le bon Dieu le long du chemin. Je vous assure que le temps ne me durait pas.

On en voit qui se perdent dans la prière comme le poisson dans l'eau, parce qu'ils sont tout au bon Dieu. Dans leur cœur, il n'y a pas d'entre-deux. Oh! que j'aime ces âmes généreuses!... Saint François d'Assise et sainte Colette voyaient Notre-Seigneur

et lui parlaient comme nous nous parlons. Tandis que nous, que de fois nous venons à l'église sans savoir ce que nous venons faire et ce que nous voulons demander ! Et pourtant, quand on va chez quelqu'un, on sait bien pourquoi on y va... Il y en a qui ont l'air de dire au bon Dieu : « Je m'en vais vous dire deux mots pour me débarrasser de vous... » Je pense souvent que lorsque nous venons adorer Notre-Seigneur, nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, si nous le lui demandions avec une foi bien vive et un cœur bien pur. Mais voilà !... nous sommes sans foi, sans espérance, sans désir et sans amour. . . . .

Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. Le cri de l'ange, c'est la prière ; le cri de la bête, c'est le péché... Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire

un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du temps... comme cet avare qu'on administrait un jour ; lorsqu'on lui présenta à baiser un crucifix d'argent : « Voilà une croix, dit-il, qui pèse bien dix onces. »

Dans le ciel, s'il y avait un jour sans adoration, ce ne serait plus le ciel ; et si les pauvres damnés, malgré leurs souffrances, pouvaient adorer, il n'y aurait plus d'enfer. Hélas ! ils avaient un cœur pour aimer Dieu, une langue pour le bénir : c'était leur destinée... Et maintenant, ils se sont condamnés à le maudire pendant toute l'éternité. *S'ils pouvaient espérer, qu'une fois ils prieraient seulement pendant une minute, ils attendraient cette minute avec une telle impatience, que cela adoucirait leurs tourments.*

Notre père qui êtes aux cieux...  
Oh ! que c'est beau, mes enfants, d'a-

voir un père dans le ciel!... — *Que votre règne arrive...* Si je fais régner le bon Dieu dans mon cœur, il me fera régner avec lui dans sa gloire. — *Que votre volonté soit faite...* — Il n'y a rien de si doux que de faire la volonté de Dieu, et rien de si parfait... Pour bien faire les choses, il faut les faire comme Dieu veut, en toute conformité avec ses desseins. — *Donnez-nous aujourd'hui notre pain....* Nous avons deux parties, l'âme et le corps. Nous demandons au bon Dieu de nourrir notre pauvre *cadavre*, et il nous répond en faisant produire à la terre tout ce qui est nécessaire à notre subsistance... Mais nous lui demandons de nourrir notre âme, qui est la plus belle partie de nous-mêmes; et la terre est trop petite pour fournir à notre âme de quoi la rassasier; elle a faim de Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse la remplir. Aussi le bon Dieu n'a pas cru trop faire, en demeurant sur la terre.

et en prenant un corps, afin que ce corps devint l'aliment de nos âmes. « Ma chair, a dit Notre-Seigneur, est vraiment une nourriture... Le pain que je vais vous donner, c'est ma chair pour la vie du monde. » Le pain des âmes est dans le tabernacle. Le tabernacle est le *garde-manger* des chrétiens.... Oh ! que c'est beau, mes enfants ! Lorsque le prêtre présente l'hostie et vous la montre, votre âme peut dire : Voilà ma nourriture !... O mes enfants, nous avons trop de bonheur !... Nous ne le comprendrons qu'au ciel. Que c'est dommage !!!...

## IX

### Catéchisme sur le prêtre.

Mes enfants, nous en sommes au sacrement de l'Ordre. C'est un sacre-

ment qui semble ne regarder personne parmi vous, et qui regarde tout le monde. Ce sacrement élève l'homme jusqu'à Dieu. Qu'est-ce que le prêtre ? Un homme qui tient la place de Dieu, un homme qui est revêtu de tous les pouvoirs de Dieu. « Allez, dit Notre-Seigneur au prêtre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.... Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations.... Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. »

Lorsque le prêtre remet les péchés, il ne dit pas : « Dieu vous pardonne. » Il dit : « Je vous absous. » A la consécration, il ne dit pas : « Ceci est le Corps de Notre-Seigneur. » Il dit : « Ceci est mon corps. »

Saint Bernard nous dit que tout nous est venu par Marie, on peut dire aussi que tout nous est venu par le prêtre : oui, tous les bonheurs, toutes

les grâces, tous les dons célestes.

Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre-Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là, dans ce tabernacle? C'est le prêtre. Qui est-ce qui a reçu votre âme, à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme, pour la dernière fois, dans le sang de Jésus-Christ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix? Encore le prêtre. *Vous ne pouvez pas vous rappeler un seul bienfait de Dieu, sans rencontrer, à côté de ce souvenir, l'image du prêtre.*

Allez vous confesser à la sainte Vierge ou à un ange : vous absoudront-ils? Non. Vous donneront-ils le corps et le sang de Notre-Seigneur? Non. La sainte Vierge ne peut pas faire



descendre son divin Fils dans l'hostie. Vous auriez deux cents anges là, qu'ils ne pourraient vous absoudre. Un prêtre, tant simple soit-il, le peut; il peut vous dire : « Allez en paix; je vous pardonne. »

Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand !

*Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel... Si on le comprenait sur la terre, on mourrait non de frayeur, mais d'amour...*

Les autres bienfaits de Dieu ne nous serviraient de rien sans le prêtre. A quoi servirait une maison remplie d'or, si vous n'aviez personne pour vous en ouvrir la porte ? Le prêtre a la clef des trésors célestes : c'est lui qui ouvre la porte; il est l'économe du bon Dieu, l'administrateur de ses biens.

Sans le prêtre, la mort et la passion de Notre-Scigneur ne serviraient de

rien. Voyez les peuples sauvages : à quoi leur a-t-il servi que Notre-Seigneur fût mort? Hélas! ils ne pourront pas avoir part au bienfait de la rédemption, tant qu'ils n'auront pas des prêtres pour leur faire l'application de son sang.

Le prêtre n'est pas prêtre pour lui : il ne se donne pas l'absolution; il ne s'administre pas les sacrements. Il n'est pas pour lui, il est pour vous.

Après Dieu, le prêtre, c'est tout!...  
*Laissez une paroisse vingt ans sans prêtres : on y adorera les bêtes.*

Si M. le missionnaire et moi nous nous en allions, vous diriez : « Que faire dans cette église? il n'y a plus de messe; Notre-Seigneur n'y est plus; autant vaut prier chez soi... » Quand on veut détruire la religion, on commence par attaquer le prêtre, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il

n'y a plus de sacrifice, et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion.

Lorsque la cloche vous appelle à l'église, si l'on vous demandait : « Où allez-vous ? » vous pourriez répondre : « Je vais nourrir mon âme. » Si on vous demandait, en vous montrant le tabernacle : « Qu'est-ce que c'est que cette porte dorée ? — C'est l'office; c'est le *garde-manger* de mon âme. — Quel est celui qui en a la clef, qui fait les provisions, qui apprête le festin, qui sert à table ? — C'est le prêtre. — Et la nourriture ? — C'est le précieux corps et le précieux sang de Notre-Seigneur... » O mon Dieu ! mon Dieu ! que vous nous avez aimés !....

Voyez la puissance du prêtre ! La langue du prêtre, d'un morceau de pain fait un Dieu ! C'est plus que de créer le monde... Quelqu'un disait : « Sainte

Philomène obéit donc au Curé d'Ars ? » Certes, elle peut bien lui obéir, puisque Dieu lui obéit.

Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange. Celui-ci est l'ami de Dieu, mais le prêtre tient sa place... Sainte Térèse baisait l'endroit où un prêtre avait passé... Lorsque vous voyez un prêtre, vous devez dire : « Voilà celui qui m'a rendu enfant de Dieu et m'a ouvert le ciel par le saint baptême, celui qui m'a purifié après mon péché, qui donne la nourriture à mon âme... » A la vue d'un clocher, vous pouvez dire : « Qu'est-ce qu'il y a là ? Le corps de Notre-Seigneur. Pourquoi y est-il ? Parce qu'un prêtre a passé là et a dit la sainte messe. »

Quelle joie avaient les apôtres, après la résurrection de Notre-Seigneur, de voir le Maître qu'ils avaient tant aimé ! Le prêtre doit avoir la même joie, en

voyant Notre-Seigneur qu'il tient dans ses mains... On attache un grand prix aux objets qui ont été déposés dans l'écuelle de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, à Lorette. Mais les doigts du prêtre, qui ont touché la chair adorable de Jésus-Christ, qui se sont plongés dans le calice où a été son sang, dans le ciboire où a été son corps, ne sont-ils pas plus précieux?...

Le sacerdoce, c'est l'amour du cœur de Jésus. Quand vous voyez le prêtre, pensez à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

## X

### **Catéchisme sur le saint sacrifice de la messe.**

Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au sacrifice de la

messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la sainte messe est l'œuvre de Dieu. Le martyr n'est rien en comparaison : c'est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de sa vie ; la messe est le sacrifice que Dieu fait à l'homme de son corps et de son sang. Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! *s'il se comprenait, il mourrait...* Dieu lui obéit : il dit deux mots, et Notre-Seigneur descend du ciel à sa voix, se renferme dans une petite hostie. Dieu arrête ses regards sur l'autel. « C'est là mon Fils bien-aimé, dit-il, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Aux mérites de l'offrande de cette victime il ne peut rien refuser. *Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau.*

Après la consécration, quand je tiens dans mes mains le très-saint corps de Notre-Seigneur, et quand je

suis dans mes heures de découragement, ne me voyant digne que de l'enfer, je me dis : « *Ah ! si du moins je pouvais l'emmener avec moi ! l'enfer serait doux près de LUI, il ne m'en coûterait pas d'y rester toute l'éternité à souffrir, si nous y étions ensemble.... Mais alors il n'y aurait plus d'enfer ; les flammes de l'amour éteindraient celles de la justice. »*

Que c'est beau ! Après la consécration, le bon Dieu est là comme dans le ciel !... Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de notre faiblesse.

Un prêtre, après la consécration, doutait un peu que ses quelques paroles eussent pu faire descendre Notre-Seigneur sur l'autel ; au même instant il vit l'hostie toute rouge et le corporal teint de sang.

Si l'on nous disait : A telle heure, on doit ressusciter un mort, nous

courrions bien vite pour le voir. Mais la consécration qui change le pain et le vin au corps et au sang d'un Dieu, n'est-ce un bien plus grand miracle que de ressusciter un mort? Il faudrait toujours consacrer au moins un quart d'heure pour se préparer à bien entendre la messe; il faudrait s'anéantir devant le bon Dieu, à l'exemple de son profond anéantissement dans le sacrement de l'Eucharistie, faire son examen de conscience; car pour bien assister à la messe, il faut être en état de grâce.

Si l'on connaissait le prix du saint sacrifice de la messe, ou plutôt si l'on avait la foi, on aurait bien plus de zèle pour y assister.

Mes enfants, vous vous rappelez l'histoire que je vous ai déjà racontée de ce saint prêtre qui priait pour son ami; apparemment Dieu lui avait fait connaître qu'il était en purgatoire; il



lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice de la messe pour son âme. Quand il fut au moment de la consécration, il prit l'hostie entre ses doigts et dit : « Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est en purgatoire, et moi je tiens le corps de votre Fils qui est entre mes mains : eh bien ! délivrez mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites de sa mort et passion. » En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami toute rayonnante de gloire qui montait au ciel.

Eh bien ! mes enfants, quand nous voulons obtenir quelque chose du bon Dieu, faisons de même : après la sainte communion, offrons-lui son Fils bien-aimé avec tous les mérites de sa mort et de sa passion ; il ne pourra rien nous refuser.

## XI

**Catéchisme sur la présence réelle.**

Notre-Seigneur est là caché qui attend que nous venions le visiter et lui faire nos demandes. Voyez comme il est bon ! Il s'accommode à notre faiblesse... Dans le ciel, où nous serons triomphants et glorieux, nous le verrons dans toute sa gloire ; s'il se fût présenté maintenant avec cette gloire devant nous, nous n'aurions pas osé l'approcher ; mais il se cache comme une personne qui serait dans une prison, et nous dirait : « Vous ne me voyez pas, mais ça ne fait rien ; demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorderai. » Il est là dans le sacrement de son amour qui

soupire et intercède sans cesse auprès de son Père pour les pécheurs. A quels outrages n'est-il pas exposé pour rester au milieu de nous ? Il est là pour nous consoler ; aussi devons-nous lui rendre visite souvent. Combien un petit quart d'heure que nous dérobons à nos occupations, à quelques inutilités pour venir le prier, le visiter, le consoler de tous les outrages qu'il reçoit, lui est agréable ! Lorsqu'il voit venir avec empressement les âmes pures, il leur sourit... Elles viennent, avec cette simplicité qui lui plaît tant, lui demander pardon pour tous les pécheurs des outrages de tant d'ingrats. Quel bonheur n'éprouvons-nous pas en la présence de Dieu, lorsque nous nous trouvons seuls à ses pieds, devant les saints tabernacles !... « Allons, mon âme, redouble d'ardeur ; tu es seule pour adorer ton Dieu ; ses regards se reposent sur toi seule.... » Ce bon Sauveur

est si rempli d'amour pour nous qu'il nous cherche partout !...

Ah ! si nous avions les yeux des anges, en voyant Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent, sur cet autel, et qui nous regarde, comme nous l'aimerions ! nous ne voudrions plus nous en séparer ; nous voudrions toujours rester à ses pieds : ce serait un avant-goût du ciel ; tout le reste nous deviendrait insipide. Mais, voilà !.. c'est la foi qui manque. Nous sommes de pauvres aveugles ; nous avons un brouillard sur les yeux. La foi seule pourrait dissiper ce brouillard... Tout à l'heure, mes enfants, quand je tiendrai Notre-Seigneur dans mes mains ; quand le bon Dieu vous bénira, demandez-lui donc qu'il vous ouvre les yeux du cœur ; dites-lui comme l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, faites que je voie ! » Si vous lui disiez sincèrement : « Faites que je voie ! » vous obtiendriez certainement ce que

vous désirez, parce qu'IL ne veut que votre bonheur; IL a ses mains pleines de grâce, cherchant à qui les distribuer, hélas! et personne n'en veut... O indifférence! ô ingratitude!... Mes enfants, nous sommes trop malheureux de ne pas comprendre ces choses! Nous les comprendrons bien une fois; mais ce ne sera plus temps!...

Notre-Seigneur est là comme victime.... aussi, tenez! une prière bien agréable à Dieu, c'est de demander à la sainte Vierge d'offrir au Père éternel son divin Fils, tout sanglant, tout déchiré pour la conversion des pécheurs : c'est la meilleure prière que l'on puisse faire, puisque enfin toutes les prières se font au nom et par les mérites de Jésus-Christ.... Il faut encore remercier Dieu de toutes ces indulgences qui nous purifient de nos péchés.... Mais on n'y fait pas attention. On marche sur les indulgences, on pourrait dire, comme après la

moisson on marche sur les gerbes de blé. Voyez : voilà sept ans et sept quarantaines en entendant le catéchisme, trois cents jours en récitant les litanies de la sainte Vierge, le *Salve, Regina*, l'*Angelus*. Enfin le bon Dieu nous multiplie ses grâces : aussi que nous serons fâchés, à la fin de notre vie, de n'en avoir pas profité !

Lorsque nous sommes devant le Saint-Sacrement, au lieu de regarder autour de nous, fermons nos yeux et notre bouche; ouvrons notre cœur, le bon Dieu ouvrira le sien; nous irons à lui, il viendra à nous, l'un pour demander et l'autre pour recevoir : ce sera comme un souffle de l'un à l'autre. Que de douceur ne trouvons-nous pas à nous oublier pour chercher Dieu ! Les saints se perdaient pour ne voir que Dieu, ne travailler que pour lui; ils oubliaient tous les objets créés pour ne trouver que lui : c'est ainsi qu'on arrive au Ciel.... »

## XII

**Catéchisme sur la communion.**

Lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner... O mon âme ! que tu es grande, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse te contenter !... La nourriture de l'âme, c'est le corps et le sang d'un Dieu ! O belle nourriture ! Il y a de quoi, si l'on y pensait, se perdre pour l'éternité dans cet abîme d'amour !...

Qu'heureuses sont les âmes pures qui ont le bonheur de s'unir à Notre-Seigneur par la communion ! Dans le ciel, elles brilleront comme de beaux

diamants, *parce que Dieu se verra en elles*<sup>1</sup>.

Notre-Seigneur a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Jamais nous n'aurions pensé à demander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Ce que l'homme ne peut pas dire ou ne peut pas concevoir, et qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a dit, l'a conçu et l'a exécuté. Eussions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son fils pour nous, de nous donner sa chair à manger et son sang à boire ? Si tout cela n'était pas vrai, l'homme aurait donc pu imaginer des choses que Dieu ne peut pas faire ; il serait allé plus loin que Dieu dans les inventions de l'amour?... Ce n'est pas possible.

<sup>1</sup> *Gloria ejus in te videbitur*, a dit le Saint-Esprit. (Is., LX, 2.)



Sans la divine Eucharistie, il n'y aurait point de bonheur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand nous recevons la sainte communion, nous recevons notre joie et notre bonheur.

Le bon Dieu voulant se donner à nous, dans le sacrement de son amour, nous a donné un désir vaste et grand que LUI SEUL peut satisfaire... A côté de ce beau sacrement, nous sommes comme une personne qui meurt de soif à côté d'une rivière; elle n'aurait cependant qu'à courber la tête!... comme une personne qui reste pauvre à côté d'un trésor; elle n'aurait qu'à tendre la main!

Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan. On ne peut plus les séparer.

Au jour du jugement, on verra briller la chair de Notre-Seigneur à travers le corps glorifié de ceux qui l'auront reçue dignement sur la terre, comme on voit briller de l'or dans du cuivre ou de l'argent dans du plomb.

Quand nous venons de communier, si quelqu'un nous disait : « Qu'emportez-vous dans votre maison ? » Nous pourrions répondre : « J'emporte le ciel. » Un saint disait que nous étions des *Porte-Dieu*. C'est bien vrai ; mais nous n'avons pas assez de foi. Nous ne comprenons pas notre dignité. En sortant de la table sainte, nous sommes aussi heureux que les mages, s'ils avaient pu emporter l'Enfant Jésus.

Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même, si vous gardiez bien Notre-Seigneur dans le recueillement, après la

communion, vous sentiriez longtemps ce feu dévorant, qui inspirerait à votre cœur un penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

Quand nous avons le bon Dieu dans notre cœur, il doit être bien brûlant. Le cœur des disciples d'Emmaüs brûlait rien qu'à l'entendre.

Je n'aime pas, quand on vient de la sainte Table, qu'on se mette tout de suite à lire. Oh ! non ; à quoi bon la parole des hommes, quand c'est Dieu qui parle ?... Il faut faire comme quelqu'un qui est bien curieux et qui écoute aux portes. Il faut écouter tout ce que le bon Dieu dit à la porte de notre cœur.

Quand vous avez reçu Notre-Seigneur, vous sentez votre âme purifiée, puisqu'elle se baigne dans l'amour de Dieu.

Quand on fait la sainte communion, on sent quelque chose d'extraordinaire, un bien-être qui parcourt tout le corps et se répand jusqu'aux extrémités. Qu'est-ce que ce bien-être ? C'est Notre-Seigneur qui se communique à toutes les parties de notre corps et les fait tressaillir. Nous sommes obligés de dire, comme saint Jean : « *C'est le Seigneur !* » Ceux qui ne sentent tout à fait rien sont bien à plaindre !

### XIII

#### **Catéchisme sur la communion fréquente.**

Mes Frères, tous les êtres de la création ont besoin de se nourrir pour

vivre : c'est pour cela que le bon Dieu a fait croître les arbres et les plantes : c'est une table bien servie où tous les animaux viennent prendre chacun la nourriture qui lui convient. Mais il faut que l'âme aussi se nourrisse. Où est donc sa nourriture ? Mes Frères, la nourriture de l'âme, c'est Dieu. O la belle pensée !... L'âme ne peut se nourrir que de Dieu ! il n'y a que Dieu qui lui suffise ! il n'y a que Dieu qui puisse la remplir ! il n'y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim ! il lui faut absolument son Dieu !... Il y a dans toutes les maisons un endroit où l'on conserve les provisions de la famille : c'est l'office. L'Église est la maison des âmes : c'est notre maison à nous, qui sommes chrétiens. Eh bien ! dans cette maison, il y a un office. Voyez-vous le tabernacle ? si l'on demandait aux âmes des chrétiens : Qu'est-ce que cela ? vos âmes répondraient : C'est l'office...

Il n'y a rien de si grand, mes enfants, que l'Eucharistie ! Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne. Faites une prière quand vous aurez le bon Dieu dans votre cœur ; le bon Dieu ne pourra rien vous refuser si vous lui offrez son Fils et les mérites de sa sainte mort et passion.

Mes enfants , si on comprenait le prix de la sainte communion, on éviterait les moindres fautes pour avoir le bonheur de la faire plus souvent. On conserverait son âme toujours pure aux yeux de Dieu. Tenez, mes enfants, je suppose que vous vous soyez confessés aujourd'hui, vous veillerez sur vous-mêmes ; vous serez contents dans la pensée que demain vous aurez le bonheur de recevoir le bon Dieu dans votre cœur... Demain vous ne pourrez pas non plus offenser le bon Dieu ; votre âme sera tout embaumée

du sang précieux de Notre-Seigneur...  
O belle vie !!!

O mes enfants, qu'une âme qui aura reçu souvent et dignement le bon Dieu sera belle dans l'éternité! Le corps de Notre-Seigneur brillera à travers notre corps, son sang adorable à travers notre sang; notre âme sera unie à l'âme de Notre-Seigneur pendant toute l'éternité... C'est là qu'elle jouira d'un bonheur pur et parfait!... Mes enfants, quand l'âme d'un chrétien qui a reçu Notre-Seigneur entre en paradis, *elle augmente la joie du ciel*. Les anges et la Reine des anges viennent au-devant d'elle, parce qu'ils reconnaissent le Fils de Dieu dans cette âme. C'est alors que cette âme se dédommage des peines et des sacrifices qu'elle aura endurés pendant sa vie.

Mes enfants, on sait quand une âme a reçu dignement le sacrement de l'Eucharistie. Elle est tellement noyée dans l'amour, pénétrée et changée,

qu'on ne la reconnaît plus dans ses actions, dans ses paroles... Elle est humble, elle est douce, elle est mortifiée, charitable et modeste, elle s'accorde avec tout le monde. C'est une âme capable des plus grands sacrifices ; enfin, elle n'est plus reconnaissable.

Allez donc à la communion, mes enfants, allez à Jésus avec amour et confiance ! allez vivre de lui, afin de vivre pour lui ! Ne dites pas que vous avez trop à faire. Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous qui travaillez et qui n'en pouvez plus ; venez à moi et je vous soulagerai. » Pourriez-vous résister à une invitation si pleine de tendresse et d'amitié ? — Ne dites pas que vous n'en êtes pas dignes. C'est vrai, vous n'en êtes pas dignes ; *mais vous en avez besoin*. Si Notre-Seigneur avait eu en vue notre dignité, il n'aurait jamais institué son beau sacrement d'amour ; car



personne au monde n'en est digne, ni les saints, ni les anges, ni les archanges, ni la sainte Vierge... mais il a eu en vue nos besoins, et nous en avons tous besoin. — Ne dites pas que vous êtes pécheurs, que vous avez trop de misères et que c'est pour cela que vous n'osez pas en approcher. J'aimerais autant vous entendre dire que vous êtes trop malades, et que c'est pour cela que vous ne voulez point faire de remède, que vous ne voulez pas appeler le médecin.

Toutes les prières de la messe sont une préparation à la communion ; et toute la vie d'un chrétien doit être une préparation à cette grande action.

Nous devons travailler à mériter de recevoir Notre-Seigneur tous les jours. Combien nous devrions être humiliés, lorsque nous voyons les autres aller à la sainte table, et nous rester immobiles à notre place ! Qu'un ange gar-

dien qui conduit une belle âme à la sainte table est heureux ! Dans la primitive Église, on communiait tous les jours. Lorsque les chrétiens se sont refroidis, on a substitué le pain béni au corps de Notre-Seigneur ; c'est tout à la fois une consolation et une humiliation ; c'est du pain béni à la vérité ; mais ce n'est pas le corps et le sang de Notre-Seigneur !

Il y en a qui font tous les jours la communion spirituelle avec du pain béni. Si nous sommes privés de la communion sacramentelle, remplaçons-la, autant qu'il se peut, par la communion spirituelle que nous pouvons faire à chaque instant ; car nous devons toujours être dans un désir brûlant de recevoir le bon Dieu. La communion fait à l'âme comme *un coup de soufflet* à un feu qui commence à s'éteindre, mais où il y a encore beaucoup de braise : on souffle, et le foyer se rallume. Après la réception des sa-

crements, lorsque nous sentons l'amour de Dieu se ralentir, vite la communion spirituelle!... Lorsque nous ne pouvons venir à l'église, tournons-nous du côté du tabernacle; le bon Dieu n'a pas de mur qui l'arrête; disons cinq *Pater*, cinq *Ave*, pour faire la communion spirituelle... Nous ne pouvons recevoir le bon Dieu qu'une fois le jour; une âme embrasée d'amour supplée à cela par le désir de le recevoir à chaque instant.

O homme, que tu es grand!... nourri et abreuvé du corps et du sang d'un Dieu! oh! quelle douce vie que cette vie d'union avec le bon Dieu! C'est le ciel sur la terre: il n'y a plus de peines, plus de croix! Lorsque vous avez le bonheur d'avoir reçu le bon Dieu, vous sentez dans votre cœur une jouissance, un baume, pendant quelques instants!... Les âmes pures sont toujours comme cela; aussi cette union fait leur force et leur bonheur.

## XIV

**Catéchisme sur le péché.**

Le péché est le bourreau du bon Dieu et l'assassin de l'âme. C'est lui qui nous arrache du ciel pour nous précipiter en enfer. Et nous l'aimons!... quelle folie! Si on y pensait bien, on aurait une si vive horreur du péché qu'on ne pourrait pas le commettre.

O mes enfants, que nous sommes ingrats! Le bon Dieu veut nous rendre heureux; bien sûr! il ne nous a donné sa loi que pour cela. La loi de Dieu est grande; elle est large. Le roi David disait qu'il y trouvait ses délices, et que c'était un trésor plus précieux pour lui que les plus grandes richesses. Il

disait encore qu'il marchait dans un chemin spacieux, parce qu'il avait recherché les commandements du Seigneur<sup>1</sup>. Le bon Dieu veut donc nous rendre heureux, et nous ne le voulons pas ! Nous nous détournons de lui et nous nous donnons au démon ! Nous fuyons notre ami et nous cherchons notre bourreau !... Nous commettons le péché ; nous nous enfonçons dans la boue. Une fois engagés dans ce borbier, nous ne savons plus en sortir. S'il y allait de notre fortune, nous saurions bien nous tirer de ce mauvais pas ; mais parce qu'il n'y va que de notre âme, nous y restons...

Nous venons nous confesser tout préoccupés de la honte que nous allons éprouver. Nous nous accusons à *la vapeur*. On dit qu'il y en a beaucoup qui se confessent et peu qui se convertissent. Je le crois bien, mes

<sup>1</sup> Ps. cxviii, 14-15.

enfants ; c'est qu'il y en a peu qui se confessent avec les larmes du repentir.

Voyez : le malheur, c'est qu'on ne réfléchit pas. Si on disait à ceux qui travaillent le dimanche, à une jeune personne qui vient de danser deux ou trois heures, à un homme qui sort ivre du cabaret : « Que venez-vous de faire ? vous venez de crucifier Notre-Seigneur ! » ils seraient tout étonnés : c'est qu'ils n'y pensent pas. Mes enfants, si nous y pensions, nous serions saisis d'horreur ; il nous serait impossible de faire le mal. Car, que nous a fait le bon Dieu pour le chagriner ainsi, pour le faire mourir de nouveau, lui qui nous a rachetés de l'Enfer ? Il faudrait que tous les pécheurs, quand ils vont à leurs plaisirs coupables, rencontrassent sur le chemin, comme saint Pierre, Notre-Seigneur qui leur dît : « Je vais à cet endroit où tu vas toi-même, pour y

être crucifié de nouveau. » Peut-être que cela les ferait réfléchir.

Les saints comprenaient la grandeur de l'outrage que le péché fait à Dieu. Il y en a qui ont passé leur vie à pleurer leurs péchés. Saint Pierre a pleuré toute sa vie; il pleurerait encore à sa mort. Saint Bernard disait : « Seigneur ! Seigneur ! c'est moi qui vous ai attaché à la croix ! »

Par le péché, nous méprisons le bon Dieu, nous crucifions le bon Dieu ! Que c'est dommage de perdre des âmes qui ont coûté tant de souffrances à Notre-Seigneur !... Quel mal nous a fait Notre-Seigneur pour le traiter de la sorte ?... Si les pauvres damnés pouvaient revenir sur la terre !... s'ils étaient à notre place !...

Oh ! que nous sommes insensés ! Le bon Dieu nous appelle à lui et nous le fuyons. Il veut nous rendre heureux et nous ne voulons point de son bonheur. Il nous commande de l'aimer

et nous donnons notre cœur au démon. Nous employons à nous perdre un temps qu'il nous a ménagé pour nous sauver. Nous lui faisons la guerre avec les moyens qu'il nous a donnés pour le servir !...

Quand nous offensoons le bon Dieu, si nous regardions notre crucifix, nous entendrions Notre-Seigneur nous dire au fond de l'âme : « Tu veux donc te mettre aussi du côté de mes ennemis ? tu veux donc me crucifier de nouveau ? » Jetez les yeux sur Notre-Seigneur attaché à la croix, et dites-vous : « Voilà ce qu'il en a coûté à mon Sauveur pour réparer l'injure que mes péchés ont faite au bon Dieu !... » Un Dieu qui descend sur la terre pour être victime de nos péchés, un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt, un Dieu qui endure tous les tourments parce qu'il a voulu porter le poids de nos crimes !... A la vue de la croix, comprenons la malice du péché et la haine que nous devons



en avoir. Rentrons en nous-même ; voyons ce que nous avons à faire pour réparer notre pauvre vie...

Que c'est dommage ! Le bon Dieu nous dira à la mort : « Pourquoi m'as-tu offensé, moi qui t'aimais tant?... » Offenser le bon Dieu, qui ne nous a jamais fait que du bien ! contenter le démon, qui ne peut nous faire que du mal !... quelle folie !

N'est-ce pas une vraie folie que de pouvoir goûter dès cette vie les joies du Ciel, en s'unissant à Dieu par l'amour, et de vouloir se rendre digne de l'Enfer, en se liant avec le démon?... On ne peut pas comprendre cette folie : on ne peut pas assez la pleurer. Il semble que les pauvres pécheurs ne veulent pas attendre la sentence qui les condamnera à la société des démons ; ils s'y condamnent eux-mêmes.

Le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire ont une espèce d'avant-goût dès cette

vic. Le Purgatoire est dans les âmes qui ne sont pas mortes à elles-mêmes; l'Enfer est dans le cœur des impies; le Paradis dans celui des parfaits, qui sont bien unis à Notre-Seigneur.

## XV

### Sur le même sujet.

Celui qui vit dans le péché prend les habitudes et la forme des bêtes. La bête, qui n'a pas la raison, ne connaît que ses appétits. De même l'homme qui se rend semblable aux bêtes perd la raison, et se laisse conduire par les mouvements de son *cadavre*. Il met son plaisir à bien boire, à bien manger et à jouir des vanités du monde, qui passent comme le vent. Je plains les pauvres malheureux qui courent

après ce vent ; ils gagnent bien peu ; ils donnent beaucoup pour un bien petit profit ; ils donnent leur éternité pour la misérable fumée du monde.

Mes enfants, que c'est triste quand une âme est en état de péché ! Elle peut mourir en cet état, et déjà tout ce qu'elle fait n'a point de mérite devant Dieu. C'est pourquoi le démon est si content quand une âme est dans le péché et qu'elle y persévère, parce qu'il pense qu'elle travaille pour lui, et que, si elle venait à mourir, il l'aurait... Dans le péché, notre âme est toute *galeuse*, toute *pourrie* ; elle *fait regret*... La pensée que le bon Dieu la regarde devrait la faire rentrer en elle-même... Et puis, quel plaisir a-t-on dans le péché ? On n'en a point. On fait des rêves affreux.. que le démon nous emporte ; que nous tombons dans des précipices... Mettez-vous bien avec le bon Dieu, ayez recours au sacrement de pénitence : vous dormez tran-

quille comme un ange. On est content de se réveiller la nuit pour prier le bon Dieu; on n'a que des actions de grâces à la bouche; on s'élève avec une grande facilité vers le Ciel, comme un aigle qui fend les airs.

Voyez, mes enfants, comme le péché dégrade l'homme! D'un ange créé pour aimer Dieu il fait un démon qui le maudira pendant toute l'éternité... Ah! si Adam, notre premier père, n'avait pas péché, et si nous ne péchions pas tous les jours, comme nous serions heureux! Nous serions aussi heureux que les saints dans le ciel. Il n'y aurait plus de malheureux sur la terre. Oh! que ce serait beau!...

En effet, mes enfants, c'est le péché qui attire sur nous toutes les calamités, tous les fléaux, la guerre, la peste, la famine, les tremblements de terre, les incendies, la gelée, la grêle, les orages, tout ce qui nous désole, tout ce qui nous rend malheureux.

Voyez, mes enfants, une personne qui est en état de péché est toujours triste. Elle a beau faire, elle est ennuyée, dégoûtée de tout ;... tandis que celle qui est en paix avec le bon Dieu est toujours contente, toujours joyeuse... O belle vie !... et belle mort !...

Mes enfants, nous avons peur de la mort... je le crois bien ! C'est le péché qui nous fait peur de la mort ; c'est le péché qui rend la mort affreuse, épouvantable ; c'est le péché qui effraye le méchant à l'heure du terrible passage. Hélas ! mon Dieu ! il y a bien de quoi être effrayé... Penser qu'on est maudit ! maudit de Dieu !... Ça fait trembler ! Maudit de Dieu ! et pourquoi ? pourquoi les hommes s'exposent-ils à être maudits de Dieu !... Pour un blasphème, pour une mauvaise pensée, pour une bouteille de vin, pour deux minutes de plaisir !... Pour deux minutes de plaisir perdre Dieu, son âme, le ciel, pour toujours !... On verra

monter au ciel, en corps et en âme, ce père, cette mère, cette sœur, ce voisin, qui étaient là près de nous,... avec qui nous avons vécu, mais que nous n'avons pas imités; tandis que nous descendrons en corps et en âme dans l'enfer pour y brûler. Les démons se rouleront sur nous. Tous les démons dont nous aurons suivi les conseils viendront nous tourmenter...

Mes enfants, si vous voyiez un homme dresser un grand bûcher, entasser des fagots les uns sur les autres, et que lui demandant ce qu'il fait il vous répondit : « Je prépare le feu qui doit me brûler, » que penseriez-vous? Et si vous voyiez ce même homme approcher la flamme du bûcher, et, quand il est allumé, se précipiter dedans,... que diriez-vous?... En commettant le péché, c'est ainsi que nous faisons. Ce n'est pas Dieu qui nous jette en enfer, c'est nous qui nous y jetons par nos péchés. Le damné

se dira : « J'ai perdu Dieu, mon âme et le ciel : c'est par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute !... » Il s'élèvera du brasier pour y retomber... *Il sentira toujours le besoin de s'élever, parce qu'il était créé pour Dieu, le plus grand, le plus haut des êtres, le TRÈS-HAUT.... comme un oiseau dans un appartement vole jusqu'au plancher et retombe.... la justice de Dieu est le plancher qui arrête les damnés.*

Il n'est pas besoin de prouver l'existence de l'enfer. Notre-Seigneur en parle lui-même, quand il raconte l'histoire du mauvais riche qui criait : « Lazare ! Lazare ! » On sait bien qu'il y a un enfer, mais on vit comme s'il n'y en avait point ; on vend son âme pour quelques pièces de monnaie. Nous renvoyons notre conversion à la mort ; mais qui nous assure que nous aurons le temps et la force, à ce moment redoutable que tous les saints ont

appréhendé, où l'enfer se réunit pour nous livrer assaut, voyant que c'est l'instant décisif? Il y en a bien qui perdent la foi, qui ne voient l'enfer qu'en y entrant. On leur administre les sacrements; mais demandez-leur s'ils ont fait tel péché, ils vous répondent : « Oh ! arrangez cela comme vous voudrez !... »

Il y en a qui offensent le bon Dieu à tout moment; leur cœur est une fourmilière de péchés; il ressemble à un morceau de viande gâtée, rongée par les vers...

Non, vraiment, si les pécheurs songeaient à l'éternité, à ce terrible TOUJOURS !... ils se convertiraient sur-le-champ... Il y a près de six mille ans que Caïn est dans l'enfer, et il ne fait que d'y entrer.



## XVI

**Catéchisme sur l'orgueil.**

L'orgueil est ce maudit péché qui a chassé les anges du paradis et les a précipités dans l'enfer. Ce péché a commencé avec le monde.

Voyez, mes enfants, on pèche par orgueil de bien des façons. Une personne aura de l'orgueil dans ses habits, dans son langage, dans sa pose, jusque dans sa manière de marcher. Il y a des personnes qui, quand elles sont dans la rue, marchent avec fierté et semblent dire au monde qui les voit : « Regardez comme je suis grande, comme je suis droite, comme je sais bien marcher !... » D'autres qui, quand elles font quelque chose de bien, n'ont

jamais fini de le raconter, et si elles se manquent, elles sont désolées en pensant qu'on va avoir mauvaise opinion d'elles... D'autres qui sont bien fâchées d'être avec des pauvres, si elles rencontrent des personnes de connaissance ; elles cherchent toujours là compagnie des riches... Si, par hasard, elles sont reçues chez des grands du monde, elles s'en vantent, elles en tirent vanité. Il y en a d'autres qui ont de l'orgueil en parlant. Si elles vont chez les riches, elles examinent ce qu'elles vont dire, elles s'étudient au beau langage, et si elles se manquent d'un mot, elles sont bien fâchées, parce qu'elles ont peur qu'on se moque d'elles. Mais, mes enfants, une personne humble, ce n'est pas ça... Qu'on se moque d'elle, qu'on l'estime, qu'on la loue, qu'on la blâme, qu'on l'honore, qu'on la méprise, qu'on fasse attention à elle, qu'on la laisse de côté, ça lui est bien égal.

Mes enfants, il y a encore des personnes qui font de grandes aumônes pour se faire estimer : *pas ça!*... Ces personnes ne retireront aucun fruit de leurs bonnes œuvres. Au contraire, leurs aumônes se tourneront en péché.

*Nous mettons l'orgueil partout, comme le sel.* Nous aimons à voir nos bonnes œuvres connues. Si l'on voit nos vertus, nous sommes joyeux ; si l'on s'aperçoit de nos défauts, nous sommes tristes. Je remarque cela dans un grand nombre de personnes : si on leur dit quelque chose, ça les inquiète, ça les ennuie. Les saints n'étaient pas comme cela ; ils étaient peignés si leurs vertus étaient connues, et contents qu'on vit leur imperfection.

Une personne orgueilleuse croit que tout ce qu'elle fait est bien fait ; elle veut dominer sur tous ceux qui ont affaire à elle ; elle a toujours raison ; elle croit toujours son sentiment meilleur que celui des autres... *Ce n'est*

*pas ça !* Une personne humble et instruite, si on lui demande son sentiment, le dit *tout bonnement*, et après elle laisse parler les autres. Qu'ils aient raison, qu'ils aient tort, elle ne dit plus rien.

Saint Louis de Gonzague, quand il était écolier et qu'on lui reprochait quelque chose, ne cherchait jamais à s'excuser : il disait ce qu'il pensait, et il ne s'inquiétait plus de ce que pensaient les autres ; s'il avait tort, il avait tort ; s'il avait raison, il se disait : « J'ai bien eu tort d'autres fois. »

Mes enfants, les saints étaient tellement morts à eux-mêmes qu'ils s'embarrassaient peu qu'on fût de leur avis. On dit dans le monde : « Oh ! les saints étaient simples ! » Oui, ils étaient simples pour les choses du monde, mais pour les choses de Dieu, *ils s'y entendaient*. Ils ne comprenaient rien aux choses du monde, *bien sûr !* parce

qu'elles leur paraissaient de si peu d'importance qu'ils n'y faisaient pas attention.

## XVII

### **Catéchisme sur l'impureté.**

Pour comprendre combien ce péché que les démons nous font commettre, mais qu'ils ne commettent pas eux-mêmes, est horrible et détestable, il faudrait savoir ce que c'est qu'un chrétien... Un chrétien, créé à l'image de Dieu, racheté par le sang d'un Dieu ! un chrétien, l'enfant d'un Dieu, le frère d'un Dieu, l'héritier d'un Dieu ! un chrétien, l'objet des complaisances des trois personnes divines ! un chrétien, dont le corps est le temple du Saint-Esprit : voilà ce que le péché déshonore !...

Nous sommes créés pour aller un jour régner dans le Ciel, et si nous avons le malheur de commettre ce péché, nous devenons le repaire des démons. Notre-Seigneur a dit que rien d'impur n'entrerait dans son royaume. En effet, comment voulez-vous qu'une âme qui s'est roulée dans *ces saletés* aille paraître devant un Dieu si pur et si saint ?

Nous sommes tous comme de petits miroirs dans lesquels Dieu se contemple. Comment voulez-vous que Dieu se reconnaisse dans une âme impure ?

Il y a des âmes qui sont tellement mortes, tellement *pourries*, qu'elles croupissent dans leur infection sans s'en apercevoir et ne peuvent plus s'en débarrasser. Tout les porte au mal, tout leur rappelle le mal, même les choses les plus saintes ; elles ont toujours ces abominations devant les yeux : semblables à l'animal immonde qui s'habitue dans l'ordure, qui s'y

platt, qui s'y roule, qui s'y endort, qui ronfle dans la boue... ces personnes sont un objet d'horreur aux yeux de Dieu et des saints anges.

Voyez, mes enfants, Notre-Seigneur a été couronné d'épines pour expier nos péchés d'orgueil ; mais, pour ce maudit péché, il a été flagellé et mis en pièces, puisqu'il dit lui-même qu'après sa flagellation on aurait pu compter ses os.

O mes enfants, s'il n'y avait pas quelques âmes pures, *par là à travers*, pour dédommager le bon Dieu et désarmer sa justice, vous verriez comme nous serions punis !... Car, maintenant, ce crime est si commun dans le monde qu'il y a de quoi faire trembler. On peut dire, mes enfants, que l'enfer vomit ses abominations sur la terre, comme les cornets de la vapeur vomissent la fumée.

Le démon fait tout ce qu'il peut pour salir notre âme, et cependant notre âme, c'est tout... notre corps n'est qu'un tas de pourriture : allez voir au cimetière *ce qu'on aime, quand on aime son corps.*

Comme je vous l'ai souvent dit, il n'y a rien de si vilain que l'âme impure. Il y avait une fois un saint qui avait demandé au bon Dieu de lui en montrer une : il vit cette pauvre âme *comme une bête crevée qu'on a traînée pendant huit jours au gros soleil, le long des rues.*

Rien qu'à voir une personne, on connaît si elle est bien pure. Il y a dans ses yeux un air de candeur et de modestie qui porte au bon Dieu. On en voit, au contraire, qui ont un air *tout enflammé.... Satan se met dans leurs yeux pour faire tomber les autres et les entraîner au mal.*



Ceux qui ont perdu la pureté sont comme une pièce de drap trempée dans l'huile : lavez-la, faites-la sécher, la tache revient toujours ; de même il faut un miracle pour laver l'âme impure.

## XVIII

### **Catéchisme sur la confession.**

Mes enfants, dès qu'on a une petite tache sur son âme, il faut faire comme une personne qui a un beau globe de cristal qu'elle garde bien soigneusement. Si ce globe prend un peu de poussière, quand elle s'en aperçoit, elle y passe vite une éponge. Voilà ce globe clair et brillant ! De même, dès que vous apercevez une petite tache sur votre âme, prenez de l'eau bénite

avec respect, faites une de ces bonnes œuvres auxquelles la rémission des péchés véniels est attachée, une aumône, une génuflexion au saint Sacrement, l'assistance à une messe...

Mes enfants, c'est comme une personne qui a une petite maladie ; elle n'a pas besoin d'aller trouver un médecin ; elle peut se guérir toute seule. Elle a mal à la tête, elle n'a qu'à aller se coucher ;... elle a faim, elle n'a qu'à manger. Mais si c'est une maladie grave, si c'est une plaie dangereuse, il faut le médecin ; après le médecin, les remèdes... *Même répétition*... Quand on est tombé dans quelque gros péché, il faut avoir recours au médecin, qui est le prêtre, et au remède, qui est la confession.

Mes enfants, on ne peut pas comprendre la bonté que Dieu a eue pour nous d'instituer ce grand sacrement de Pénitence. Si nous avons eu une grâce à demander à Notre-Seigneur,

nous n'aurions jamais pensé à lui demander celle-là. Mais il a prévu notre fragilité et notre inconstance dans le bien, et son amour l'a porté à faire ce que nous n'aurions pas osé lui demander.

Si l'on disait à ces pauvres damnés qui sont en enfer depuis si longtemps : « Nous allons mettre un prêtre à la porte de l'enfer. Tous ceux qui voudront se confesser n'ont qu'à sortir ; » mes enfants, croyez-vous qu'il en restât un seul ? Les plus coupables ne craindraient pas de dire leurs péchés, et même de les dire devant tout le monde. Oh ! comme l'enfer serait vite désert, et comme le ciel se peuplerait ! Eh bien ! nous avons le temps et les moyens que ces pauvres damnés n'ont pas. Aussi, je suis bien sûr que ces malheureux disent en enfer : « Maudit prêtre ! si je ne t'avais jamais connu, je ne serais pas si coupable ! »

C'est beau, mes enfants, de penser que nous avons un sacrement qui guérit les plaies de notre âme ! Mais il faut le recevoir avec de bonnes dispositions. Autrement, ce sont de nouvelles plaies sur les anciennes.

Que diriez-vous d'un homme qui est couvert de blessures ? On lui conseille d'aller à l'hôpital faire voir son mal au médecin. Le médecin le guérit en lui donnant des remèdes. Mais voilà cet homme qui prend son couteau, s'en donne de grands coups et se fait plus de mal qu'il n'en avait auparavant. Eh bien ! c'est ce que vous faites souvent en sortant du confessionnal.

Mes enfants, il y a des personnes qui font de mauvaises confessions sans bien s'en rendre compte. Ces personnes disent : « Je ne sais pas ce que j'ai... » Elles sont tourmentées et elles ne savent pas pourquoi. Elles n'ont pas cette agilité qui fait aller

droit au bon Dieu ; elles ont je ne sais quoi de lourd, d'ennuyé qui les fatigue. Mes enfants, ce sont des péchés qui restent, souvent même des péchés véniels pour lesquels on a de l'affection. Il y en a qui disent bien tout, mais ils n'ont pas de repentir, et et ils font la sainte communion là-dessus... Voilà le sang de Notre-Seigneur profané!... On va à la sainte Table avec un certain ennui. On dit : « Cependant, j'ai bien accusé tous mes péchés... Je ne sais pas ce que j'ai. » Et on communie dans ce doute. Voilà une communion indigne, sans qu'on s'en soit presque aperçu !

Mes enfants, il y en a encore qui profanent les sacrements d'une autre manière. Ils auront caché des péchés mortels, il y a dix ans, vingt ans. Toujours ils sont tourmentés ; toujours leur péché est présent à leur esprit ; toujours ils ont la pensée de le dire, et toujours ils renvoient : c'est

un enfer. Quand ces personnes voient ça, elles demanderont à faire une confession générale, et elles diront leurs péchés, comme si elles venaient de les commettre; elles n'avoueront pas qu'elles les ont cachés pendant dix ans, vingt ans. Voilà une mauvaise confession!... Il faut dire encore que, depuis ce temps, on a laissé ses pratiques de religion, qu'on n'a plus senti ce plaisir que l'on avait autrefois à servir le bon Dieu.

Mes enfants, on s'expose encore à profaner le sacrement, quand on saisit le moment où l'on fait du bruit autour du confessionnal pour vite avouer les péchés qui font le plus de peine. On se tranquillise en disant : « Je les ai bien accusés; tant pis, si le confesseur n'a pas entendu! » Tant pis plutôt pour vous qui avez agi avec ruse!... D'autres fois on parle vite, en profitant du moment où le prêtre n'est pas bien attentif pour se dépê-

cher à *faire passer* les gros péchés.

Voyez une maison où il y aura eu longtemps toutes sortes de malpropretés et d'ordures, on aura beau la balayer, il y sentira toujours mauvais. Il en est de même de notre âme après la confession : pour la purifier, il faut des larmes.

Mes enfants, il faut bien demander le repentir. Il faut, après sa confession, planter une épine dans son cœur et ne jamais perdre ses péchés de vue. Il faut faire comme l'Ange a fait à saint François d'Assise : il lui a planté cinq dards qui ne sortirent jamais.

## XIX

**Catéchisme sur les vertus  
cardinales.**

. . . . .  
... La prudence nous fait discerner ce qui sera le plus agréable à Dieu et le plus utile au salut de notre âme. Il faut toujours choisir le plus parfait. Il se présente deux bonnes œuvres à faire, l'une en faveur d'une personne que nous aimons, l'autre en faveur de quelqu'un qui nous a fait du mal; eh bien ! c'est à cette dernière qu'il faut donner la préférence.

Il n'y a point de mérite à faire du bien, lorsque c'est un sentiment naturel qui nous y porte. Une dame voulant avoir une veuve avec elle pour la soigner, fut prier saint Atha-



nase de lui en trouver une parmi ses pauvres. Plus tard, ayant rencontré l'Évêque, elle lui fit des reproches de ce qu'il l'avait mal servie, parce que cette personne était trop bonne et ne lui faisait rien gagner pour le ciel ; elle le pria de lui en donner une autre. Le saint choisit la plus méchante qu'il put trouver : un caractère grognon, revêche, jamais contente de ce qu'on faisait pour elle. C'est ainsi qu'il faut agir ; car il n'y a pas grand mérite à faire du bien à quelqu'un qui nous en sait gré, qui nous remercie, qui se montre reconnaissant.

Il y a des personnes qui trouvent qu'on ne les traite jamais assez bien ; il semble que tout leur soit dû. Elles ne savent point de gré de ce que l'on fait pour elles ; elles payent tout le monde d'ingratitude... Eh bien ! c'est à celles-là qu'il faut faire du bien de préférence. Il faut user de prudence dans toutes nos actions, chercher non

notre goût, mais ce qui plaît le plus au bon Dieu. Je suppose que vous ayez vingt sous que vous destinez pour faire dire une messe ; vous voyez une pauvre famille qui est dans la misère, qui manque de pain : il vaut mieux donner votre argent à ces malheureux, parce que le saint sacrifice se célébrera toujours ; le prêtre ne manquera pas de dire la sainte messe ; tandis que ces pauvres gens peuvent mourir de faim... Vous avez envie de prier le bon Dieu, de passer votre journée à l'église ; mais vous songez qu'il serait bien utile de travailler pour quelques pauvres que vous connaissez, qui sont dans une grande nécessité : cela est bien plus agréable à Dieu que votre journée passée au pied des saints tabernacles.

Une autre vertu cardinale est la tempérance : c'est tempérer son imagination, ne pas la laisser galoper aussi vite qu'elle le voudrait ; tempé-

rer ses yeux, tempérer sa bouche : il y en a qui ont constamment à la bouche quelque chose de doux, d'agréable; tempérer ses oreilles : on ne leur permet pas d'entendre des chansons et des discours inutiles; tempérer son odorat :... il y en a qui se parfument au point de faire prendre mal au cœur à ceux qui sont autour d'eux; tempérer ses mains : il y en a qui sont toujours à se laver quand il fait chaud, qui cherchent à manier des choses douces au toucher... Enfin tempérer tout son corps, *cette pauvre machine*, ne pas le laisser aller comme un cheval échappé sans mors ni bride, mais le retenir et le dompter. Il y en a qui *sont perdus là, dans leur lit...* qui sont contents de ne pas dormir pour mieux sentir le bien-être. Les saints n'étaient pas comme cela. Je ne sais pas comment nous allons nous trouver à côté d'eux..., mais *voilà!...* Si nous sommes sauvés nous allons de-

meurer un temps infini en purgatoire, tandis qu'eux s'envoleront tout de suite au ciel pour voir le bon Dieu.

Saint Charles Borromée, ce grand saint, avait dans son appartement un beau lit de cardinal que tout le monde voyait; mais, à côté, il y en avait un qu'on ne voyait pas, qui était fait de fagots de bois : c'était celui dont il se servait. Il ne se chauffait jamais; quand on venait le voir, on remarquait qu'il se tenait de manière à ne pas sentir le feu. Voilà comment étaient les saints. Ils vivaient pour le ciel et non pour la terre; ils étaient tout célestes; et nous, nous sommes tout terrestres.

Oh! que j'aime ces petites mortifications qui ne sont vues de personne, comme de se lever un quart d'heure plus tôt, de se lever un petit moment pour prier la nuit; mais il y en a qui ne pensent qu'à dormir.

Il y avait une fois un solitaire qui

s'était construit un *palais royal* dans un tronc de chêne : il avait placé des épines en dedans ; il avait attaché trois pierres au-dessus de sa tête, afin que lorsqu'il s'*aboucherait* ou se renverserait, il sentit les épines ou les pierres. Et nous, nous ne pensons qu'à trouver de bons lits pour y bien dormir à notre aise.

On peut se priver de se chauffer ; si l'on se trouve mal assis, ne pas chercher à se mieux placer ; si l'on se promène dans son jardin, se priver de quelques fruits qui feraient plaisir ; en faisant son ménage, on peut ne pas manger quelques petits morceaux qui se présentent, se priver de voir quelque chose qui attire le regard et qui est joli, dans les rues des grandes villes surtout. Il y a un monsieur qui vient quelquefois ici. Il porte deux paires de lunettes, afin de n'y rien voir..... Mais il y a de ces têtes qui sont toujours en mouvement, de ces

yeux qui sont toujours en l'air..... Lorsque nous allons dans les rues, fixons nos regards sur Notre-Seigneur portant sa croix devant nous, sur la sainte Vierge qui nous regarde, sur notre ange gardien qui est à nos côtés. Que c'est beau cette vie intérieure ! Elle nous donne l'union avec le bon Dieu... Aussi lorsque le démon voit qu'une âme cherche à y arriver, il tâche de l'en détourner en remplissant son imagination de mille chimères. Un bon chrétien n'écoute pas ça ; il va toujours en avant dans la perfection, comme un poisson qui plonge dans le fond des mers... Pour nous, hélas ! nous nous trainons comme une sangsue dans la vase.

Il y avait deux saintes dans le désert, qui s'étaient toutes cousues d'épines ; et nous qui ne cherchons que le bien-être ! Cependant nous voulons aller au ciel, mais avec toutes nos

aises, sans nous gêner en rien : ce n'est pas comme cela qu'ont fait les saints. Ils cherchaient tous les moyens de se mortifier, et au milieu de toutes les privations, ils goûtaient une saveur infinie. Que ceux qui aiment le bon Dieu sont heureux ! Ils ne perdent pas une seule occasion de faire le bien ; les avares emploient tous leurs moyens pour augmenter leur trésor ; eux font comme cela pour les richesses du ciel : toujours ils amassent... On sera surpris, au jour du jugement, de voir des âmes si riches !

## XX

### **Catéchisme sur l'espérance.**

Mes enfants, nous allons parler de l'espérance : c'est elle qui fait tout le bonheur de l'homme sur la terre. Il y

en a en ce monde qui espèrent trop, et d'autres qui n'espèrent pas assez. Il y en a qui disent : « Je vais encore commettre ce péché. Il ne m'en coûtera pas plus d'en dire quatre que d'en dire trois. » C'est comme si un enfant disait à son père : « Je vais vous donner quatre soufflets ; il ne m'en coûtera pas plus que de vous en donner un ; j'en serai quitte pour vous demander pardon. »

Voilà comment on agit envers le bon Dieu. On dit : « Je vais encore me divertir cette année, aller à la danse, au cabaret, et l'année prochaine je me convertirai. Quand je voudrai revenir à lui, le bon Dieu me prendra bien. Il n'est pas si méchant que les prêtres le disent... » Non : le bon Dieu n'est pas méchant, mais il est juste. Croyez-vous qu'il s'accommodera à toutes vos volontés ? Croyez-vous, après que vous l'aurez méprisé, toute votre vie, qu'il va se jeter à



vosre cou? *Oh! que non!...* Il y a une mesure de grâce et de péché au bout de laquelle Dieu se retire. Que diriez-vous d'un père qui traiterait de la même manière un enfant sage et l'autre *pas si sage*? Vous diriez : Ce père n'est pas juste. Eh bien ! Dieu ne serait pas juste s'il ne faisait point de différence entre ceux qui le servent et ceux qui l'offensent.

Mes enfants, à présent, il y a si peu de foi dans le monde que l'on espère trop, ou l'on désespère. Il y en a qui disent : « J'ai trop fait de mal ; le bon Dieu ne peut pas me pardonner. » Mes enfants, c'est un gros blasphème ; c'est mettre une borne à la miséricorde de Dieu, et elle n'en a point ; elle est infinie. Vous auriez fait autant de mal qu'il en faut pour perdre une paroisse, si vous vous confessez, si vous êtes fâché d'avoir fait ce mal, et que vous ne vouliez plus le refaire, le bon Dieu vous l'a pardonné.

Il y avait une fois un prêtre qui prêchait sur l'espérance et sur la miséricorde du bon Dieu. Il rassurait bien les autres, mais lui-même se désespérait. Après le sermon, il se présenta un jeune homme qui lui dit : « Mon père je viens pour me confesser. » Le prêtre lui dit : « Je veux bien vous confesser. » L'autre lui fit l'aveu de ses fautes, après quoi il ajouta : « Mon père j'ai fait bien du mal ; je suis perdu!... — Que dites-vous, mon ami? Il ne faut jamais désespérer... » Le jeune homme se lève : « Mon père, vous ne voulez pas que je désespère, et vous?... » Ce fut un trait de lumière : le prêtre tout étonné, chassa cette pensée de désespoir, se fit religieux et fut un grand saint... Le bon Dieu lui avait envoyé un ange sous la forme d'un jeune homme pour lui faire voir qu'il ne faut jamais désespérer.

Le bon Dieu est aussi prompt à nous

accorder notre pardon, quand nous le lui demandons, qu'une mère est prompte à retirer son enfant du feu.

## XXI

### **Catéchisme sur les souffrances.**

Qu'on le veuille ou non, il faut souffrir. Il y en a qui souffrent comme le bon larron, et d'autres comme le mauvais. Tous deux souffraient pareillement. Mais l'un sut rendre ses souffrances méritoires; il les accepta en esprit de réparation, et se tournant du côté de Jésus crucifié, il recueillit de sa bouche ces belles paroles : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » L'autre, au contraire, poussait des hurlements, vociférait des imprécations et des

blasphèmes, et expira dans le plus affreux désespoir.

*« Il y a deux manières de souffrir : souffrir en aimant et souffrir sans aimer. Les saints souffraient tout avec patience, joie et persévérance, parce qu'il aimaient. Nous souffrons, nous, avec colère, dépit et lassitude, parce que nous n'aimons pas. Si nous aimions Dieu, nous aimerions les croix, nous les désirerions, nous nous plairions en elles... Nous serions heureux de pouvoir souffrir pour l'amour de Celui qui a bien voulu souffrir pour nous. De quoi nous plaignons-nous? Hélas! les pauvres infidèles, qui n'ont pas le bonheur de connaître Dieu et ses amabilités infinies, ont les mêmes croix que nous; mais ils n'ont pas les mêmes consolations.*

*Vous dites que c'est dur? Non, c'est doux, c'est consolant, c'est suave: c'est le bonheur! Seulement, il faut aimer en souffrant, il faut souffrir en aimant.*

Dans le chemin de la croix, voyez, mes enfants, il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est la crainte des croix qui est notre plus grande croix... On n'a pas le courage de porter sa croix, on a bien tort; car, quoi que nous fassions, la croix nous tient, nous ne pouvons lui échapper. Qu'avons-nous donc à perdre? pourquoi ne pas aimer nos croix et ne pas nous en servir pour aller au ciel?... Mais, au contraire, la plupart des hommes tournent le dos aux croix et fuient devant elles. Plus ils courent, plus la croix les poursuit, plus elle les frappe et les écrase de fardeaux... Si vous voulez être sages, marchez à sa rencontre comme saint André, qui disait, en voyant la croix se dresser pour lui dans les airs : « Salut, ô bonne croix ! O croix admirable ! ô croix désirable !... reçois-moi dans tes bras, retire-moi d'entre les hommes, et rends-moi à mon Maître qui m'a racheté par toi. »

Écoutez bien ça , mes enfants : *Celui qui va au-devant de la croix, marche à l'opposé des croix ; il les rencontre peut-être, mais il est content de les rencontrer ; il les aime ; il les porte avec courage. Elles l'unissent à Notre-Seigneur ; elles le purifient ; elles le détachent de ce monde ; elles emportent de son cœur tous les obstacles ; elles lui aident à traverser la vie, comme un pont aide à passer l'eau... Voyez les saints ; quand on ne les persécutait pas, ils se persécutaient eux-mêmes... Un bon religieux se plaignait un jour à Notre-Seigneur de ce qu'on le persécutait. Il disait : « Seigneur qu'ai-je donc fait pour être traité ainsi ? » Notre-Seigneur lui répondit : « Et moi, qu'avais-je donc fait quand on m'a conduit au Calvaire?... » Alors le religieux comprit ; il pleura, il demanda pardon et n'osa plus se plaindre.*

Les gens du monde se désolent

quand ils ont des croix, et les bons chrétiens se désolent quand ils n'en ont pas. Le chrétien vit au milieu des croix comme le poisson vit dans l'eau.

« Voyez sainte Catherine, qui a deux couronnes, celle de la pureté et celle du martyre : combien elle est contente, *cette chère petite sainte*, d'avoir mieux aimé souffrir que de consentir au péché ! Il y avait un religieux qui aimait tant la souffrance qu'il s'était attaché une corde de puits au corps; cette corde avait écorché la peau et s'était peu à peu enfoncée dans la chair d'où il sortait des vers. Les religieux demandèrent qu'on le renvoyât de la communauté. Il alla content et joyeux se cacher au fond d'un antre de rocher. Mais, la même nuit, le supérieur entendit le Seigneur lui dire : « Tu as perdu le trésor de ta maison. » De suite, on retourna chercher ce bon saint, on voulut voir d'où sortaient ces vers. Le supérieur

fit ôter la corde, ce qui se fit en retournant toutes les chairs. Enfin il guérit.

Il y avait tout près d'ici, dans une paroisse du voisinage, un petit garçon qui était tout écorché dans son lit, bien malade et bien misérable; je lui disais : « Mon pauvre petit, tu souffres bien ! » Il me répondait : « Non, monsieur le curé, je ne sens pas aujourd'hui mon mal d'hier, et demain je ne souffrirai pas de ma douleur d'aujourd'hui. — Tu voudrais bien guérir ? — Non, j'étais méchant avant d'être malade; je pourrais le redevenir. Je suis bien comme je suis... » *C'était bien le vinaigre, mais l'huile l'emportait...* Nous ne comprenons pas cela, parce que nous sommes trop terrestres. *Des enfants en qui le Saint-Esprit réside nous font honte.*

Si le bon Dieu nous envoie des croix nous nous rebutons, nous nous plaignons, nous murmurons, nous som-



mes si ennemis de tout ce qui nous contrarie, que nous voudrions toujours être dans une boîte de coton; c'est dans une boîte d'épines qu'il faudrait nous mettre. C'est par la croix que l'on va au ciel. Les maladies, les tentations, les peines, sont autant de croix qui nous conduisent au ciel. Tout cela sera bientôt passé... Voyez les saints qui sont arrivés avant nous... Le bon Dieu ne demande pas de nous le martyre du corps, il nous demande seulement le martyre du cœur et de la volonté... Notre-Seigneur est notre modèle; prenons notre croix et suivons-le. Faisons comme les soldats de Napoléon. Il fallait traverser un pont sur lequel on tirait à mitraille; personne n'osait passer. Napoléon prit le drapeau, marcha le premier, et tous suivirent. Faisons de même; suivons Notre-Seigneur qui a marché le premier.

Un militaire me racontait un jour

que, dans une bataille, il avait marché pendant une demi-heure sur des cadavres ; il n'y avait presque pas où mettre les pieds ; la terre était toute teinte de sang. C'est ainsi que dans le chemin de la vie il faut marcher sur les croix et les peines pour arriver à la patrie.

La croix est l'échelle du ciel... Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu, et de pouvoir se dire, le soir, dans son examen : « Al-lons ! mon âme, tu as eu aujourd'hui deux ou trois heures de ressemblance avec Jésus-Christ. Tu as été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée avec lui!.. » Oh ! quel trésor pour la mort !.. Qu'il fait bon mourir quand on a vécu sur la croix !

*Nous devrions courir après les croix, comme l'avare court après l'argent... Il n'y a que les croix qui nous rassureront au jour du juge-*

ment. Quand ce jour viendra, que nous serons heureux de nos malheurs, fiers de nos humiliations, et riches de nos sacrifices !

Si quelqu'un vous disait : « Je voudrais bien devenir riche, que faut-il faire ? » Vous lui répondriez : « Il faut travailler. » Eh bien ! pour aller au ciel il faut souffrir. Notre-Seigneur nous montre le chemin dans la personne de Simon le Cyrénéen ; il appelle ses amis à porter sa croix après lui.

Le bon Dieu veut que nous ne perdions jamais de vue la croix, aussi la place-t-on partout, le long des chemins, sur les hauteurs, dans les places publiques, afin qu'à cette vue nous puissions dire : « Voilà comment Dieu nous a aimés ! »

La croix embrasse le monde ; elle est plantée aux quatre coins de l'univers ; il y en a un morceau pour tous.

Les croix sont sur la route du ciel comme un beau pont de pierre sur une rivière pour la traverser. Les chrétiens qui ne souffrent pas passent cette rivière sur un pont fragile, un pont de fil de fer, toujours prêt à se rompre sous leurs pieds.

Celui qui n'aime pas la croix pourra peut-être bien se sauver, mais à grand'peine : ce sera une petite étoile dans le firmament. Celui qui aura souffert et combattu pour son Dieu, luira comme un beau soleil.

Les croix transformées dans les flammes de l'amour, sont comme un fagot d'épines que l'on jette au feu et que le feu réduit en cendres. Les épines sont dures, mais les cendres sont douces.

Oh ! que les âmes qui sont tout à Dieu dans la souffrance éprouvent de

douceur ! C'est comme une eau dans laquelle on met beaucoup d'huile : le vinaigre est bien toujours vinaigre ; mais l'huile en corrige l'amertume, et on ne le sent presque plus.

Mettez un beau raisin sous le pressoir, il en sortira un jus délicieux : *Notre âme, sous le pressoir de la croix, produit un jus qui la nourrit et la fortifie.* Lorsque nous n'avons pas de croix, nous sommes arides : si nous les portons avec résignation, nous sentons une douceur, un bonheur, une suavité !... c'est le commencement du ciel. Le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints nous environnent ; ils sont à nos côtés et nous voient. Le passage du bon chrétien, éprouvé par l'affliction, à l'autre vie est comme celui d'une personne que l'on transporte sur un lit de roses.

*Les épines suent le baume et la*

*croix transpire la douceur. Mais il faut presser les épines dans ses mains et serrer la croix sur son cœur pour qu'elles distillent le suc qu'elles contiennent.*

C'est la croix qui a donné la paix au monde; c'est elle qui doit la porter dans nos cœurs. Toutes nos misères viennent de ce que nous ne l'aimons pas. C'est la crainte des croix qui augmente les croix. Une croix portée simplement, et sans ces retours d'amour-propre qui exagèrent les peines, n'est plus une croix. Une souffrance paisible n'est plus une souffrance. Nous nous plaignons de souffrir! nous aurions bien plus de raison de nous plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne rend plus semblables à Notre-Seigneur que de porter sa croix. O belle union de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'amour et la vertu de sa croix!... Je ne comprends pas

comment un chrétien peut ne pas aimer la croix et la fuir ! n'est-ce pas fuir en même temps Celui qui a bien voulu y être attaché et y mourir pour nous ?

Les contradictions nous mettent au pied de la croix, et la croix à la porte du ciel. Pour y arriver il faut qu'on nous marche dessus, que nous soyons vilipendés, méprisés, broyés... Il n'y a d'heureux dans ce monde que ceux qui ont le calme de l'âme, au milieu des peines de la vie : ils goûtent la joie des enfants de Dieu... Toutes les peines sont douces quand on souffre en union avec Notre-Seigneur...

Souffrir ! qu'importe ? Ce n'est qu'un moment. Si nous pouvions aller passer huit jours dans le ciel, nous comprendrions le prix de ce moment de souffrance. Nous ne trouverions pas de croix assez lourde, pas d'épreuve assez amère... La croix est le don que Dieu fait à ses amis.

Que c'est beau de s'offrir tous les matins en sacrifice au bon Dieu, et de tout accepter en expiation de ses péchés!... Il faut demander l'amour des croix : alors elles deviennent douces. J'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai été bien calomnié, bien contredit, bien bouscoulé. Oh ! j'avais des croix... j'en avais presque plus que je n'en pouvais porter ! Je me mis à demander l'amour des croix : alors je fus heureux. Je me dis : Vraiment, il n'y a de bonheur que là!... Il ne faut jamais regarder d'où viennent les croix : elles viennent de Dieu. C'est toujours Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver notre amour.







## DEUXIÈME PARTIE

---

*LE CURÉ D'ARS*

dans ses homélies.

---

Ceux qui n'ont entendu M. Vianney que dans ses catéchismes ne le connaissent qu'à moitié. Ils savent ce qu'il y avait dans sa parole de lumière infuse, de grâce surnaturelle, de solidité, de transparence, et parfois d'élévation, de profondeur et d'originalité; ils ne savent pas ce

qu'il y avait de vie, de mouvement, de chaleur et d'onction. C'est dans ses homélies du dimanche que le missionnaire, l'homme apostolique, l'oracle, le prophète inspiré, le saint consumé de la soif du salut des âmes, se montrait sous son rare et inimitable aspect, dans toute la force et tout le prestige de sa puissante individualité. Ce qui caractérisait ses discours, c'était un mélange d'exaltation et de sensibilité, de foi vive et ardente, de zèle impétueux, d'où résultait, dans le prédicateur, l'onction à sa plus haute puissance, et dans l'auditeur, l'émotion à son plus haut degré. De là, ces merveilleux effets qu'on a eu si souvent l'occasion de remarquer à Ars : ce changement des cœurs, cet assouplissement des volontés, cet attendrissement, ces larmes, ce travail

profond qui commençait au pied de la chaire et qui s'achevait dans les secrets entretiens du confessionnal.

Ce qui ajoutait à l'éloquence de la voix, c'était l'éloquence du corps. Ce front large, entouré d'une auréole de cheveux blancs, ces traits fortement profilés, cette expression béatifique qui faisait le fond de la physionomie du saint homme, et surtout le feu incessamment mobile de son regard portait avec soi une sorte de fascination surnaturelle, sous laquelle nous avons vu souvent les plus fiers esprits se courber irrésistiblement, et le scepticisme se déclarer vaincu.

Le genre que M. Vianney avait adopté dans ses homélies intéressait, captivait, instruisait les auditeurs, quels qu'ils fussent. Cependant, il faut avouer que l'éloquence du saint

Curé était dépourvue de tous les ornements étrangers, qui sont pour beaucoup dans les succès d'un prédicateur. C'est une preuve de plus de la force surnaturelle et du charme divin de l'Évangile qui, prêché dans toute sa simplicité, ne triomphe pas moins de la pauvreté de celui qui l'annonce, que des exigences diverses et souvent exagérées de ceux qui l'écoutent.

L'amour de Notre-Seigneur est le principe de toutes les vertus. Semblable au feu matériel, ce feu céleste échauffe l'âme, la purifie, la divinise. Or, le moyen le plus sûr d'allumer ce feu dans le cœur des fidèles, c'est de leur expliquer l'Évangile, ce livre de l'amour, où le Sauveur se montre à chaque ligne, dans l'amabilité de sa douceur, de sa patience, de son humilité, toujours le

consolateur et l'ami de l'homme, ne lui parlant que d'amour et l'engageant à se vouer tout entier à lui, en ne lui répondant que par l'amour.

Nous ne donnons ici que des analyses incomplètes : elles ont du moins le mérite de la fidélité. Elles font revivre la pensée et quelquefois l'expression et l'image ; elles suffisent pour donner une idée de ce genre de prédication.

Un jour de fête de la Présentation, M. Vianney disait :

« Avez-vous médité sur l'amour dont était dévoré le cœur du vieillard Siméon pendant son extase ? Car, bien sûr qu'il était en extase quand il avait l'Enfant Jésus dans ses bras ! Il avait demandé au bon Dieu de voir le sauveur d'Israël, le bon Dieu le lui promit. Il passa cinquante ans dans cette

attente, appelant ce moment de tous ses vœux, se consumant de désirs. Lorsque Marie et Joseph entrèrent dans le temple, Dieu lui dit : « *Le voici!...* » Prenant alors dans ses bras, et pressant, sur son cœur inondé d'amour, l'Enfant Jésus qui brûlait ce cœur et l'enflammait, ce bon vieillard s'écria : « Maintenant, Seigneur, laissez-moi mourir!... » Puis, il rendit Jésus à sa mère ; il ne put le garder qu'un instant. Mais nous, mes frères, ne sommes-nous pas bien plus heureux que Siméon ? Nous pouvons le garder toujours, si nous voulons.... Il ne vient pas seulement dans nos bras, mais dans notre cœur.

« O homme, que tu es heureux, mais que tu comprends peu ton bonheur ! Si tu le comprenais, tu ne pourrais pas vivre.... Oh ! non ; bien sûr, tu ne pourrais pas vivre!... ( Ici les larmes étouffèrent la voix du saint Curé. ) Tu mourrais d'amour!... Ce

Dieu se donne à toi.... tu peux l'emporter, si tu veux.... où tu veux.... il ne fait plus qu'un avec toi !... »

Le reste du sermon ne fut plus qu'une suite d'exclamations entrecoupées de larmes et de sanglots. Il arrivait souvent que, vaincu par son émotion, le saint homme était forcé de s'arrêter. Quelquefois son discours n'était qu'un cri, un cri sublime d'amour, de joie ou de douleur. Il nous souvient que, lorsqu'il expliquait l'Évangile du deuxième dimanche de carême, le ravissement des apôtres sur le Thabor, réveillant en lui l'idée du bonheur de l'âme appelée à jouir de la sainte humanité de Notre-Seigneur dans la claire vision du ciel, il s'écria, transporté hors de lui-même : *« Nous le verrons ! nous le verrons !... O mes*



frères ! y avez-vous jamais pensé ? Nous verrons Dieu ! nous le verrons tout de bon ! nous le verrons tel qu'il est... face à face ! » Et pendant un quart d'heure il ne cessa de pleurer et de répéter : « *Nous le verrons ! nous le verrons !!!* »

Une autre fois, il avait pris pour sujet de son instruction le jugement dernier, et, s'arrêtant tout à coup sur les termes de la terrible sentence : « Allez, maudits ! » Il éclatait en larmes en gémissements, en sanglots, et ne pouvait plus que redire : « Maudits de Dieu !!! Ah ! quel horrible malheur !!! Comprenez-vous, mes enfants, maudits de Dieu !!! maudits de Dieu, qui ne sait que bénir ! maudits de Dieu, qui est tout amour ! maudits de Dieu, qui est la bonté même ! mau-

dits de Dieu!!! » L'auditoire était atterré.

Ses discours s'imprégnaient quelquefois de la couleur des événements contemporains et réfléchissaient tour à tour les joies et les tristesses de son âme.

Il disait en 1849 :

« Il semble qu'en l'absence de son Vicaire, Notre-Seigneur vient lui-même sur la terre ; il reprend son humanité pour se montrer aux hommes. Car vous savez ce nouveau miracle qui vient d'arriver à Rome : on avait exposé le voile avec lequel sainte Véronique a essuyé la sainte face de Notre-Seigneur, mais qui était presque effacée par le temps. Pendant que les cardinaux étaient agenouillés devant cette divine image, on a vu reparaitre toute la sainte face, triste, répandant

des larmes. Il y en a qui ne voudront pas le croire : faites distinguer les couleurs à un aveugle ! Par cette apparition et ces larmes, Notre-Seigneur disait aux cardinaux : « Où est mon fils, votre père ? On l'a chassé ; où est-il ? » Comme Marie disait à saint Pierre après la mort de Jésus : « Où est votre père et mon fils ? je ne le vois plus. » Notre-Seigneur a pleuré son Vicaire, comme un père qui a perdu son fils, comme un époux qui a perdu son épouse, il a fait ce miracle en faveur du pape. Combien il faut qu'il soit saint ! Aussi quelle aumône agréable à Dieu, que de donner au pape ! Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais vous n'aurez pas toujours l'occasion de donner au Saint-Père. Vous aurez part à ses saintes prières. Notre-Seigneur a toujours montré de la déférence pour son Vicaire : il est le dépositaire de tous ses trésors. Aussi nous ne pouvons rien

faire de plus agréable à Dieu que de prier pour lui, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans ses États. C'est ce que Jésus-Christ nous demande par ses larmes. »

En 1830, ayant appris que sur quelques points de la France on avait abattu les croix : « Ils auront beau faire, s'écria M. Vianney au milieu de son catéchisme, dans un mouvement de sublime indignation qui impressionna vivement son auditoire, ils auront beau faire ! la croix est plus forte qu'eux, ils ne la renverseront pas toujours. Quand Notre-Seigneur paraîtra sur les nuées du ciel, ils ne l'arracheront pas de ses mains ! »

Trois années après, c'étaient les représailles de Dieu. Le choléra avait visité Marseille, Paris, et menaçait

Lyon. Le saint Curé commençait son instruction par ces graves paroles : « Mes frères, *Dieu est en train de balayer le monde...* » On raconte que ce simple mot et le ton dont il fut prononcé impressionnèrent profondément un artiste qui se trouvait dans l'auditoire, et qu'il fut le point de départ de sa conversion.

## I

### **Homélie sur la parabole de l'ivraie.**

On voit dans l'Évangile, aujourd'hui, mes frères, que le maître du champ ayant semé son grain en bonne terre, l'ennemi vint pendant son sommeil et y sema l'ivraie. Cela veut dire

que Dieu avait créé l'homme bon et parfait, mais que l'ennemi est venu et a semé le péché.... Voilà la chute d'Adam, terrible chute qui a donné l'entrée au péché dans le cœur de l'homme.... Voilà le mélange des bons et des mauvais : parmi les vertus on voit le péché....

Il faut arracher l'ivraie, dites-vous ? « Non, répond le Seigneur, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez le bon grain. Attendez jusqu'à la moisson... » Le cœur de l'homme doit rester ainsi, jusqu'à la fin, un mélange de bien et de mal, de vice et de vertu, de lumière et de ténèbres, de bon grain et d'ivraie.... Le bon Dieu n'a pas voulu détruire ce mélange, et nous refaire une nature où il n'y aurait que du bon grain. Il veut que nous combattons, que nous travaillions à empêcher l'ivraie de tout envahir.

Le démon vient bien semer les ten-

tations sous nos pas ; mais avec la grâce nous pouvons le vaincre, nous pouvons étouffer l'ivraie.... L'ivraie, c'est surtout l'impureté et l'orgueil. Sans l'impureté et l'orgueil, dit saint Augustin, il n'y aurait pas beaucoup de mérite à résister à la tentation.

Trois choses sont absolument nécessaires contre la tentation : la prière pour nous éclairer, les sacrements pour nous fortifier, et la vigilance pour nous préserver.... Heureuses les âmes tentées ! C'est lorsque le démon prévoit qu'une âme tend à l'union avec Dieu qu'il redouble de rage.... O heureuse union!...

La suite de l'homélie s'est perdue en cris d'admiration sur les douceurs de la vie intérieure et de l'union avec Dieu.

## II

**Homélie sur la parabole des  
ouvriers.**

Il est dit dans l'Évangile d'aujourd'hui, mes frères, que le père de famille sortit de grand matin, afin de trouver des ouvriers pour travailler à sa vigne.... Il n'y avait donc encore personne dans cette vigne? Si, mes frères, il y avait la très-sainte Vierge Marie, qui est née dans cette vigne.... Quelle est cette vigne? C'est la grâce; et la sainte Vierge y est née, puisqu'elle a été conçue sans péché....

Nous, nous y avons été appelés. Le père de famille nous a cherchés, mais la sainte Vierge y a toujours été.... O la belle ouvrière! Le bon Dieu



pouvait créer un plus beau monde que celui qui existe, mais il ne pouvait donner l'être à une créature plus parfaite que Marie.... Elle est la tour bâtie au milieu de la vigne du Seigneur....

Tenez, mes enfants, voici une faible comparaison. Vous savez ces œufs qui sont dans la mer, dont on voit sortir de petits poissons, qui fendent les eaux avec une si grande vitesse.... De même la sainte Vierge, aussitôt créée, a la plénitude de la vie et se promène dans le grand océan de la grâce....

Après la sainte Vierge, il y a quelqu'un qui a été un moment hors de la vigne, mais qui n'a pas tardé à y entrer : c'est saint Jean-Baptiste. Tous les autres ne sont venus qu'après saint Jean-Baptiste, et il a fallu que le père de famille sortit pour aller les chercher.

Quels sont les ouvriers de la première heure ? C'est saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka,

sainte Colette.... Tous ceux qui sont entrés dans la vigne par le saint baptême et n'en sont jamais sortis, puisqu'ils ont conservé leur innocence.... Heureuses âmes qui peuvent dire au bon Dieu : « Seigneur, je vous ai toujours appartenu !... » Ah ! qu'il est beau, qu'il est grand de donner à Dieu sa jeunesse ! Quelle source de joie et de bonheur !

Viennent ensuite ceux qui se donnent à Dieu dans la force de l'âge. Ceux-là peuvent encore se convertir sincèrement, et rester de bons et fidèles ouvriers dans la vigne du Seigneur.... Mais ces pauvres pécheurs endurcis, qui passent leur vie loin de Dieu, qui viennent travailler à sa vigne quand ils ne peuvent plus faire autre chose, qui attendent pour quitter le péché que le péché les quitte.... oh ! il faut bien les plaindre ! Lorsqu'on a croupi des années et des années dans le mal, quand on s'est roulé tout à

son aise dans la boue du péché, il faut un miracle pour en sortir. Mes frères, demandons pour eux ce miracle....

Il nous semble que, sous une forme plus simple et merveilleusement appropriée à un auditoire de campagne, on retrouve ici la méthode des anciens Pères, leur large et lumineuse manière d'interpréter l'Évangile et d'en développer le sens, en ne s'arrêtant pas à la lettre, mais en pénétrant jusqu'aux mystères dont elle est l'enveloppe, en révélant les trésors de sagesse et d'amour qui y sont renfermés, en faisant ressortir l'harmonie des deux Testaments, l'accomplissement des prophéties, les rapports du passé avec l'avenir, du dogme avec le précepte.

La beauté de cette comparaison des petits poissons qui, à peine éclos,

parcourent les sentiers de la mer, avec la sainte Vierge plongée dès sa naissance dans l'océan des grâces divines, n'aura échappé à personne.

### III

#### **Homélie sur l'Évangile du premier dimanche de Carême.**

Notre divin Sauveur, ayant été notre modèle en tout, a voulu l'être aussi dans la tentation. C'est pour cela qu'il s'est laissé conduire au désert.

Comme le bon soldat n'a pas peur du combat, de même le bon chrétien ne doit pas avoir peur de la tentation. Tous les soldats sont bons en garnison : c'est sur le champ de ba-

taille que l'on fait la différence des courageux et des lâches.

La plus grande des tentations est de n'en point avoir. On peut presque dire qu'on est heureux d'avoir des tentations : c'est le moment de la récolte spirituelle où nous amassons pour le ciel. C'est comme au temps de la moisson, on se lève de grand matin, on se donne beaucoup de peine; mais on ne se plaint pas, parce qu'on ramasse.

Le démon ne tente que les âmes qui veulent sortir du péché et celles qui sont en état de grâce. Les autres sont à lui, il n'a pas besoin de les tenter.

Un saint, passant un jour devant un couvent, vit une quantité de démons qui tourmentaient les religieux sans venir à bout de les séduire. Il passa ensuite devant une ville et en vit un seul assis, qui se croisait les bras et faisait marcher toute la population. Alors le saint lui demanda

comment il était seul pour une grande ville, pendant qu'ils étaient un si grand nombre pour tourmenter une poignée de religieux. Le démon lui répondit qu'il suffisait bien pour la ville, parce que ceux qui étaient enclins à la haine, à l'impureté, à l'ivrognerie, il les prenait par là, et c'était d'abord fait; tandis qu'avec les religieux, c'était plus difficile. L'armée de démons occupés à les tenter y perdaient leur temps et leur peine; ils n'en pouvaient rien tirer. Aussi attendaient-ils qu'il en vint d'autres qui s'ennuyassent de l'austérité de la règle.

Dans un monastère, un des frères vit pendant le saint sacrifice, des démons qui rôdaient autour de ces bons religieux. Il en vit un surtout qui piétinait sur la tête d'un moine, et un autre qui avançait et reculait tour à tour. Après la messe, ce frère demanda aux deux religieux ce qui les avait occupés pendant l'office. Le

premier dit qu'il avait pensé à un plancher qu'il voulait faire dans le couvent, et le second, que le démon était venu l'attaquer, mais qu'il avait toujours tâché de le repousser. C'est ce que font tous les bons chrétiens. Aussi la tentation est pour eux une source de mérites.

Les tentations les plus ordinaires sont l'orgueil et l'impureté. Un des moyens par lesquels on y résiste le mieux est une vie active pour la gloire de Dieu. Bien des gens se livrent à la mollesse et à l'oisiveté : dès lors il n'est pas étonnant que le démon leur ait *le pied dessus*.

Un religieux se plaignait à son supérieur d'être violemment tenté. Le supérieur ordonna au jardinier et au cuisinier de l'appeler à tout moment ; quelque temps après, il lui demanda comment il allait : « Ah ! mon Père, lui dit-il, je n'ai plus le temps d'être tenté. »

Si nous étions bien pénétrés de la sainte présence de Dieu, il nous serait très-facile de résister à l'ennemi. Avec cette pensée : *Dieu te voit!* nous ne pécherions jamais.

Il y avait une fois une bonne sainte, — je crois bien que c'est sainte Térèse, — qui se plaignait à Notre-Seigneur après la tentation, et lui disait : « Où étiez-vous donc, mon Jésus tout aimable, pendant cette horrible tempête? » Notre-Seigneur lui répondit : « J'étais au milieu de ton cœur, qui prenais plaisir à te voir combattre. »

Au moment de la tentation, il faut renouveler fermement les promesses de son baptême... Tenez, écoutez bien ça. Lorsque vous êtes tentés, offrez au bon Dieu le mérite de cette tentation pour obtenir la vertu opposée. Si vous êtes tentés d'orgueil, offrez la tentation pour obtenir l'humilité ; de



pensées déshonnêtes, pour obtenir la pureté; si c'est contre votre prochain, la charité. Offrez aussi la tentation pour demander la conversion des pécheurs : ça dépite le démon et le fait fuir, parce que la tentation se tourne contre lui. Allez ! après cela il vous laissera bien tranquilles.

Un chrétien doit toujours être prêt au combat. Comme en temps de guerre il y a toujours des sentinelles placées çà et là, pour voir si l'ennemi approche; de même, nous devons toujours être sur nos gardes, pour voir si l'ennemi ne nous tend pas des pièges, et s'il ne vient pas nous surprendre...

De deux choses l'une : ou un chrétien domine ses penchants, ou ses penchants le dominant ; il n'y a pas de milieu. C'est comme deux hommes qui se prennent au collet à qui sera le plus fort et terrassera l'autre.

Il y en a presque toujours un qui finit par mettre l'autre à bas, et quand il le tient par terre, le pied sur la gorge, il s'en embarrasse bien ! Il est le maître. De même, avec nos penchants la lutte est rarement égale : ou nos penchants nous mènent, ou nous menons nos penchants.

Mes frères, que c'est triste de se laisser mener par ses penchants ! Un chrétien est noble ; il doit comme un grand seigneur commander à ses vassaux. Nos vassaux sont nos penchants. On demandait à un berger qui il était. Il répondit « qu'il était roi. — Sur qui réglez-vous ? — Sur mes sujets ? — Et quels sont vos sujets ? — Mes penchants. » Ce berger avait bien raison de dire qu'il était roi.

Nous sommes en ce monde comme un vaisseau sur la mer. Qu'est-ce qui produit les vagues ? C'est l'orage. En ce monde le vent souffle toujours. Les

passions soulèvent la tempête dans notre âme : ce sont ces combats qui nous mériteront le ciel.

Il ne faut pas croire qu'il y ait quelque lieu sur la terre où nous puissions échapper à cette guerre. Nous trouverons le démon partout ; et partout il cherchera à nous ravir le ciel. Mais partout et toujours nous pouvons être vainqueurs. Ce n'est pas comme dans les autres combats. Entre deux partis il y a toujours un vaincu : là, si nous voulons, avec la grâce de Dieu, qui ne nous est jamais refusée, nous pouvons toujours triompher.

Lorsque nous croyons que tout est perdu, nous n'avons qu'à crier : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* Car Notre-Seigneur est là, tout à côté de nous, qui nous regarde avec complaisance, nous sourit et nous dit : « Vraiment tu m'aimes ; je reconnais que tu m'aimes. » En effet, c'est dans

les combats contre l'enfer, et dans la résistance aux tentations, que nous prouvons à Dieu notre amour.

Qu'il y a d'âmes inconnues dans le monde qu'on verra riches un jour de toutes ces victoires de chaque instant ! C'est à ces âmes que le bon Dieu dira : *Venez, les bénis de mon Père... entrez dans la joie de votre Maître...*

Notre ange gardien est toujours là, à côté de nous, la plume à la main, pour écrire nos victoires. Il faut nous dire, tous les matins : « Allons, mon âme, travaillons à acquérir le ciel. Ce soir nos combats seront finis. » Le soir : « Demain, mon âme, toutes les peines de la vie seront peut-être passées pour toi... »

Nous n'avons pas encore souffert comme les martyrs. Demandez-leur s'ils sont fâchés maintenant... Le bon Dieu ne nous en demande pas tant... Il y en a qu'un seul mot renverse. Une petite humiliation fait chavirer la bar-

que... Courage! mes frères, courage! Quand viendra le dernier jour, vous direz : « Heureux combats qui m'ont valu le ciel! »

Combattons donc généreusement. Une fois que le démon verra qu'il ne peut rien sur nous, il nous laissera la paix. Voilà comment il en use ordinairement avec les pécheurs qui reviennent à Dieu : il leur laisse goûter les douceurs des premiers moments de leur conversion, parce qu'il sait bien qu'il ne gagnerait rien ; ils sont trop fervents. Il attend quelques mois que leur ardeur soit passée ; puis il commence à leur faire négliger la prière, les sacrements ; il les attaque par diverses tentations ; puis viennent les combats : c'est bien alors qu'il faut demander la force et ne pas se laisser abattre. Il y en a qui sont tellement faibles que, lorsqu'ils sont un peu tentés, ils se laissent aller comme du *papier mou*. Si l'on mar-

chait toujours en avant comme les bons soldats , quand viendrait la guerre ou la tentation, on élèverait son cœur à Dieu et on reprendrait courage. Mais on demeure en arrière, on dit : « Pourvu que je me sauve. c'est tout ce qu'il m'en faut. Je ne veux pas être un saint. » Si vous n'êtes pas un saint, vous serez un réprouvé; il n'y a pas de milieu; il faut être l'un ou l'autre : prenez - y garde. Tous ceux qui posséderont le ciel un jour seront saints. Les âmes du purgatoire le sont, puisqu'elles n'ont point de péchés mortels, qu'elles n'ont qu'à se purifier et qu'elles sont les amies du bon Dieu. Travaillons, mes enfants; un jour venant, nous trouverons que nous n'avons rien fait de trop pour gagner le ciel.

## IV

**Homélie sur l'Évangile du vingt et unième dimanche après la Pentecôte.**

*Mon Dieu, pardonnez-nous comme nous pardonnons.* Le bon Dieu ne pardonnera qu'à ceux qui auront pardonné : c'est la loi. Il y en a qui portent la sottise jusqu'à ne pas dire cette partie du *Pater* : comme si Dieu ne voyait pas le fond des cœurs, et ne faisait attention qu'aux mouvements de la langue !

Les saints n'ont point de haine, point de fiel ; ils pardonnent tout, et trouvent toujours qu'ils en méritent bien davantage pour les offenses qu'ils ont faites au bon Dieu. Mais les mauvais chrétiens sont vindicatifs.

Dès qu'on hait son prochain, Dieu nous rend cette haine : c'est un trait qui se retourne contre nous. Je disais un jour à quelqu'un : « Mais vous ne voulez donc pas aller au ciel, que vous ne voulez pas voir cet homme ? — Oh ! si.... mais nous tâcherons d'être loin l'un de l'autre, afin de ne pas nous voir. » Ils n'auront pas cette peine ; car la porte du ciel est fermée à la haine. Dans le ciel, il n'y a point de rancune. Aussi, les cœurs bons et humbles, qui reçoivent les injures et les calomnies avec joie ou indifférence, commencent leur paradis dans ce monde, et ceux qui conservent de la rancune sont malheureux ; ils ont le front soucieux, des yeux *qui semblent tout dévorer*.

Il y a des personnes qui, avec un extérieur de piété, se piquent à la moindre injure, à la plus petite calomnie.... On serait saint à faire des miracles que, si l'on n'a pas la cha-



rité, on n'ira pas au ciel. Un religieux, qui était à l'article de la mort et qui avait mené une vie ordinaire, qui ne s'était point livré à de grandes austérités, se trouvait cependant tranquille. Son supérieur lui en manifesta son étonnement. Ce religieux lui répondit : « J'ai toujours oublié toutes les injures que l'on m'a faites ; j'ai pardonné de grand cœur ; j'espère que le bon Dieu me pardonnera. »

Le moyen de renverser le démon, quand il nous suscite des pensées de haine contre ceux qui nous font du mal, c'est de prier aussitôt pour leur conversion.

Voilà comme on arrive à vaincre le mal par le bien, et voilà comme sont les saints. Mais, ces chrétiens *en image* ne veulent rien supporter ; tout les choque ; ils répondent à des paroles piquantes par des paroles piquantes. Quand nous sommes en train de nous

déchaîner, nous vomissons notre haine. Notre cœur est comme un réservoir plein de fiel, que nous sommes toujours prêts à dégorger sur ceux qui sont plus proches de nous.

C'est l'amour-propre qui nous fait toujours croire que nous ne méritons que des louanges ; tandis que nous ne devrions rechercher que les injures qui nous sont dues. — Mais je suis innocent, dites-vous, je ne mérite pas d'être traité de la sorte. — Vous ne le méritez pas par ce que vous avez fait aujourd'hui, mais vous le méritez par ce que vous avez fait hier. Vous le méritez pour vos autres péchés, et vous devez remercier le bon Dieu de vous les faire expier.

Le démon laisse bien tranquilles les mauvais chrétiens ; personne ne s'occupe d'eux : mais ceux qui font le bien, il suscite contre eux mille calomnies, mille outrages. C'est un sujet de grands mérites....

Dans le pays où j'étais vicaire, il y avait une personne qui s'occupait à placer de pauvres filles. Il arrivait souvent qu'on venait lui faire des reproches; alors, elle s'humiliait toujours, *prenait tout du bon côté* et faisait ses excuses. Aussi disait-on d'elle : « Oh ! pour celle-là c'est une sainte ! » C'est qu'en effet les saints sont comme cela. Voilà la bonne dévotion... C'est comme saint Jean-de-Dieu, qui se faisait passer pour fou. Quand on eut écrit au supérieur de l'hospice où il était de faire attention, qu'il avait un saint qui se faisait passer pour fou, le supérieur lui fit ses excuses, et le saint n'eut qu'un regret, c'est d'être reconnu et de n'avoir plus à souffrir les humiliations, les coups et les remèdes désagréables appropriés à sa prétendue maladie, et pour lesquels il était d'une obéissance à toute épreuve.

Une femme dont le fils avait été

pris par les Barbares, était venue auprès d'un prêtre lui faire part de son chagrin. N'ayant aucun moyen pour racheter le prisonnier, le bon missionnaire était bien embarrassé. Après avoir réfléchi un instant, il dit à cette pauvre mère : « Je vais prendre la place de votre enfant : vendez-moi pour le racheter. » Elle ne voulait pas ; mais, vaincue par les instances du missionnaire, elle accepta. L'enfant est rendu à sa mère, et le missionnaire devient esclave chez les Turcs qui ne lui ont pas épargné les mauvais traitements. Celui-ci avait bien la charité parfaite ; il préférerait son prochain à lui-même. Nous, au contraire, nous sommes fâchés du bonheur des autres.

Si on loue un de vos amis et que l'on ne dise rien de vous, vous en êtes contristé. Si vous voyez quelqu'un qui se soit converti et qui fasse de rapides progrès dans la vertu, qui

en peu de temps soit arrivé à un haut degré de perfection, cela vous fait de la peine de vous voir en arrière. Si on le loue, vous en éprouvez du chagrin, et vous dites : « Oh ! mais il n'a pas toujours été comme cela. Il était bien comme les autres. Il a fait telle faute, et encore telle faute. » Tout cela est de l'orgueil. Et il n'y a rien de si contraire à la charité que l'orgueil : c'est l'eau et le feu.

Le bon chrétien n'est pas comme ça, mes enfants, on le compare à une colombe, parce qu'il n'a point de fiel ; il aime tout le monde, les bons parce qu'ils sont bons, les mauvais par compassion, parce qu'il espère qu'en les aimant il les rendra meilleurs, et parce qu'il voit en eux des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Il prie pour les pécheurs et dit à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, ne permettez pas que ces pauvres âmes périssent ! » C'est comme cela

que l'on arrive au ciel. Tandis que ceux qui croient être quelque chose, parce qu'ils font certaines pratiques de piété, mais qui sont constamment en proie à la jalousie, à la haine, se trouveront bien dépourvus au dernier jour.

*Nous ne devons haïr que le démon, le péché et nous-mêmes.*

Il faut avoir la charité de saint Augustin, qui se réjouissait, quand il voyait quelqu'un de bien sage : « Au moins, disait-il, en voilà un qui dédommage le bon Dieu de mon peu d'amour. »

Un homme de qualité rencontra, en traversant un bois, le meurtrier d'un de ses parents ; il s'était plusieurs fois promis de se venger ; en le voyant, il tire son épée. Aussitôt l'autre se jette à ses genoux et lui dit : « Pour l'amour de Dieu, pardonne-moi ! » A ce nom de Dieu l'assassin ne peut frapper ; il remet

son épée dans le fourreau, et dit : « Je te pardonne. » Le lendemain il fut dans une église, et il dit au bon Dieu : « Vous me pardonnerez bien puisque j'ai pardonné ? » Il y avait là un grand Christ, qui inclina la tête en signe d'assentiment.

Un homme qui avait été conduit en prison, accusé injustement d'avoir enlevé des troupeaux, se désespérait. Un ange lui apparut, et lui dit : « C'est vrai, tu n'es pas coupable du vol dont on t'accuse ; mais ne te souviens-tu pas que tu aurais pu tirer de l'eau cet homme qui se noyait ? Et tu ne l'as pas fait. C'est pour cela que tu souffres aujourd'hui. »

## V

**Homélie pour le dernier dimanche  
de l'année.**

Le monde passe; nous passons avec lui. Les rois, les empereurs, tout s'en va. On s'engouffre dans l'éternité d'où l'on ne revient plus. Il ne s'agit que d'une chose : sauver sa pauvre âme.

Les saints n'étaient pas attachés aux biens de la terre; ils ne songeaient qu'à ceux du ciel. Les gens du monde, au contraire, ne songent qu'au temps présent.

Un bon chrétien fait comme ceux qui vont dans les pays étrangers amasser de l'or : ils ne pensent point à y demeurer, et n'ont rien plus à cœur que de revoir leur patrie, une



fois leur fortune faite. Il faut encore faire comme les rois. Quand ils vont être détrônés, ils envoient leurs trésors en avant ; ces trésors les attendent. De même un bon chrétien envoie toutes ses bonnes œuvres à la porte du ciel.

Le bon Dieu nous a mis sur la terre pour voir comment nous nous y conduirons, et si nous l'aimerons ; mais personne n'y reste. Un homme qui avait été condamné à cent ans de galères, en est revenu, dit-on. A son retour tout le monde avait disparu, il ne reconnaissait plus que les maisons...

Si nous y réfléchissons, nous élèverions sans cesse nos regards vers le ciel, notre véritable patrie. Mais nous nous laissons emporter de çà et de là par le monde, les richesses, les jouissances de la matière, et nous ne songeons pas à l'unique chose qui devrait nous occuper.

Voyez les saints : comme ils étaient détachés du monde et de la matière ! comme ils regardaient tout cela avec mépris ! Un religieux ayant perdu ses parents, se trouvait maître de grands biens. Lorsqu'on lui en apprit la nouvelle : « Combien y a-t-il de temps, dit-il, que mes parents sont morts ? — Trois semaines, lui répondit-on. — Dites-moi si une personne qui est morte peut hériter. — Non, assurément. — Eh bien ! je ne puis hériter de ceux qui sont morts, il y a trois semaines, moi qui suis mort depuis vingt ans. » Ah ! les saints comprenaient le néant, la vanité de ce monde et le bonheur de tout quitter pour cette belle espérance du ciel.

Il y a deux sortes d'avares : l'avare du ciel et l'avare de la terre. L'avare de la terre ne porte pas sa pensée plus loin que le temps ; il n'a jamais assez de richesses ; il amasse..... amasse toujours. Mais quand le mo-

ment de la mort viendra, il n'aura rien. Je vous l'ai souvent dit : c'est tout comme ceux qui font de trop grosses provisions pour l'hiver, quand la récolte suivante arrive, ils ne savent plus qu'en faire; ça ne sert qu'à les embarrasser. De même, quand la mort vient, les biens ne servent qu'à embarrasser. Nous n'emportons rien, nous laissons tout.

Que diriez-vous d'une personne, qui entasserait dans la maison des provisions qu'elle serait obligée de jeter, parce qu'elles pourriraient, et qui laisserait des pierres précieuses, de l'or, des diamants qu'elle pourrait conserver, emporter avec elle partout où elle irait, et qui feraient sa fortune?... Eh bien! mes enfants, nous faisons pourtant ainsi : nous nous attachons à la matière, à ce qui doit finir, et nous ne pensons pas à acquérir le ciel, le seul véritable trésor.

Un bon chrétien, un avare du ciel,

fait fort peu de cas des biens de la terre ; il ne pense qu'à embellir son âme, qu'à ramasser ce qui doit le contenter toujours, ce qui doit toujours durer. Voyez les rois, les empereurs, les grands de la terre : ils sont bien riches ; sont-ils contents ? S'ils aiment le bon Dieu, oui ; mais autrement non, ils ne sont pas contents. **Moi je trouve qu'il n'y a rien de si à plaindre que les riches quand ils n'aiment pas le bon Dieu.**

Les saints n'étaient pas attachés aux biens comme nous ; ils étaient attachés à ce qui doit les contenter pendant toute l'éternité.

Allez de monde en monde, de royaume en royaume, de richesse en richesse, de plaisir en plaisir, vous ne trouverez pas votre bonheur. *La terre entière ne peut pas plus contenir une âme immortelle qu'une pincée de farine dans la bouche d'un affamé ne peu le rassasier.*

Lorsque les apôtres eurent vu Notre-Seigneur monter au ciel, ils trouvaient sans lui la terre si triste, si vile, si méprisable, qu'ils couraient après les supplices qui devaient les en arracher plus tôt, pour les réunir à leur bon Maître. La mère des Machabées qui vit mourir ses sept enfants, et qui mourut sept fois, leur disait pour les encourager : « Regardez le ciel... »

Notre-Seigneur récompensait la foi des saints en leur montrant sensiblement le ciel. Il y en avait qui se promenaient en paradis. Saint Étienne, pendant qu'on le lapidait, voyait le ciel ouvert sur sa tête. Saint Paul y fut ravi et déclara ne pouvoir donner une idée de ce qu'il y avait vu. Sainte Térèse vit le ciel, et comme elle le dit, tout sur la terre ne lui sembla plus que de l'ordure.

Mais nous, hélas ! nous ne sommes que matière. Nous rampons sur la

terre et nous ne savons pas nous élever en haut. Nous sommes trop lourds, trop pesants.

*La terre est un pont pour passer l'eau.*

Un mauvais chrétien ne peut pas comprendre cette belle espérance du ciel, qui console, qui anime un bon chrétien. Tout ce qui fait le bonheur des saints lui paraît dur, incommode.

Voyez, mes enfants, ces pensées consolantes : avec qui serons-nous dans le ciel ? Avec Dieu qui est notre père, avec Jésus-Christ qui est notre frère, avec la sainte Vierge qui est notre mère, avec les anges et les saints qui sont nos amis.

Un roi disait avec regret à ses derniers moments : « Il faut donc que je quitte mon royaume pour aller dans un pays où je ne connais personne ! » C'est qu'il n'avait jamais pensé au bonheur du ciel. Il faut dès à présent

244 LE CURÉ D'ARS DANS SES HOMÉLIES.

s'y faire des amis, afin de les retrouver après la mort, et nous n'aurons pas peur, comme ce roi, de ne connaître personne.



# TROISIÈME PARTIE

---

## LE CURÉ D'ARS

dans sa conversation.

---

I

**Aimables reparties de M. Vianney.**

C'est une des grandes erreurs de notre temps de se figurer que la piété nuit, dans l'homme, au développement régulier de ses qualités naturelles ; qu'elle comprime et étouffe l'essor de la pensée ; qu'elle est incompatible avec une certaine



étendue d'esprit, une certaine élévation de caractère et une certaine chaleur de sentiments. Personne qui n'ait entendu répéter ce paradoxe ; personne parmi les chrétiens faibles qui ne l'ait cru , et parmi les chrétiens forts qui ne s'en soit affligé !

On a peine à imaginer le son désagréable que rendent à l'oreille de la plupart des gens du monde, les mots de dévot et de dévotion. Comme si les plus nobles et les plus belles facultés de l'homme perdaient à être soumises à la discipline chrétienne, et s'agrandissaient en se désordonnant ! C'est l'opposé de tout cela qui est la vérité.

L'union habituelle avec Dieu par la prière et par l'amour, cette victoire continuelle de l'ange sur la bête , ce triomphe permanent du bien sur le mal, que nous appelons

*l'état de grâce*, a d'admirables contre-coups et des effets sensibles dans la partie intelligente de notre être, aussi bien et mieux encore que dans la partie inférieure. Il est la santé de l'âme, et, en la mettant en possession de son objet, qui est Dieu, l'*Infini*, il lui restitue sa beauté, sa grandeur, sa force et sa dignité.

Mais, dira-t-on, le sacrifice qui est le fond de la morale chrétienne et le dernier mot de l'Évangile?— Le sacrifice est précisément la loi du progrès intellectuel et moral que l'homme réalise en lui, lorsqu'il se fait *saint* : c'est le mouvement d'une âme qui se développe dans le sens de ses plus nobles attributs et de ses plus éminentes fonctions, d'une âme qui s'étend et se dégage, qui aspire à la glorieuse liberté des enfants de Dieu, et qui passe pour y

arriver par-dessus tout ce que les choses visibles peuvent mettre à l'encontre de sa route, par-dessus toutes les limites et toutes les barrières, par-dessus tout ce qui arrête, comprime et étouffe. C'est le passage de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de la servitude à la liberté.

Jusqu'à ce que nous ayons, par une application sincère de la doctrine du sacrifice, renoncé de franc cœur à tout objet créé, la liberté de l'âme n'est qu'un mot. Nous sommes libres comme l'oiseau retenu par un fil : tant qu'il n'essaye pas de voler, il peut se croire libre; mais veut-il franchir le cercle inexorable que lui a tracé une volonté étrangère, plus forte que lui? il s'aperçoit qu'il est prisonnier. Telle est la liberté que nous laissent

les créatures et l'attachement que nous avons pour elles. « Nous serons vraiment libres, quand l'amour du Christ, Notre-Seigneur, nous aura délivrés<sup>1</sup>. »

Cet amour ne dévaste pas un cœur comme font les passions; il ne supprime rien de ce qui a le droit d'y vivre. Voyez ce rayon de soleil qui, passant à travers l'émail des splendides verrières, inonde une cathédrale : il éclaire, il colore, il embellit tout ; il ne détruit et ne déplace rien. L'amour de Jésus-Christ dans le cœur de l'homme est le rayon de soleil dans le saint lieu... Il y a un charme singulier à retrouver, dans une âme apaisée et satisfaite par cet amour, le plus doux et le plus fort qui se puisse concevoir, le feu

<sup>1</sup> S. Jean, VIII, 36.

caché sous les cendres et devenu en se consacrant plus lumineux et plus pur.

On ne suppose pas qu'il puisse y avoir chez les personnes vouées à Dieu une intelligence élevée, un cœur noble et généreux. Quelle singulière distraction ! Comme si l'idéal de la beauté des sentiments humains ne se formait pas de leur lutte contre eux-mêmes, en présence du devoir qui les exalte et les domine ! comme si la sainteté, en renversant la borne qui rétrécit l'horizon d'une âme et la retient captive dans les ombres du temps, pour la laisser libre de s'unir à l'objet éternel de son amour, ne lui faisait pas un sort meilleur !

Le retranchement de tout lien et l'éloignement de tout obstacle ne veut pas dire le retranchement de

tout amour et la suppression de toute liberté. Ce n'est pas tarir les sources que de les sanctifier. La sainteté ne déflöre pas ce qu'elle touche ; elle l'élève et le purifie. Elle ajoute aux heureuses dispositions, qui sont en nous l'œuvre de la nature, un surcroît de force et de sagesse qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Ce perfectionnement intellectuel et moral, cet agrandissement des facultés humaines, sublimisées par la grâce, était frappant chez M. Vianney.

Nous ne faisons aucune difficulté d'avouer qu'il n'avait pas des connaissances humaines variées et étendues. Où, quand et comment les aurait-il acquises ? Mais il avait, ce qui supplée le savoir et au besoin l'expérience, la foi qui a tout prévu

et qui sait tout. Il avait une grande sagesse pratique, un sens profond des voies de Dieu et des misères de l'homme, une sagacité admirable, un coup d'œil sûr et prompt, un esprit fin, judicieux, pénétrant. Il était, en outre, doué d'une mémoire surnaturelle, d'un tact exquis et d'une faculté d'observation qui aurait pu devenir redoutable aux personnes qui l'approchaient, si sa grande charité n'avait pas été là pour imprimer à tous ses jugements le cachet de l'indulgence.

Du petit coin de terre ignoré où la Providence l'avait placé, plutôt sous le boisseau que sur le chandelier, il n'a pas laissé que de briller sur le monde d'un incomparable éclat ; il a montré en lui-même une triple représentation de Notre-Seigneur, en portant devant les âmes,

avec la bonté qui captive et la vertu qui édifie, la vérité qui éclaire.

« Il y a de la sainteté dans le Curé d'Ars, disait-on devant un savant professeur de philosophie, mais il n'y a que de la sainteté.

— Il y a, répondit-il, des lumières, de grandes lumières... Il en jaillit de ses entretiens, sur toute espèce de sujet, sur Dieu et sur le monde, sur les hommes et sur les choses, sur le présent et sur l'avenir... Oh! que l'on voit clair et que l'on voit beau, quand on voit par le Saint-Esprit! A quelle hauteur de sens et de raison la foi nous élève! »

Au sortir d'une entrevue avec M. Vianney, un homme d'une grande distinction écrivait : « Nous avons été dans l'admiration de l'esprit *progressif* de votre Saint. Rien



de tel que la sainteté pour élever très-haut les idées du plus humble des hommes ! »

Bien qu'absorbé par les fonctions de son ministère de prière, d'enseignement et de direction, le Curé d'Ars ne restait indifférent à aucune des questions extérieures qui intéressent soit directement, soit indirectement, l'ordre religieux et l'ordre social. Il avait des aperçus très-nets sur une multitude de questions, indécises souvent pour les plus habiles, qui se résolvaient toujours, dans sa pensée, au point de vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Le monde dira peut-être encore : Mais cet homme, qui s'est sevré de toutes les jouissances humaines, qui n'a jamais connu les douceurs de la vie sociale, qui n'a jamais goûté les

bienfaits de la vie civilisée, qui a observé d'une manière si constante et si absolue la pratique du renoncement ; cet homme, dont l'existence s'est écoulée tout entière dans l'obscur cloison d'un confessionnal, devait considérer toute chose d'un regard étroit et sévère ; et l'austérité dans son âme ne laissait point de place ni à l'indulgence , ni à la bonté ? Autre erreur.

Cet homme, si dur à lui-même, qui portait sur toute sa personne les traces des plus effroyables pénitences, était aimable ; il savait sourire ; il avait des paroles gracieuses, des à-propos charmants, des réparties fines et spirituelles. La séduction la plus douce reposait sur ses lèvres, en même temps que la vérité et la consolation s'en échappaient.

Quand il se trouvait avec des prêtres ou des chrétiens qu'il connaissait et qu'il aimait, il s'ouvrait volontiers. Il apportait dans ce commerce intime une aisance parfaite, une gaîté de bon goût, un tour naïf, une ingénuité pleine de grâce, le don heureux de raconter en souriant, en s'attendrissant, ces vives saillies, ces mots bienvenus, qui vont au cœur de tous et qui font le charme de la conversation du monde, avec la raillerie de moins, et de plus, la tendre effusion de la charité.

Il y aurait ici un livre admirable et doux à faire. Que de traits ravissants ! que de délicieuses paroles à enregistrer ! que de parcelles d'or à recueillir ? Malheureusement, il nous manque beaucoup de détails qui porteraient la lumière jusque dans les

derniers replis de cette belle et sainte intelligence. Eussions-nous tous ces détails, la tâche resterait encore au-dessus de nos forces. Le sourire ne se raconte pas, et les conversations du Curé d'Ars étaient comme le sourire de son âme. Il ne riait jamais, sinon de ce sourire de l'âme, qui quittait rarement ses lèvres, encourageant la gaiété, inspirant la confiance et provoquant l'abandon. L'esprit de Dieu qui était en lui donnait à ses moindres paroles une justesse, une simplicité et une opportunité incomparables. Les mots heureux viennent du cœur. Comme le cœur de M. Vianney était doué d'une sensibilité exquise, cette sensibilité se faisait jour à travers l'expression, elle l'animait, l'échauffait, la colorait. On ferait un recueil de ses mots.

Ainsi, le bon Curé pleura longtemps mademoiselle d'Ars. Il lui garda toujours un souvenir plein de tendresse et de vénération. Lorsqu'il fit sa première visite aux nouveaux habitants du château, il se laissa aller devant eux à toute la vivacité de ses regrets, disant : « Pauvre demoiselle ! que c'est triste de ne plus la voir à l'église, dans son pauvre banc !... » Puis, craignant d'avoir manqué de délicatesse envers les héritiers de sa bienfaitrice, il se reprocha tout à coup sa sensibilité et ses larmes, ajoutant avec un tact suprême : « Et cependant !... nous avons tort de nous plaindre. Le bon Dieu nous traite comme il a traité son peuple. *En lui retirant Moïse, il lui laissa Caleb et Josué.* » Peu de temps après, répondant à des souhaits de nouvel an, il disait en-

core à la famille qui allait bientôt prendre place dans son cœur à côté de mademoiselle d'Ars : « Je voudrais être saint Pierre; je vous donnerais pour étrennes les clefs du paradis. » Ses bien-aimés paroissiens lui ayant présenté un jour une portion de leur nombreuse parenté en lui demandant pour elle une bénédiction spéciale, le saint Curé la donna gracieusement, disant : « Oh! les cousines de M. des Garets sont déjà bénies! »

A Mgr de Langalerie qui, dans une de ses fréquentes visites, lui dit avec cette bonne grâce, qui relève les plus petites choses : « Mon bon Curé, vous me permettrez bien de célébrer la sainte messe dans votre église? » il répondit aimablement : « Monseigneur, je regrette que ce

ne soit pas Noël pour que vous puissiez en dire trois. »

Lorsque le P. Hermann parut à Ars pour la première fois, on voulait le faire prêcher. Le bon Curé lui offrit de catéchiser la foule à sa place. Le R. Père se garda bien d'accepter ; il consentit seulement (c'était déjà beaucoup pour son humilité) à dire quelques mots, après que le serviteur de Dieu aurait parlé. M. Vianney fit son instruction comme à l'ordinaire, et la termina ainsi : « Mes enfants, il y avait une fois un bon saint qui aurait bien voulu entendre chanter la sainte Vierge. Notre-Seigneur, qui prend plaisir à faire la volonté de ceux qui l'aiment, daigna lui accorder cette faveur. Il vit alors une belle dame qui se mit à chanter devant

lui. Il n'avait jamais entendu une si douce voix. Il était dans le ravissement, et il s'écria : « C'est assez ! c'est assez ! Si vous continuez je vais mourir !... » La belle dame lui dit : « Ne te presse pas d'admirer mon chant, car ce que tu as entendu n'est rien. Je ne suis que la vierge Catherine, et tu vas entendre la Mère de Dieu... » En effet la sainte Vierge chanta à son tour. Et ce chant était si beau, si beau ! que le saint s'évanouit et tomba mort de plaisir..., noyé dans le baume de l'amour !... Eh bien ! mes enfants, ce sera la même chose aujourd'hui..... *Vous venez d'entendre sainte Catherine ; vous allez entendre la sainte Vierge.* »

Un jour, on présentait à M. Vianney un missionnaire nouvellement



entré dans la Société, et on lui faisait remarquer qu'il était le plus jeune de tous. « Vous êtes bien heureux, mon ami, lui dit-il en l'embrassant, vous servirez plus longtemps le cher Maître. Dans le collège des Apôtres, Notre-Seigneur avait une tendre prédilection pour saint Jacques le Mineur, parce qu'il était le plus jeune. »

Le même missionnaire étant allé assister aux processions de la Fête-Dieu à Lyon, M. le Curé lui dit à son retour : « Il y avait une fois un saint qui disparaissait la veille de toutes les grandes fêtes. On ne le revoyait plus que le lendemain. Il allait célébrer la fête en paradis.... Je pense, mon cher camarade, que vous faites comme lui... »

Voulant témoigner à ses compagnons de travail l'estime qu'il faisait

de leurs services, il disait : « Le bon Dieu me fait manger mon pain blanc à la fin de mes jours. Il sait qu'il faut de la mie aux pauvres vieux... Il me traite comme Notre-Seigneur a traité les époux aux noces de Cana; il me sert le bon vin le dernier. »

M. Vianney voulut faire la dépense des croix que les missionnaires reçoivent le jour où ils prononcent leurs vœux : « Laissez-moi faire, dit-il, j'ai tant de croix, que j'en puis faire part à mes amis. »

Après un sermon dont il avait été content, il disait au prédicateur, en prenant affectueusement ses deux mains dans les siennes : « Ah! nos vases étaient trop petits pour recevoir et contenir de si belles choses! »

Un Lazariste de Valfleury deman-

dait au Curé d'Ars si un de leurs pères, récemment atteint de paralysie, pourrait encore prêcher. « Oui, mon ami, répondit-il, il prêchera toujours. La prédication des saints, ce sont leurs exemples. »

On rappelait à M. Vianney le mot d'un Parisien : « Sœur Rosalie était ma mère, et le Curé d'Ars est mon père. — Hélas ! pauvre orphelin ! dit-il en soupirant, jamais le père ne remplacera la mère. »

Revoyant son missionnaire, qui avait fait une absence prolongée, et lui ouvrant ses bras : « Ah ! mon ami, s'écriait-il, vous voilà ! quel bonheur ! J'ai pensé souvent que les réprouvés doivent être bien malheureux d'être séparés du bon Dieu, puisque déjà on souffre tant en l'absence de ceux qu'on aime ! »

Un ecclésiastique s'excusait de n'avoir pas pris un surplis pour assister à la grand'messe du dimanche; M. Vianney le rassura en lui disant : « Oh ! soyez tranquille. Vous le portez sur votre cœur, par la blancheur de votre âme. »

Une charmante enfant lui présentait un bouquet le jour de sa fête : « Ma petite , lui dit-il en souriant gracieusement , votre bouquet est bien beau, mais votre âme est encore plus belle. »

Un jour d'octave de la Fête-Dieu, le saint Curé étant allé visiter les apprêts du magnifique reposoir qu'on avait coutume d'élever au château, on se prit à regretter devant lui que le vent, qui régnait depuis quelques heures, fût venu

déranger un beau projet d'illumination formé la veille. Le saint Curé dit en montrant la jeune famille qui entourait les degrés du trône préparé à Notre-Seigneur : « Voilà des flambeaux ardents et luisants que le vent n'éteindra pas. » En s'en allant, après avoir réjoui tous les cœurs par sa présence, il ajoutait : « Cette maison change d'habitants ; les générations s'y succèdent. Mais c'est toujours la maison du bon Dieu. » Au retour de la procession, qui avait été très-longue, on voulait lui faire prendre des rafraîchissements : il les refusa, disant : « C'est inutile : je n'ai besoin de rien. Comment serais-je fatigué ? *Je portais Celui qui me porte.* »

Pendant les inondations du mois de mai 1856, il se trouva qu'une

nuit les pèlerins qui attendaient dans l'église, avaient tiré sur eux le verrou de la porte. A une heure du matin, M. le Curé se présente et heurte doucement : on ne l'entend pas. Il heurte encore. La pluie tombait par torrents : il la reçoit pendant quelques minutes, et se met au confessionnal sans s'inquiéter davantage des suites de sa mésaventure. A l'heure de la messe, quand il vient à la sacristie pour revêtir les ornements sacrés, on s'aperçoit que sa soutane est ruisselante. On le presse de se changer ; on lui fait mille questions. Il se contente de répondre gaîment : « Laissez, laissez donc ! ce n'est rien... Cela prouve que je ne suis pas de *sucre*. »

M. Vianney faisait un jour sa tournée de malades par un rude so-

leil du mois de juillet. Le prêtre qui l'accompagnait, lui voyant la tête nue, lui offrit son chapeau. « Vous feriez mieux, mon ami, lui dit le saint Curé, de me donner votre science et vos vertus. » Voilà à quoi on était exposé, lorsqu'on lui faisait des avances de politesse. C'était bien autre chose, quand on y joignait une phrase agréable ou qu'on cherchait à lui tourner un compliment.

« Que vous êtes heureux d'être jeune ! disait-il à quelqu'un. Vous avez, sans compter le reste, tant de force et tant de zèle à dépenser au service du bon Dieu !... »

— Monsieur le Curé, répartit son interlocuteur, vous êtes plus jeune que moi.

— Oui, mon ami, en vertu... »

« Monsieur le Curé, lui disait-on

une autre fois, puisque vous aimez bien vos missionnaires, c'est à eux que vous laisserez en partant le manteau d'Élie !

— Mon ami, il ne faut pas demander un manteau à celui qui n'a pas même une chemise. »

A propos de ce camail, qui a été une touchante inspiration du cœur de l'Évêque, mais une rude humiliation pour le cœur du bon Curé, quelqu'un crut devoir, en donnant à sa pensée un tour flatteur, lui faire observer qu'il était resté jusque-là le seul chanoine créé par Mgr Chalandon. M. Vianney vit le piège, et repartit aussitôt : « Je le crois bien. Monseigneur a eu la main trop malheureuse..... Il a vu qu'il s'était trompé ; il n'ose plus recommencer. »



Un jour, il aperçut un de ses portraits au bas duquel on avait fait figurer maladroitement son camail et sa croix d'honneur. « Pour que ce fût complet, dit-il, il faudrait écrire dessous : *vanité, orgueil, néant.* »

Une autre fois, on faisait encore allusion à ces différentes dignités. « Oui, répondit-il, je suis chanoine honoraire par la trop grande bonté de Monseigneur, chevalier de la Légion d'honneur par une méprise du gouvernement, et... berger d'un âne et de trois brebis par la volonté de mon père. »

Un jour, le Curé d'Ars vit entrer dans sa sacristie un personnage en qui il était facile, à son air, à sa tenue, à son langage, de reconnaître

l'homme du grand monde. L'inconnu s'approche avec respect, et le serviteur de Dieu, croyant deviner son intention, lui montre, de la main, la petite escabelle où avaient coutume de s'agenouiller ses pénitents :

« Monsieur le Curé, se hâte de dire l'homme aux belles manières, qui comprit parfaitement ce que ce geste signifiait, je ne viens pas me confesser ; je viens raisonner avec vous.

— Oh ! mon ami, vous vous adressez bien mal ; je ne sais pas raisonner... mais si vous avez besoin de quelque consolation, mettez-vous là... — son doigt désignait l'inexorable escabelle, — et croyez que bien d'autres s'y sont mis avant vous et ne s'en sont pas repentis.

— Mais, monsieur le Curé, j'ai

déjà eu l'honneur de vous dire que je ne venais pas me confesser, et cela par une raison décisive : c'est que je n'ai pas la foi. Je ne crois pas plus à la confession qu'à tout le reste.

— Vous n'avez pas la foi, mon ami ? Oh ! que je vous plains ! Vous vivez dans le brouillard... Un petit enfant en sait plus que vous avec son catéchisme. Je me croyais bien ignorant ; mais vous l'êtes encore plus que moi... Vous n'avez pas la foi ? Eh bien ! tenez : mettez-vous là, et je vais entendre votre confession. Quand vous vous serez confessé, vous croirez tout comme moi.

— Mais, monsieur le Curé, ce n'est ni plus ni moins qu'une comédie que vous me conseillez de jouer avec vous.

— Mettez-vous là, vous dis-je ! »

La persuasion, la douceur, le ton d'autorité tempéré par la grâce, avec lesquels ces mots furent répétés, firent que cet homme se trouva à genoux sans s'en douter et presque malgré lui. Il fit le signe de la croix qu'il n'avait pas fait depuis longtemps, et commença l'humble aveu de ses fautes. Il se releva non-seulement consolé, mais parfaitement croyant, ayant éprouvé, que pour arriver à la foi le plus court chemin et le plus sûr est d'en faire les œuvres, selon l'éternelle parole du Maître des hommes : « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière* <sup>1</sup>. »

Le fondateur d'un orphelinat célèbre consultait M. Vianney sur l'opportunité de se concilier, par la

<sup>1</sup> S. Jean, x, 21.

voie de la presse, l'attention et les faveurs du public. « Au lieu de faire du bruit dans les journaux, répondit le serviteur de Dieu, faites du bruit à la porte du tabernacle.

— Monsieur le Curé, reprit cet homme de bien, je serais heureux de faire mon noviciat près de vous.

— Soyez tranquille, on vous le fera faire, » répliqua aussitôt M. Vianney par une allusion aux épreuves qui attendaient la fondation naissante.

Une prétendante, qui venait de quitter la congrégation des sœurs de Saint-Vincent de Paul, eut un jour un entretien, à Ars, avec un prêtre qui arrivait de Jérusalem. Ce prêtre disait à M. Vianney qu'il avait conseillé à cette jeune fille d'aller en Orient pour y utiliser ses forces et son zèle. Le bon curé qui connais-

sait son inconstance répondit : « Envoyez-la en paradis. Au moins, elle n'en sortira plus. »

On voit que M. Vianney ne manquait pas de finesse, et que la répartie ingénieuse et piquante lui venait aisément. Il y mêlait, dans l'occasion, un brin de douce malice.

« M. le Curé, lui disait un personnage, dont la face épanouie et la forte santé offraient un singulier contraste avec la pâleur et l'exténuation du saint vieillard, je compte un peu sur vous pour me faire bien venir là-haut. J'espère que vous n'oubliez pas vos amis, et que vous les mettez de moitié dans le mérite de vos jeûnes et de vos pénitences. Quand vous irez au ciel, je tâcherai de m'accrocher à votre soutane.

— O mon ami, gardez-vous-en

bien, repartit le bon Curé. L'entrée du ciel est étroite, — et il jetait un petit regard malin sur les larges épaules de son interlocuteur, — nous resterions tous deux à la porte. »

Il craignit ensuite que ces paroles, dites en riant et de la meilleure grâce du monde, n'eussent affecté son visiteur ; il lui en fit ses excuses dans les termes les plus humbles et les plus polis.

Une religieuse lui disait avec bonhomie : « On croit généralement, mon Père, que vous êtes un ignorant. — On ne se trompe pas, ma fille ; mais c'est égal, je vous en dirai encore plus que vous n'en ferez. »

On lui demandait des reliques pour une personne qui en désirait beaucoup. Il répondit en souriant : « Qu'elle en fasse ! »

Une de ses paroissiennes, honnête et excellente fille, pleine de dévouement et de zèle, mais d'un zèle parfois trop amer et trop impétueux, comme était celui des apôtres avant la Pentecôte, voulait lui donner des conseils : « Monsieur le Curé, vous avez tort de faire ceci... Monsieur le Curé, vous devriez faire cela... — Allons, interrompit doucement le saint homme, nous ne sommes pas encore en Angleterre... » faisant allusion à la constitution anglaise, d'après laquelle une femme peut être chef du gouvernement.

M. Vianney avait souvent le mot pour rire.

Au retour d'une course en voiture, le frère Athanase, directeur de l'école d'Ars, racontait que son cheval avait fait un écart et l'avait



jeté dans le fossé. Le bon Curé lui fit ses compliments de condoléance, puis il ajouta : « Mon ami, saint Antoine n'est jamais tombé de voiture : il fallait faire comme lui. — Monsieur le Curé, comment faisait donc saint Antoine ? — Il allait toujours à pied. »

M. Vianney savait faire à propos des réponses auxquelles on ne résistait pas. Un soi-disant esprit-fort vint lui déclarer un jour qu'il y avait dans la religion des choses auxquelles il lui était impossible de croire.

« Par exemple ? lui dit le bon Curé.

— Par exemple l'éternité des peines.

— Mon ami, je vous conseille de ne jamais parler de religion.

— Et pourquoi n'en parlerais-je pas ?

— Parce qu'il faudrait auparavant apprendre votre catéchisme. Que dit le catéchisme ? Qu'il faut croire à l'Évangile, parce que c'est la parole de Notre-Seigneur. Croyez-vous à l'Évangile ?

— Oui, monsieur le Curé.

— Eh bien ! l'Évangile a dit : « Allez au feu éternel ! » Que voulez-vous de plus ? Il me semble que c'est assez clair. »

Le Curé d'Ars eut un jour une entrevue avec un riche protestant. Le serviteur de Dieu ignorant que l'homme, à qui il venait de parler de Notre-Seigneur et des saints comme il savait en parler, avec la plus cordiale et la plus large effusion, eût le malheur d'appartenir à

une secte dissidente, lui mit en finissant une médaille dans la main. Celui-ci dit en la recevant :

« Monsieur le Curé, vous donnez une médaille à un hérétique. Du moins, je ne suis qu'un hérétique à votre point de vue. Malgré la diversité de nos croyances, j'espère qu'un jour nous serons tous deux au ciel. »

Le bon Curé prit la main de son interlocuteur, et fixant sur lui des yeux dans lesquels se peignait la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité, il lui dit avec un profond sentiment de tendresse compatissante :

« Hélas! mon ami, nous ne serons unis là - haut qu'autant que nous aurons commencé à l'être sur la terre; la mort n'y changera rien. *Où l'arbre tombe, il reste.*

— Monsieur le Curé, je me fie au Christ qui a dit : « Celui qui croira en moi aura la vie éternelle. »

— Ah ! mon ami, Notre-Seigneur a bien dit autre chose. Il a dit que celui qui n'écoutait pas l'Église devait être regardé comme un païen. Il a dit qu'il ne devait y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur, et il a établi saint Pierre pour être le chef de ce troupeau. » Puis, prenant une voix plus douce et plus insinuante : « Mon ami, il n'y a pas deux manières de servir Notre-Seigneur, il n'y en a qu'une bonne : c'est de le servir comme il veut être servi. »

Là-dessus le bon Curé disparut, laissant cet homme pénétré d'un trouble salutaire, avant-coureur de la grâce divine, dont on nous a dit qu'il fut plus tard l'heureux vaincu.

Malgré son goût prononcé pour la solitude, M. Vianney avait un esprit ouvert et prodigue d'épanchements. Dans la conversation, il était à la fois abondant et réservé. Pour éviter les remarques dont son humilité aurait eu à souffrir et auxquelles, par expérience, il savait être exposé, il n'interrogeait jamais et ne donnait pas aux questions le temps d'arriver; il gardait, le plus qu'il pouvait, la parole, et paraissait craindre de fournir la réplique. S'il parlait de lui, ce qui arrivait rarement, l'amour-propre, dont il n'avait plus même le germe, n'embarrassait pas la spontanéité de ces communications, au contraire, c'était de son humilité que provenait en partie son besoin d'épanchement. La liberté de s'ouvrir à quelques-uns lui semblait un appui accordé à sa faiblesse. Ne pouvant

pas dire à tout le monde ce qu'il pensait de lui, il se soulageait en le confiant à des cœurs discrets : et la matière de ces confidences était toujours ce qui l'effrayait et l'humiliait le plus. D'ailleurs, il ne se révélait jamais tout entier ; il vous conduisait jusqu'à la porte de son âme et vous arrêtait là.

« Mon Dieu ! qu'on sera bien en Paradis, puisque déjà sur la terre la compagnie des saints est si aimable, leur conversation a tant de charme et de douceur ! » Cette exclamation nous est échappée souvent au sortir de ces entretiens du soir, où, par un privilège insigne, les missionnaires d'Ars furent successivement admis dans l'intimité du serviteur de Dieu. On sentait qu'on épuisait là une des plus rares faveurs de la Providence, et on ne cessait

de se le témoigner, tantôt par des paroles, tantôt par des larmes, le plus souvent par un religieux silence, seul applaudissement des impressions vraies et profondes.

A la fin de ces journées lourdes et fatigantes, c'était le moment où le Curé d'Ars se manifestait avec le plus de familiarité, de chaleur et d'abandon. Debout, au coin de la cheminée ou devant sa petite table, suivant le besoin qu'il avait de sentir la flamme du foyer sur ses membres engourdis, le visage rayonnant, le regard dilaté, l'air heureux, l'innocence et la joie de son âme s'épanouissaient en mille jets étincelants, en mille propos pleins d'images et de suavité.

Nous avons remarqué que, suivant le conseil de saint Paul, il évitait les discours vains et profanes,

les questions oiseuses qui prêtent à la controverse et qui passionnent plus qu'elles n'édifient. Si quelque léger débat s'engageait devant lui, il gardait un modeste silence, comme s'il eût craint, en se prononçant, de désobliger l'une des parties. Lorsqu'il en était prié, il intervenait par un mot gracieux et conciliant, ou par un de ces grands principes qu'on ne discute pas, et qui remettent la paix entre les adversaires, en les amenant non sur le terrain qui divise, mais sur celui qui unit et où la lutte n'est plus possible.

Son âme planait toujours comme un être angélique au-dessus de la mêlée des passions et des intérêts vulgaires. Il envisageait tout de ce point de vue, familier aux saints, où réside la lumière sans ombre. La conscience était son seul horizon.



Le monde extérieur n'existait pas pour lui.

Il ne trouvait de bon, d'agréable, d'intéressant, que ce qui lui parlait de Dieu. Le cœur est là où est le trésor. Le Souverain Bien l'attirait au point qu'il ne pouvait en détourner sa pensée. Sa conversation était plus divine qu'humaine et tellement dans le ciel qu'elle en exhalait tous les parfums. Il parlait des mystères de l'autre monde comme s'il en fut revenu, et des vanités de celui-ci avec une ironie si douce et si plaisante qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire. A mesure qu'il parlait, l'intimité se faisait plus grande, la chaleur de son âme augmentait, et l'effusion coulait à plein bord.

Si quelque fâcheux, — car il y avait bien des variétés dans l'espèce des pèlerins, qui se faisaient jour

jusqu'à M. Vianney, et la variété que nous signalons se glisse partout, — si quelque fâcheux venait à parler des choses humaines, pour sérieuses et importantes qu'elles fussent, le saint Curé ne l'interrompait pas, il était trop honnête et trop condescendant pour cela, mais il souffrait visiblement; il était mal à l'aise; il se taisait, et rien ne saurait mieux peindre son état que le dicton populaire du poisson hors de l'eau. Du reste, ces rencontres étaient rares. Il régnait autour de lui je ne sais quelle atmosphère divine, qui ne permettait pas d'y introduire des questions de l'ordre profane, de peur d'en troubler la pureté.

Dans ce siècle de mouvement, de nouveauté et de progrès, en des temps si laborieux et si troublés, le Curé d'Ars ne formait aucun

souhait, n'éprouvait aucun désir, ne sentait aucun besoin de rien connaître de ce monde, dont la figure passait autour de lui sans qu'il y fît la moindre attention; tant il en était venu à user des choses comme n'en usant pas, à jouir comme ne jouissant pas; tant son esprit, son cœur son âme étaient tendus et appliqués à un autre objet!

« Vous parlez quelquefois de chemin de fer, monsieur le Curé, lui disait-on, savez-vous ce que c'est ?

— Non, ni je n'ai envie de le savoir; j'en parle parce que j'en entends parler. »

Cet homme, à qui les chemins de fer amenaient tous les jours de deux à trois cents étrangers, est mort sans avoir jamais vu un chemin de fer et sans être à même de s'en faire une idée.

Mais s'il demeurait étranger aux choses du monde matériel, tout ce qui lui venait, au contraire, de cet autre monde divin qui est l'Église de Jésus-Christ, le royaume des âmes acquises et rachetées par son sang, tout ce qui étendait l'honneur et la gloire du Maître, tout ce qui affermissait son règne sur la terre, tout ce qui contribuait à la glorification de son Saint Nom, à la dilatation de sa doctrine, au triomphe de la vérité, toutes les conquêtes de son amour, qui multipliaient le nombre des fidèles destinés à le louer éternellement, lui étaient un sujet d'allégresse et de consolations infinies. Tout, dans cet ordre de faits, l'intéressait, le passionnait, faisait battre son cœur et vibrer les cordes de son âme.

Si sublime que fût l'entretien, le

bon Curé y conservait la simplicité qui est le vrai caractère des enfants de Dieu. Tout en parlant des saints, du ciel et des choses divines, il gardait son langage familier et ne connaissait que les comparaisons populaires. Dans ces longs et doux épanchements, les charmes de l'amour divin, les délices eucharistiques, la félicité des bons, le malheur des méchants, l'attente des joies éternelles se mêlaient à de nobles sollicitudes pour l'accroissement du règne de Jésus-Christ, l'exaltation de la sainte Église et le triomphe de la justice et de la vérité dans le monde.

## II

**Foi de M. Vianney.**

Le Curé d'Ars avait reçu le don de la foi dans une perfection éminente. L'Esprit-Saint répandait au centre de son âme une lumière si claire qu'il voyait les choses divines d'une vue simple, avec une certitude, un goût et une suavité qui lui causaient des ardeurs intérieures, des ravissements, des larmes, et faisaient acquiescer délicieusement son esprit aux vérités qui lui étaient montrées. Son union intime avec Dieu lui avait, pour ainsi dire, rendu sensibles et palpables ces vérités. Ce que nous percevons de loin, vaguement, confusément, à travers un

nuage et dans une énigme, il le voyait en lui-même d'un regard fixe et direct. « Si nous aimions Notre-Seigneur, disait-il, nous aurions toujours devant les yeux de l'esprit ce tabernacle doré, cette maison du bon Dieu. Lorsque nous sommes en route et que nous apercevons un clocher, cette vue doit faire battre notre cœur, comme la vue du toit où demeure son bien-aimé fait battre le cœur de l'épouse. Nous ne devrions pas pouvoir en détacher nos regards.

« Nous n'avons qu'une foi éloignée de trois cents lieues de son objet, comme si le bon Dieu était de l'autre côté des mers. Si nous avons une foi vive, pénétrante, comme les saints, nous verrions comme eux Notre-Seigneur. *Il y a des prêtres qui le voient tous les jours à la messe..... »*

Ce mot ne rappelle-t-il pas celui de saint Paul : *Novi hominem?*

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus aveugle que ceux qui n'ont pas d'yeux.... Nous sommes dans ce monde comme dans les brouillards; mais la foi est le vent qui les dissipe et qui fait luire sur notre âme un beau soleil.... Voyez, chez les protestants, comme tout est triste et froid! c'est un long hiver. Chez nous tout est gai, joyeux et consolant. »

« Laissons dire les gens du monde. Hélas! comment verraient-ils? ils sont aveugles. Notre-Seigneur Jésus-Christ ferait aujourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Judée, qu'ils n'y croiraient pas. Celui à qui tout pouvoir a été donné, n'a pas encore perdu sa puissance. Par exemple, la semaine dernière, un



pauvre vigneron a apporté sur ses épaules un petit garçon de douze ans, estropié des deux jambes, qui n'avait jamais marché. Ce brave homme a fait une neuvaine à sainte Philomène, et son petit a été guéri le neuvième jour ; il s'en est allé en galopant devant lui. »

« Autrefois Notre-Seigneur redressait les boiteux, guérissait les malades, ressuscitait les morts. Il y avait des gens qui étaient présents, qui voyaient de leurs yeux ces prodiges et qui n'y croyaient pas. Les hommes sont toujours et partout les mêmes. Si le bon Dieu est puissant, le diable a aussi son pouvoir ; il s'en sert pour avengler le pauvre monde. »

## III

**Espérance de M. Vianney.**

Quoique retenu dans les liens du corps, le Curé d'Ars n'était guère moins appliqué à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle. La crainte des jugements de Dieu était son idée dominante, et le désespoir sa tentation; néanmoins il désirait la mort et l'appelait de tous ses vœux : « C'est, disoit-il, l'union de l'âme avec le Souverain Bien. » Il a parlé souvent d'écrire un livre sur les *délices de la mort*. Tandis que les autres ont

besoin de toutes leurs forces pour se résigner à mourir, M. Vianney avait besoin de toutes les siennes pour se résigner à vivre. Il avait des moments où, dans sa conversation, on sentait un écho de ce gémissement qui troublait saint Paul et lui faisait souhaiter de sortir bientôt de la tente de son corps, afin que ce qu'il y avait de mortel en lui fût absorbé par la vie.

Dans les entretiens du Curé d'Ars, les plus gracieuses comparaisons avaient trait au désir du ciel. Il se servait souvent de celle de l'hirondelle qui ne fait que raser la terre et qui ne se pose presque jamais; de celle de la flamme qui tend toujours en haut; de celle du ballon qui s'élève dans les airs quand on a rompu les cordes qui le retiennent en bas. Il disait :

« Le cœur se porte vers ce qu'il aime le plus : l'orgueilleux vers les honneurs, l'avare vers les richesses ; le vindicatif pense à sa vengeance, l'impudique à ses mauvais plaisirs. Mais le bon chrétien à quoi pense-t-il ? De quel côté se tournera son cœur ? Du côté du ciel, où est son Dieu qui est son trésor.

« L'homme était créé pour le ciel ; le démon a brisé l'échelle qui y conduisait. Notre-Seigneur, par sa passion, nous en a formé une autre ; il a ouvert la porte. La très-sainte Vierge est au haut de l'échelle, qui la tient à deux mains et qui nous crie : « Venez, venez ! » O la belle invitation ! Que l'homme a une belle destinée ! Voir Dieu, l'aimer, le bénir, le contempler pendant l'éternité !

« Quand on pense au ciel, peut-on considérer la terre ?

« Après qu'elle se fut promenée dans le ciel, sainte Térèse ne pou-

vait plus voir les choses d'ici-bas. Quand on lui montrait un bel objet, elle disait : « Ce n'est rien cela ; ce n'est que de la boue. »

« Sainte Colette sortait quelquefois de sa cellule, ne se possédant plus de joie, à la pensée du ciel, et elle parcourait les corridors en criant : « *En paradis ! en paradis !* »

« Au ciel, notre cœur sera tellement perdu, noyé dans le bonheur d'aimer Dieu, que nous ne nous occuperons ni de nous ni des autres, mais de Dieu seul.

« Un aveugle de naissance ayant été conduit sur le tombeau de saint Martin, recouvra la vue immédiatement ; il fut si frappé des beautés de la nature, qu'il s'évanouit de bonheur. Pour ce qui regarde le ciel, nous sommes comme cet aveugle.

« Un bon chrétien ne doit pas pouvoir se souffrir en ce monde ; il languit sur la terre. Si un petit enfant

était là dans l'église, et que sa mère fût à la tribune, il lui tendrait ses petites mains, et s'il ne pouvait monter l'escalier qui y conduit, il se ferait aider, et n'aurait de repos que lorsqu'il serait dans les bras de sa mère.

« On dit qu'au ciel nous serons sur des trônes, pour marquer que nous y serons grands. Ces trônes, c'est l'amour de Dieu qui les forme : il n'y a que cela au ciel... L'amour de Dieu remplira et inondera tout...

« Lorsqu'on demandait à sainte Térèse ce qu'elle avait vu au ciel, elle s'écriait : « *J'ai vu !... j'ai vu !... j'ai vu !...* » elle en restait là ; la parole et le souffle lui manquaient ; elle ne pouvait rien dire de plus.

« O belle union de l'Église de la terre avec l'Église du ciel ! Comme disait sainte Térèse : « Vous en triomphant, nous en combattant, nous ne faisons qu'un pour glorifier Dieu ! »

« Saint Augustin dit que celui qui

craint la mort n'aime pas Dieu : c'est bien vrai. Si vous étiez séparé de votre père depuis bien longtemps, ne seriez-vous pas heureux de le revoir ?

« Oh ! quelle belle acquisition que le ciel ! Mais que faut-il pour y arriver ? La pureté du cœur, le mépris du monde et l'amour de Dieu. »

Après une ravissante instruction sur le ciel, quelqu'un demandait au Curé d'Ars : « Que faut-il pour mériter cette récompense, dont vous nous avez fait un si magnifique tableau ? — Mon ami, répondait-il, *la grâce et la croix.* »

M. Vianney aimait beaucoup à raconter cette histoire :

« Il y avait une fois un bon religieux qui croyait qu'en paradis le temps allait lui durer. Le bon Dieu lui fit bien voir que non. Un jour qu'il était dans les jardins du monastère, il avisa

un petit oiseau qui sautait de branche en branche et qui devenait toujours plus beau à mesure qu'il le regardait. A la fin, il était si beau, si beau, que le moine ne pouvait en détacher sa vue ; il se mit à le poursuivre et aurait bien voulu pouvoir le prendre. Cependant il s'arrêta, pensant qu'il y avait bien une demi-heure qu'il était à courir après son oiseau. Il revint au monastère, mais il fut très-surpris de trouver à la porte un frère qu'il n'avait jamais vu, et le frère ne le connaissait pas davantage ; son étonnement redoubla, lorsqu'en parcourant la maison il n'aperçut que des visages inconnus et des figures nouvelles. Il dit : « Et nos Pères, où sont-ils ? » Les autres le regardaient sans le comprendre. Enfin il dit son nom : on chercha dans les registres et on vit qu'il y avait cent ans qu'il était sorti... Le bon Dieu lui montra ainsi que le temps ne dure pas en paradis. »



## IV

**Charité de M. Vianney.**

Pour donner une idée de ce que fut en M. Vianney l'amour de Notre-Seigneur, il faudrait dépeindre ce qui peut se concentrer dans une âme humaine, aidée par la grâce, de plus ardent, de plus énergique, de plus doux, de plus fort et de plus généreux. Toutes les facultés de son âme, toutes les lumières de sa raison, toutes les ressources de sa volonté étaient au service de ce sentiment suprême. L'union dont parle saint Jean Chrysostome était commencée en lui. • Jésus-Christ seul était tout dans ses pensées, dans ses affections,

dans ses désirs. Sans le Sauveur, la société des esprits bienheureux n'aurait pu lui plaire. Jésus-Christ était sa vie, son ciel, son présent, son avenir, et l'adorable Eucharistie le seul étanchement possible à la soif qui le consumait. Il ne pouvait cesser de penser à Jésus-Christ, d'aspirer à Jésus-Christ, de parler de Jésus-Christ. Alors ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur et de sa bouche. Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : NOTRE-SEIGNEUR ! un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. Il semblait que son cœur se répandît sur ses lèvres.

Ce que M. Vianney avait le mieux retenu de ses lectures, ce qui revenait le plus souvent dans ses discours, c'étaient les paroles enflam-

mées par lesquelles l'amour des saints envers le divin Maître s'est le plus vivement exprimé ; il aimait à citer ce mot de Notre-Seigneur à sainte Tèrese : « J'attends le jour du jugement pour faire voir aux hommes combien tu m'as aimé. » Et cet autre : « Quand les hommes ne voudront plus de moi, je viendrai me cacher dans ton cœur. » Il ne les citait jamais sans être interrompu par ses larmes.

Il rappelait aussi ces paroles de sainte Catherine de Sienne, s'écriant au milieu de l'ardeur qu'elle ressentait : « O mon très-cher Seigneur ! si j'avais été la pierre et la terre où fut plantée votre croix, quelle grâce et quelle consolation j'aurais eues de recevoir le sang qui coulait de vos blessures ! » Il racontait, en s'attendrissant beaucoup, que sainte Co-

lette disait à Notre-Seigneur : « Mon doux Maître, je voudrais bien vous aimer, mais mon cœur est trop petit. » Aussitôt elle vit descendre un grand cœur tout enflammé, et en même temps elle entendit une voix qui lui dit : « Aime-moi maintenant tant que tu voudras. » Et son cœur fut inondé d'amour.

« O Jésus! s'écriait-il souvent, les yeux remplis de larmes, vous connaître, c'est vous aimer!... Si nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir! Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés... C'est si beau la charité! c'est un écoulement du cœur de Jésus, qui est tout amour... Le seul bonheur que nous ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime... »

Il disait encore avec tristesse :

« Je pense quelquefois qu'il y aura peu de bonnes œuvres de récompensées, parce qu'au lieu de les faire par amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes.... QUE C'EST DOMMAGE !

« Tout sous les yeux de Dieu, tout avec Dieu, tout pour plaire à Dieu... Oh ! que c'est beau ! Allons, mon âme ! tu vas converser avec le bon Dieu, travailler avec lui, marcher avec lui, combattre et souffrir avec lui. Tu travailleras, mais il bénira ton travail ; tu marcheras, mais il bénira tes pas ; tu souffriras, mais il bénira tes larmes. Qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il est consolant de tout faire en la compagnie et sous les yeux du bon Dieu ! De penser qu'il voit tout, qu'il compte tout. Disons donc chaque matin : « Tout pour vous plaire, ô

mon Dieu ! toutes mes actions avec vous!... » Que la pensée de la sainte présence de Dieu est douce et consolante!... Jamais on ne se lasse, les heures coulent comme des minutes... Enfin c'est un avant-goût du ciel.

« Pauvres pécheurs ! quand je pense qu'il y en a qui mourront sans avoir goûté seulement pendant une heure le bonheur d'aimer Dieu!... Quand nous nous lasserons de nos exercices de piété et que la conversation avec Dieu nous ennuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le bon Dieu.

« Si l'on pouvait se damner sans faire souffrir Notre-Seigneur, passe encore ! Mais on ne le peut pas.

« Un chrétien qui aurait la foi mourrait d'amour... Un bon chrétien qui aime Dieu et le prochain, — et quand on aime Dieu, on aime le prochain, — voyez comme il est heureux ! Quelle

paix dans son âme ! C'est le paradis sur la terre.

« Je pense souvent que la langue de ces pauvres morts, qui sont là-bas dans le cimetière, ne peut plus prier... que leur cœur ne peut plus aimer... »

M. Vianney finissait souvent son entretien par ces mots : « Être aimé de Dieu, être uni à Dieu ; vivre en la présence de Dieu, vivre pour Dieu : ô belle vie !... et belle mort ! »

Un jour qu'il entendait les oiseaux dans sa cour, il se prit à dire en soupirant : « Pauvres petits oiseaux ! vous avez été créés pour chanter, et vous chantez... L'homme a été créé pour aimer Dieu, et il ne l'aime pas. »

« Ce qui fait que nous n'aimons pas Dieu, disait-il encore, c'est que nous ne sommes pas arrivés à ce

degré où *tout ce qui coûte fait plaisir*. Si l'on devait être damné, ce serait une consolation que de pouvoir dire : « J'ai du moins aimé le bon Dieu sur la terre... » Il en est qui pleurent de ce qu'ils n'aiment pas Dieu ; eh bien ! ceux-là l'aiment. Oh ! qu'il est consolant de penser que sur cette pauvre terre, c'est encore pour le bon Dieu qu'il y a le plus de fidélité et le plus d'amour ! »

Le Curé d'Ars recommandait surtout trois dévotions : la dévotion à la passion de Notre-Seigneur et à son Eucharistie, la dévotion à la sainte Vierge et la dévotion aux âmes du purgatoire. Il affirmait, après saint Bernard, que n'avoir pas de dévotion au corps et au sang de Jésus-Christ était une marque de réprobation. « La passion de Notre-



Seigneur, disait-il, est comme un grand fleuve qui descend d'une montagne et ne s'épuise jamais... »

Rien ne peut donner une idée de la dévotion que le Curé d'Ars avait à l'adorable Eucharistie. Il l'appelait des noms les plus suaves et les plus tendres ; il inventait des expressions nouvelles pour en parler dignement : c'était son sujet favori, et il y revenait sans cesse dans ses conversations. Alors son cœur se fondait de reconnaissance, de bonheur et d'amour ; son front s'irradiait, ses yeux lançaient des étincelles ; son âme de saint se répandait sur ses traits ; les larmes étouffaient sa voix : « Que fait Notre-Seigneur, s'écriait-il, dans le sacrement de son amour ? Il a pris son bon cœur pour nous aimer ; il sort de ce cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde

pour noyer les péchés du monde. »

Il appelait la sainte communion un *bain d'amour*... « Lorsqu'on a communié, disait-il, *l'âme se roule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs.* »

Il aimait à raconter le trait de saint Jean de la Croix et de sainte Térése. Quand celle-ci recevait la communion de son père spirituel, *l'amour de Notre-Seigneur, allant de l'un à l'autre, faisait fondre leur cœur au point que saint Jean d'Avila tombait d'un côté et sainte Térése de l'autre, noyés dans le baume de l'amour...*

« Aujourd'hui, disait-il un jour de fête du Sacré-Cœur, Notre-Seigneur nous met sur son Cœur... Ah ! si nous pouvions toujours y rester !... » Puis, joignant les mains et élevant au ciel ses yeux pleins de larmes :

« O Cœur de Jésus !, s'écriait-il, Cœur d'amour ! *Fleur d'amour !...* Le cœur, c'est tout ce qui restait d'entier dans le très-saint corps de Notre-Seigneur, après que Longin l'eut percé *pour en faire sortir l'amour !...* Si nous n'aimons pas le Cœur de Jésus, qu'aimerons-nous donc ? Il n'y a que de l'amour dans ce Cœur ! Comment fait-on pour ne pas aimer ce qui est si aimable ? »

## V

**Pensées de M. Vianney sur les joies  
de la vie intérieure.**

Une autre fois, le Curé d'Ars parlait des joies de la prière et de la

vie intérieure : c'est un sujet qu'il n'abordait jamais sans que son cœur entrât aussitôt en fusion : « Être roi, disait-il, triste place ! on est roi pour les hommes !... mais être à Dieu, être à Dieu tout entier ! Être à Dieu sans partage : le corps à Dieu, l'âme à Dieu !... Un corps chaste, une âme pure ! Oh ! il n'y a rien de si beau ! » Et les pleurs étouffaient sa voix.

« La prière, disait-il encore, voilà tout le bonheur de l'homme sur la terre. O belle vie ! belle union de l'âme avec Notre-Seigneur ! L'éternité ne sera pas assez longue pour comprendre ce bonheur... *La vie intérieure est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge... Elle est comme noyée dans l'amour !... Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans*

*ses mains pour le couvrir de baisers et de caresses...*

• « Je pense souvent à la joie des apôtres, quand ils revirent Notre-Seigneur. La séparation avait été si cruelle ! Notre-Seigneur les aimait tant ! Il était si bon avec eux ! Il est à présumer qu'il les embrassa en leur disant : *La paix soit avec vous !* C'est ainsi qu'il embrasse notre âme, quand nous prions. Il nous dit encore : *La paix soit avec vous !*

« On aime une chose à proportion du prix qu'elle nous a coûté. Jugez par là de l'amour que Notre-Seigneur a pour notre âme, qui lui a coûté tout son sang. Il est affamé de communications et de rapports avec elle. Le temps lui dure de la voir, de l'entendre...

« Il y a deux choses pour s'unir avec Notre-Seigneur et pour faire

son salut : la prière et les sacrements. Tous ceux qui sont devenus saints ont fréquenté les sacrements et ont élevé leur âme à Dieu par la prière. Il faut, dès le matin, en s'éveillant, offrir à Dieu son cœur, son esprit, ses pensées, ses paroles, ses actions, tout soi-même, pour ne servir qu'à sa gloire. Renouveler les promesses de son baptême, remercier son ange gardien, lui demander sa protection à ce bon ange, qui est resté à côté de nous pendant notre sommeil.

« Il y a de bons chrétiens qui ont l'habitude de se dire : « Je ferai aujourd'hui tant d'actes d'amour de Dieu, tant de sacrifices... » J'aime bien ça...

« Il faut demander souvent, le long du jour, les lumières du Saint-Esprit. Oh ! que nous en avons besoin

pour connaître notre pauvre misère ! Il faut dire un *Pater* et un *Ave* pour la conversion des pécheurs, pour les âmes du purgatoire... répéter souvent : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » comme un enfant qui dit à sa mère : « Donnez-moi un morceau de pain... , tendez-moi la main... , embrassez-moi !... »

« Celui qui ne prie pas est comme une poule ou une dinde, qui ne peuvent s'élever dans les airs. Si elles volent un peu, elles retombent bientôt et grattant la terre, elles s'y enfoncent, s'en couvrent la tête et semblent ne prendre plaisir qu'à cela. Celui qui prie, au contraire, est un aigle intrépide, qui plane dans l'air et semble toujours vouloir se rapprocher du soleil. Voilà le bon chrétien sur les ailes de la prière. Oh ! que c'est beau, la prière !

L'homme qui est en grâce avec Dieu n'a pas besoin qu'on lui apprenne à prier, il connaît la prière naturellement, parce qu'il connaît ses besoins.

« Union avec Jésus-Christ, union avec la Croix : voilà le salut. La marque distinctive des élus, c'est l'amour, comme la marque des réprouvés, c'est la haine. Aucun réprouvé n'aime un autre réprouvé, le frère déteste son frère, le fils son père, la mère son enfant et cette haine universelle se concentre sur Dieu : voilà ce que c'est que l'enfer. Les saints aiment tout le monde ; ils aiment surtout leurs ennemis..... Leur cœur embrasé de l'amour divin se dilate à proportion du nombre des âmes que le bon Dieu met sur leur chemin, comme les ailes de la poule s'étendent à proportion du nombre de ses petits.



« Le cœur des saints est constant comme un rocher au milieu de la mer.

« Les personnes qui pratiquent la dévotion, qui se confessent, qui communient souvent, et qui ne font pas les œuvres de la foi et de la charité, sont semblables à des arbres en fleurs. Vous croyez qu'il y aura autant de fruits que de fleurs : il y a bien de la différence...

« Oh ! que ce sera beau, le jour de la résurrection ! On verra ces belles âmes sortir du ciel, *comme des soleils de gloire* et venir s'unir aux corps qu'elles animaient sur la terre. Plus ces corps auront été mortifiés, plus ils brilleront comme des diamants.

« Il n'y a de malheureux que les mauvais chrétiens qui abandonnent la prière et les sacrements et croupissent dans le péché ; mais pour les

bons chrétiens, il n'y a point de peine... Posséder Dieu, c'est le bonheur des bonheurs. Ce bonheur fait oublier tout le reste. Comme ce bon saint dont je lisais la vie, il y a quelques jours, qui était demeuré ravi en extase, depuis le mardi-gras jusqu'au jour de Pâques, il était revenu juste pour la Résurrection... Ce bonheur fait aussi oublier la souffrance... Une fois le vent avait emporté la peau d'ours dont saint Siméon était couvert. Ne le voyant plus bouger sur sa colonne, on monta ; on le trouva gelé. On le plongea dans l'eau chaude pour le faire revenir : « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé ? dit-il. J'étais si heureux ! »

« On n'a pas besoin de tant parler pour bien prier. On sait que le bon Dieu est là, dans le saint tabernacle ;

on lui ouvre son cœur, on se complaît en sa sainte présence : c'est la meilleure prière, celle-là.

C'est comme ce bon M. de Vidaud<sup>1</sup> : Il avait coutume de se lever de grand matin et d'aller adorer le Saint-Sacrement dès que l'église était ouverte. Un jour qu'il était dans un château, on fut obligé de l'envoyer chercher trois fois à la chapelle pour le déjeuner : la maîtresse de la maison s'impatientait. A la troisième sommation, il sortit de la présence de Notre-Seigneur, en disant : « Mon Dieu, on ne pourra donc pas rester un moment tranquille avec vous ! » Le Curé d'Ars ajoutait en pleurant : « Il était là depuis quatre heures du matin !... Il y a de bons chrétiens

<sup>1</sup> La Vie de M. Gabriel de Vidaud a été écrite par le P. Pouget, de la Compagnie de Jésus.

qui passeraient toute leur vie ainsi abîmés devant le bon Dieu. Ah! qu'ils sont heureux! »

Un jour, venant de présider au renouvellement des vœux que les sœurs de Saint-Joseph ont coutume de faire, chaque année, le 2 juillet, M. Vianney sortit de la cérémonie le cœur plein, et ne pouvant contenir sa joie; elle s'épanchait en de délicieuses paroles : « Que la religion est belle ! » disait-il. Que la multitude de votre douceur est grande, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent!... Je pensais tout à l'heure que c'était entre Notre-Seigneur et ces bonnes religieuses, qui sont les épouses de Notre-Seigneur, un assant de générosité à qui donnerait le plus... Mais c'est toujours Notre-Seigneur qui l'emporte. Les religieuses donnent leur cœur, LUI,

donne son cœur et son corps... Pendant que les sœurs disaient : « Je renouvelle mes vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, » je leur disais en leur présentant l'hostie : « Que le corps de Notre-Seigneur garde votre âme pour la vie éternelle ! » Puis, prenant occasion de là de s'étendre sur son sujet bien-aimé, il ajoutait : « Si l'on pouvait comprendre tous les biens renfermés dans la sainte communion, il n'en faudrait pas davantage pour contenter le cœur de l'homme. L'avare ne courrait plus après ses trésors, l'ambitieux après la gloire ; chacun quitterait la terre, en secouerait la poussière et s'envolerait vers les cieux. La communion!... Oh ! quel honneur Dieu fait à sa créature ! Il se repose sur sa langue, passe par son palais comme par un

petit chemin, et s'arrête sur son cœur comme sur un trône ! O mon Dieu ! mon Dieu ! (en s'attendrissant et essuyant ses larmes) il y en a qui ont su apprécier cet honneur. Ainsi, on a vu un saint évêque vouloir lui-même balayer l'église, et se revêtir de son rochet pour vaquer à cette fonction, qui paraît basse, et qu'il estimait, lui, si grande, qu'il se couvrait de ses insignes pour la remplir. Un roi voulait autrefois presser de ses mains les grappes de raisin pour la consécration du calice, et préparer lui-même la farine pour l'hostie.

« Une communion bien faite suffit pour embraser une âme de l'amour de Dieu et lui faire négliger la terre. Un grand de ce monde, il n'y a pas longtemps, vint faire ici la sainte communion ; il avait trois cent

mille francs de fortune ; il en donna cent pour faire bâtir une église, cent pour les pauvres, cent à ses parents, et il s'en alla à la Trappe. Un avocat bien savant vint après lui ; il fit une bonne communion, et partit pour aller se mettre sous la conduite du Père Lacordaire. Oh ! une communion sainte, une seule, c'est assez pour déguster l'homme de la terre et lui donner un avant-goût des délices célestes ! »

« *Pour dire la messe il faudrait être un séraphin !...* » Je tiens dans mes mains Notre-Seigneur. Je le porte à droite, il reste à droite ! Je le porte à gauche, il reste à gauche !... *Si on savait ce que c'est que la messe on mourrait !* On ne comprendra le bonheur qu'il y a de dire la messe que dans le ciel !... Hélas ! mon Dieu ! qu'un prêtre est

à plaindre, quand il fait cela comme une chose ordinaire!... »

## VI

## Zèle de M. Vianney.

Un soir, le serviteur de Dieu paraissait plus accablé que de coutume ; il avait pensé défaillir en faisant le court trajet de son confessionnal à la cure. Ses idées de fuite et de retraite lui revenaient, ce qui ne l'empêchait pas d'être gai, aimable et expansif, autant et plus qu'à l'ordinaire. « Oh ! dit-il en prenant les mains de son missionnaire, si j'étais à votre place, je m'envolerais au ciel!... » Puis, avec une morne tristesse et d'un accent désolé :



« Que je suis à plaindre ! je ne connais personne de plus malheureux que moi ! — Monsieur le Curé, combien voudraient changer avec vous ! — Mon ami, ils changeraient leur or contre du cuivre. »

« Mon Dieu ! disait souvent M. Vianney, que le temps me dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec les saints !... Le bon Dieu est tant offensé sur la terre, qu'on serait tenté de demander la fin du monde !... s'il n'y avait pas quelques belles âmes pour reposer le cœur et consoler les yeux de tant de mal qu'on voit et qu'on entend, on ne pourrait pas se souffrir en cette vie... Quand on pense à l'ingratitude de l'homme envers le bon Dieu, on est tenté de s'en aller de l'autre côté des mers, pour ne pas la voir. C'est effrayant ! En-

core si le bon Dieu n'était pas si bon ! Mais il est si bon !...

« O mon Dieu ! quelle honte nous aurons, quand le jour du dernier jugement nous fera voir toute notre ingratitude ! Nous comprendrons alors.... mais ce ne sera plus temps. Notre-Seigneur nous dira : « Pourquoi m'as-tu offensé ? » Et nous ne saurons que répondre. »

« Non ! ajoutait-il en pleurant, il n'y a rien au monde de si malheureux qu'un prêtre ! A quoi se passe sa vie ? à voir le bon Dieu offensé. Toujours son saint nom blasphémé ! toujours ses commandements violés ! toujours son amour outragé ! Le prêtre ne voit que cela ; il n'entend que cela... Il est continuellement comme saint Pierre au prétoire de Pilate, ayant sous les yeux Notre-Seigneur insulté , méprisé , raillé , couvert

d'opprobres... Les uns lui crachent au visage, les autres lui donnent des soufflets; d'autres lui mettent une couronne d'épines; d'autres frappent sur lui à grands coups. On le pousse; on le jette par terre; on le foule aux pieds; on le crucifie; on lui perce le cœur... Ah! si j'avais su ce que c'était qu'un prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais bien vite sauvé à la Trappe. »

Il est impossible de comprendre, combien le Curé d'Ars avait à cœur le salut des âmes. On peut dire qu'il gémissait continuellement sur leur perte. On lui a souvent entendu répéter avec un cœur pénétré :

« Quel dommage que des âmes, qui ont coûté tant de souffrances au bon Dieu, se perdent pour l'éternité! »

« Rien n'afflige tant le cœur de Jésus que de voir toutes ses souf-

frances perdues pour un si grand nombre... Prions donc pour la conversion des pécheurs : c'est la plus belle et la plus utile des prières. Car les justes sont sur le chemin du ciel, les âmes du purgatoire sont sûres d'y entrer... Mais les pauvres pécheurs ! les pauvres pécheurs !... Il y en a quelques-uns qui sont en suspens. Un *Pater* et un *Ave* suffiraient pour faire pencher la balance... Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières ! Celui qui tire une âme de l'enfer sauve cette âme et la sienne propre. Toutes les dévotions sont bonnes, mais il n'y en a pas de meilleure que celle-là.

« Une fois, saint François d'Assise priait dans les bois. « Seigneur, disait-il, ayez compassion des pauvres pécheurs ! » Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « François, ta volonté est conforme à la mienne. Je suis prêt à t'accorder tout ce que tu me demanderas. »

« Sainte Colette demandait la conversion de mille pécheurs ; puis, en y réfléchissant, elle s'effraya de ce grand nombre et s'accusa de témérité. La sainte Vierge lui apparut et lui montra la quantité d'âmes qu'elle avait converties par ses neuvaines... On peut s'offrir en victime pendant huit ou quinze jours pour la conversion des pécheurs. On souffre le froid, la chaleur ; on se prive de regarder quelque chose, d'aller voir une personne qui ferait plaisir ; on fait une neuvaine ; on entend la messe tous les jours de la semaine à cette intention, surtout dans les villes où l'on en a la facilité. Mais il y en a qui ne feraient pas cent pas pour aller à la messe. Ceux qui ont le bonheur de communier souvent peuvent faire une neuvaine de communions. Non-seulement on contribue à la gloire de Dieu par cette sainte pratique ; mais on s'attire une grande abondance de grâces. »

« Vous avez prié, disait M. Vianney à un curé qui se plaignait à lui de ne pouvoir changer le cœur de ses paroissiens, vous avez prié, vous avez pleuré, vous avez gémé, vous avez soupiré; mais avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline? Tant que vous n'en serez pas venu là, ne croyez pas avoir tout fait! »

« Monsieur le Curé, lui disait un jour son Missionnaire, si le bon Dieu vous proposait, ou de monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous?

— Je crois que je resterais.

— Oh! monsieur le Curé, est-ce possible? Les saints sont si heureux

dans le ciel ! plus de tentations, plus de misères !... »

Avec un angélique sourire , il répondit :

« C'est vrai ; mais les saints sont des *rentiers* ! Ils ont bien travaillé, puisque Dieu punit la paresse et ne récompense que le travail ; mais ils ne peuvent plus, comme nous, glorifier Dieu par des sacrifices pour le salut des âmes.

— Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du monde ?

— Tout de même.

— Dans ce cas, vous auriez bien du temps devant vous : vous lèveriez-vous si matin ?

— Oh ! oui, mon ami, à minuit ! Je ne crains pas la peine... Je serais le plus heureux des prêtres, si ce n'était cette pensée qu'il faut paraître

au tribunal de Dieu avec ma *pauvre*  
*vie de curé.* »

En disant cela, il versait d'abondantes larmes.

## VII

### **Amour de M. Vianney pour les pauvres.**

Après les pécheurs, c'étaient les pauvres qui occupaient le plus la pensée de M. Vianney. Il les aimait parce que Notre-Seigneur les avait aimés, et parce qu'il comprenait que, ne trouvant ici-bas que privations, peines et rebuts de tout genre, ils avaient plus besoin d'être prévenus, honorés et consolés.



« Que nous sommes heureux, disait-il, que les pauvres viennent ainsi nous demander ! S'ils ne venaient pas, il faudrait aller les chercher, et on n'a pas toujours le temps.

« Il y en a qui ne font l'aumône que pour qu'on les voie, qu'on les loue et qu'on les admire... Il y en a qui trouvent qu'on ne les remercie pas assez. Ce n'est pas ça !... Si c'est pour le monde que vous faites l'aumône, vous avez raison de vous plaindre. Mais si c'est pour le bon Dieu, qu'on vous remercie ou qu'on ne vous remercie pas, qu'importe ! Il faut faire tout le bien que nous pouvons à tout le monde, mais n'attendre notre récompense que de Dieu seul.

« Quand nous faisons l'aumône, il faut penser que c'est à Notre-Seigneur et non aux pauvres que nous donnons. Souvent nous croyons sou-

lager un pauvre, et il se trouve que c'est Notre-Seigneur... Voyez saint Jean de Dieu : il avait l'habitude de laver les pieds des pauvres avant de les faire manger. Un jour, en se penchant sur les pieds d'un pauvre, il vit que ce pauvre avait les pieds percés. Il releva la tête avec émotion, et il s'écria : « *C'est donc vous, Seigneur !* » ( Ici M. Vianney fondait en larmes.) Notre-Seigneur lui dit : « Jean, je prends plaisir à voir comme tu as soin de mes pauvres... » Et il disparut.

Voyez ce bon saint Grégoire, qui faisait manger tous les jours douze pauvres à sa table. Un jour, il s'en trouva treize, et il dit à son domestique : « Il y a treize pauvres. » Le domestique répondit : « Je n'en vois que douze. » Le saint remarqua que ce treizième changeait de cou-

leur : tantôt il était vermeil , tantôt blanc comme la neige. Quand le repas fut fini , le Pape prit ce pauvre inconnu par la main , et le tirant à l'écart , il lui dit : « Qui êtes-vous ? — Je suis un ange (nouvelles larmes du saint Curé) , et Notre-Seigneur m'a envoyé pour considérer de près les soins que vous donnez à ses pauvres. C'est moi qui présente à Dieu vos prières et vos aumônes. » A ces mots , il disparut. Cette table , à laquelle l'ange s'est assis , se voit encore à Rome.

« Il y en a qui disent aux pauvres qui ont l'air d'avoir de la santé : « Vous êtes un paresseux ! vous pourriez bien travailler ; vous êtes jeune , vous avez de bons bras. » Vous ne savez pas si ce n'est point le bon plaisir de Dieu que ce pauvre aille demander son pain. Vous vous

exposez ainsi à murmurer contre la volonté de Dieu.

« Voyez le bienheureux Benoît Labre : tout le monde le rebutait. On l'appelait fainéant. Les enfants lui jetaient des pierres. Ce bon saint savait qu'il faisait la volonté de Dieu ; jamais il ne répondait rien. Une fois, il alla trouver son confesseur, qui lui dit : « Mon ami, je crois que vous feriez mieux d'aller en condition ; vous faites offenser le bon Dieu. Le monde dit que ce n'est que la paresse qui vous porte à mendier. » Benoît Labre lui répondit bien humblement : « Mon Père, c'est la volonté de Dieu que je mendie. Tirez le rideau de votre confessionnal, et vous verrez... » Ce prêtre ouvrit et vit une lumière qui éclaira toutes les chapelles. Certes, le confesseur se garda bien de le détour-

ner de sa voie... Eh bien ! mes enfants, que savons-nous s'il n'y en a pas qui sont comme ça ? C'est pourquoi il ne faut jamais rebuter les pauvres. Si on ne peut pas leur donner, on prie Dieu d'inspirer aux autres de le faire.

« Il y en a qui disent : « Oh ! il en fait mauvais usage. » Qu'il en fasse l'usage qu'il voudra, le pauvre sera jugé sur cet usage qu'il aura fait de votre aumône, et vous, vous serez jugé sur l'aumône elle-même que vous auriez pu faire et que vous n'avez pas faite.

« Il ne faut jamais mépriser les pauvres, parce que ce mépris retombe sur Dieu. »

## VIII

**Humilité de M. Vianney.**

Pour qui ne connaissait pas le Curé d'Ars, au récit des choses merveilleuses qui s'accomplissaient autour de lui et qui lui méritaient les ovations de la foule, il était naturel de supposer que dans cette atmosphère de gloire qui l'entourait, l'orgueil était sinon son piège, au moins sa tentation. Quelle épreuve, en effet, de rester humble parmi les témoignages les plus expressifs et les plus retentissants de la vénération publique ! Un jour, on insinuait cette idée devant lui ; il comprit, et levant les yeux au ciel avec une expression profonde de tristesse et presque de

découragement : « Ah ! dit-il , si seulement je n'étais pas tenté de désespoir ! »

Un jour, il reçut une lettre pleine de choses inconvenantes ; peu après, il en reçut une autre qui ne respirait que la vénération et la confiance, et dans laquelle on l'appelait un saint. Il en fit part à ses chères Filles de la *Providence* : « Voyez, leur dit-il, le danger qu'il y a à s'arrêter aux sentiments humains. Ce matin, j'aurais perdu la tranquillité de l'âme, si j'avais voulu faire attention aux injures qu'on m'adressait, et ce soir, j'eusse été grandement tenté d'orgueil si je m'étais fié à tous ces compliments. Oh ! comme il est prudent de ne pas se prendre aux vaines opinions et aux vains discours des hommes, et de n'en faire aucun cas ! »

Il disait encore à propos de ces

lettres : « J'ai reçu deux lettres par le même courrier : dans l'une on disait que j'étais un grand saint, dans l'autre, que j'étais un hypocrite et un charlatan... La première ne m'ajoutait rien ; la seconde ne m'ôtait rien. On est ce qu'on est devant Dieu ; *et puis pas plus !... »*

Une autre fois, il disait : « Le bon Dieu m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable de tous les prêtres. S'il y avait eu, dans le diocèse, un prêtre plus ignorant et plus misérable que moi. Dieu l'aurait pris de préférence. »

Le Curé d'Ars avait une sentence qui revenait souvent dans sa conversation : *On dit du mal de vous, on dit ce qui est vrai ; on vous fait des compliments, on se moque de*



*vous... Lequel vaut le mieux qu'on vous avertisse, ou qu'on vous trompe? qu'on vous prenne au sérieux, ou qu'on vous raille?*

M. Vianney ne parlait jamais de lui le premier. Si on l'interrogeait, il répondait avec une modestie qui commandait la réserve et un lachonisme qui réduisait l'interlocuteur au silence. Puis il coupait court pour tout ce qui le regardait et ne cherchait qu'à détourner l'entretien. Au reste, il épuisait en pareille rencontre toutes les formes du mépris, et son humilité était ingénieuse à en inventer de nouvelles. Il faisait l'éloge d'un prêtre qu'il estimait, et disait, dans son langage imagé et pittoresque, qu'il y avait en lui *de l'hirondelle et de l'aigle*.

« Et en vous, Monsieur le Curé, qu'y a-t-il ?

— Oh ! ce qu'il y a en moi ? On s'est servi pour former le Curé d'Ars *d'une oie, d'une dinde et d'une écrevisse.* »

« Que vous êtes bon, disait le saint homme à un missionnaire récemment arrivé à Ars, de venir nous aider !

— Monsieur le Curé, sans parler du plaisir que nous avons de vivre près de vous, c'est un devoir que nous remplissons.

— Oh ! non, c'est de la charité.

— Monsieur le Curé, ne croyez pas cela. Il n'y a point de charité de notre part.

— Oh ! si. Vous voyez bien que quand vous êtes là, ça va encore ; mais quand je suis tout seul, je ne vauz rien. Je suis comme les zéros qui n'ont de valeur qu'à côté des

autres chiffres... Je suis trop vieux, je ne suis bon à rien.

— Monsieur le Curé, vous êtes toujours jeune par le cœur et par l'âme.

— Oui, mon ami, je peux dire, comme ce saint à qui on demandait son âge, que je n'ai pas encore vécu un jour. »

Dans le besoin que M. Vianney éprouvait de s'amoindrir et de se rapetisser, il faisait un emploi continu du mot *pauvre*. C'était sa *pauvre* âme, son *pauvre* cadavre, sa *pauvre* misère, ses *pauvres* péchés. Il avait toujours la langue levée pour reconnaître ses fautes, et, à l'en croire, sa vie entière n'aurait pas suffi à les pleurer. Il n'avait que des accusations à former contre lui-même.

L'humilité de son cœur lui fai-

sait répandre de vraies larmes sur sa faiblesse et son ignorance. Ces larmes ne pouvaient être essuyées que par la générosité de son courage qui le pressait de se jeter à corps perdu, avec toutes ses impuissances, entre les bras de Dieu. Il se reprochait tout. On aurait cru qu'il avait vieilli dans le mal, qu'il était le plus vil et le plus malheureux des pécheurs. « Que Dieu est bon, disait-il souvent, de supporter mes immenses misères ! »

« Dieu m'a fait cette grande miséricorde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'appuyer, ni talent, ni science, ni force, ni vertu... Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous, et que je ne me connaisse pas tout

entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je n'ai d'autre ressource contre cette tentation du désespoir, que de me jeter au pied du tabernacle, *comme un petit chien aux pieds de son maître...* »

Le serviteur de Dieu était du petit nombre de ceux qui parlent de l'humilité humblement. « Monsieur le Curé, comment faire pour être sage ? lui demandait un jour quelqu'un.

— Mon ami, il faut bien aimer le bon Dieu.

— Eh ! comment faire pour aimer le bon Dieu !

— Ah ! mon ami, *humilité ! humilité !* c'est notre orgueil qui nous empêche de devenir des saints. L'orgueil est la chaîne du chapelet de tous les vices, l'humilité la chaîne du chapelet de toutes les vertus. Hélas ! on ne conçoit pas comment

et de quoi une si petite créature que nous peut s'enorgueillir !... Le diable apparut un jour à saint Macaire, armé d'un fouet comme pour le battre, et il lui dit : « Tout ce que tu fais, je le fais : tu jeûnes, moi je ne mange jamais ; tu veilles, moi je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose que tu fais et que je ne puis faire. — Eh ! quoi donc ? — *M'humilier !* » répondit le diable ; et il disparut... Ah ! mon ami, il y a des saints qui mettaient le démon en fuite en disant : « Que je suis misérable ! »

Voici sur le même sujet quelques pensées du serviteur de Dieu :

« L'humilité est comme une balance ; plus on s'abaisse d'un côté, et plus on est élevé de l'autre.

« Ceux qui nous humilient sont nos amis, et non ceux qui nous louent.

« On demandait à un saint quelle était la première des vertus ? — C'est, répondit-il, l'humilité. — Et la seconde ? — L'humilité. — Et la troisième ? — L'humilité.

« Jamais nous ne comprendrons notre pauvre misère. Ça fait frémir rien que d'y penser ! Dieu ne nous en donne qu'un petit aperçu.

« Si nous nous connaissions à fond comme il nous connaît, nous ne pourrions pas vivre ; nous mourrions de frayeur.

« Les saints se connaissaient mieux que les autres, c'est pourquoi ils étaient humbles. Ils entraient dans de grandes confusions en voyant que Dieu se servait d'eux pour faire des miracles. Saint Martin était un grand saint et se croyait un grand pécheur. Il attribuait à ses péchés tous les maux qui arrivaient de son temps. »

## IX

**Pensées de M. Vianney sur l'abnégation et la souffrance.**

M. Vianney était convaincu, comme le furent tous les saints, que l'unique trésor du cœur est le détachement; que sacrifier n'est pas détruire, mais vivifier, que c'est supprimer l'obstacle, et rompre les chaînes qui empêchent la liberté de l'âme en l'attachant aux choses finies.

C'est pourquoi il a toujours beaucoup insisté sur la mort à soi-même et le renoncement à sa volonté.

« Nous n'avons en propre, disait-il, que notre volonté; c'est la seule chose



que nous puissions tirer de notre fond pour en faire hommage au bon Dieu. Aussi assure-t-on qu'un seul acte de renoncement à la volonté lui est plus agréable que trente jours de jeûne.

« Toutes les fois que nous pouvons renoncer à notre volonté pour faire celle des autres, lorsqu'elle n'est pas contre la loi de Dieu, nous acquérons de grands mérites, qui ne sont connus que de Dieu seul. Qu'est-ce qui rend la vie religieuse si méritoire ? C'est ce renoncement de chaque instant à la volonté, cette mort continue à ce qu'il y a de plus vivant en nous. Tenez, j'ai souvent pensé que la vie d'une pauvre domestique, qui n'a de volonté que celle de ses maîtres, si elle sait mettre à profit ce renoncement, peut être aussi agréable à Dieu que celle d'une re-

ligieuse qui est toujours en face de la règle.

« Dans le monde même , à toute heure, on trouve à renoncer à sa volonté : on se prive d'une visite qui fait plaisir, on remplit une œuvre de charité qui ennuie, on se couche deux minutes plus tard, on se lève deux minutes plus tôt; lorsque deux choses se présentent à faire, on donne la préférence à celle qui nous plaît le moins.

« J'ai connu de belles âmes dans le monde qui n'avaient point de volonté, qui étaient tout à fait mortes à elles-mêmes. C'est là ce qui fait les Saints. Voyez ce *bon petit saint Maur*, qui était si puissant auprès du bon Dieu et si cher à son supérieur par sa simplicité et son obéissance. Les autres religieux en étaient jaloux ; le supérieur leur dit : « Je

vais vous montrer pourquoi j'estime tant ce cher petit frère... » Il fit le tour des cellules : tous avaient quelque chose à terminer avant d'ouvrir ; il n'y eut que saint Maur, qui était à copier l'Écriture sainte, qui laissa sur-le-champ son travail pour répondre à l'appel de saint Benoît.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette voie de l'abnégation. Quand une fois on y est entré, ça va tout seul, et quand on a cette vertu, on a tout. »

M. Vianney disait, en parlant de la croix : « qu'elle *suait le baume et transpirait la douceur* ; que plus on se joignait à elle, plus on la pressait dans ses mains et contre son cœur, plus on en faisait découler l'onction dont elle était remplie... ; qu'elle était le plus savant livre qu'on pût lire ; que ceux qui ne connaissaient

pas ce livre étaient des ignorants, quand même ils connaîtraient tous les autres livres ; qu'il n'y avait de véritables savants que ceux qui l'aimaient, le consultaient, l'approfondissaient ; que tout amer qu'était ce livre, on n'était jamais plus content que de *se noyer* dans ses amertumes ; que plus on allait à son école, plus on voulait y demeurer ; que le temps s'y passait sans ennui ; qu'on y savait tout ce qu'on devait savoir, et qu'on n'était jamais rassasié de ce qu'on y goûtait.... »

« Une maison qui s'élève sur la Croix, disait-il, ne craindra ni le vent, ni la pluie, ni l'orage. Les épreuves montrent clairement combien une œuvre est agréable à Dieu. »

Dans le temps qu'il était accablé de contradictions, il fut sur le point d'adresser à son Évêque une lettre

qui l'aurait déchargé d'une partie de ses ennuis et en aurait prévenu le retour. La lettre était écrite ; quand on la lui présenta à signer, il la déchira, disant : « C'est aujourd'hui vendredi, le jour où Notre-Seigneur a porté sa croix : il faut que je porte la mienne. Aujourd'hui, le calice des humiliations est moins amer. »

## X

### **Comment M. Vianney parlait des saints.**

M. Vianney parlait souvent des saints ; il n'en parlait qu'avec des larmes. À entendre ses récits pleins de drame, de menus détails et de

poésie touchante, on était tenté de croire qu'il avait connu ces bons saints, qu'il avait vécu avec eux dans la plus étroite intimité. Il savait d'eux des choses complètement inédites et qu'on croyait entendre pour la première fois. Dans la vie des serviteurs de Dieu, le côté légendaire était celui qui séduisait le plus son cœur. Il avait ce courage de la foi qui ne recule devant rien de ce qui peut renverser l'orgueil de la raison humaine et scandaliser les impies.

« Le soleil, disait-il, ne se cache pas, de peur d'incommoder les oiseaux de nuit. » Il se séparait entièrement de cette école hagiographique des Baillet, des Tillemont et autres, qu'on a appelés des *dénicheurs* de saints, et qui mettaient une gloire étrange à limiter la puissance de Dieu, en écartant le surnaturel de presque

toutes les vies où il leur arrivait de le rencontrer ; comme si la sainteté elle-même n'était pas la résultante de toutes les forces surnaturelles mises en action ! Pour lui, cette puissance adorable, qui se joue dans l'univers et qui est si souvent en Dieu au service de la bonté, ne brillait jamais d'un assez vif éclat. Ce qu'il y avait de plus prodigieux et de plus contraire au cours ordinaire des choses, était ce qui le ravissait le plus.

« Je crois que si nous avions la foi, disait-il, nous serions maître des volontés de Dieu ; nous les tiendrions enchaînées, et il ne nous refuserait rien. » Puis il ne tarissait plus sur le chapitre des condescendances divines à l'égard des saints ; il avait mille histoires à raconter, toutes plus belles et plus merveilleuses

les unes que les autres. Il parlait d'un bienheureux qui brûlait du désir d'adorer, pendant la nuit, Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour : il n'avait qu'à se diriger vers une église, les portes s'ouvriraient d'elles-mêmes pour l'y laisser entrer.

— Un autre saint, étant dans une église prosterné devant une statue voilée de la très-sainte Vierge, avait tant envie de considérer les traits de la Mère de Dieu, que le voile qui couvrait l'image s'étant écarté de lui-même, Notre-Dame lui apparut belle et souriante.

— Un saint rencontra un jour un petit berger qui pleurait à chaudes larmes, parce qu'un de ses moutons venait de périr. Touché de compassion, il rappela cette pauvre bête à la vie.

— Il y avait une fois un saint qui



avait acheté un champ, et celui qui l'avait vendu mourut bientôt après ; mais voilà qu'ensuite on lui chercha querelle sous prétexte que le champ ne lui appartenait pas, attendu qu'il ne l'avait pas payé. Il ne se troubla pas, mit toute sa confiance en Dieu et répondit à ceux qui voulaient l'inquiéter : « Donnez-moi trois jours, et je vous ferai voir un témoin. » Il passa ce temps en prières et en jeûnes, et le troisième jour, il se rendit à l'endroit où était enterré cet homme, rassembla ses ossements et lui dit : « Lève-toi, sors de la tombe et viens rendre témoignage à la vérité... » Alors on vit les ossements prendre la forme humaine, le mort se redresser et déclarer devant tous les assistans, que ce champ lui avait été bien et dûment payé.

— Il y avait un saint qui voulait

bâti un monastère , mais une montagne le gênait. Il lui commanda de se reculer, et la montagne se recula de cinquante pieds.

— On persuadait à un autre de commander à un gros rocher de changer de place : « Vous convertirez-vous si je le fais ? dit-il. — Oui. » Il commanda au rocher, et aussitôt on le vit disparaître en l'air.

« Voyez, ajoutait en pleurant le bon Curé, voyez jusqu'où Dieu est bon à ceux qui l'aiment ! Il fait des miracles pour rien, quand c'est un de ses amis qui les lui demande. L'homme commande en maître au bon Dieu quand il a un cœur pur. Saint François de Paule apprit un jour qu'on voulait faire mourir ses parents, parce qu'on avait trouvé un homme assassiné dans leur jardin et qu'on les accusait de l'avoir tué.

Alors il dit : « Seigneur, faites donc que je me trouve près d'eux demain ! » La nuit, un ange le transporta à quatre cents lieues, dans le pays où ils étaient. Le lendemain il dît devant tout le monde : « Faites apporter cet homme qui a été tué. » On l'apporte. Il dit alors : « Je te commande, au nom de Dieu, de déclarer si ce sont mes parents qui t'ont donné la mort ? » Voilà mon homme qui se lève et qui s'écrie devant tout le monde : « Non, ce ne sont pas tes parents. » Alors le saint dit encore au Seigneur : « Faites-moi emporter dans mon monastère ? » Pendant la nuit, l'ange le reprit et l'emporta ; il fit ainsi huit cents lieues. Le bon Dieu ne peut rien refuser à un cœur pur.

— Saint Vincent Ferrier faisait tant de miracles, que son supérieur, craignant qu'il n'y rencontrât un

piège pour son humilité, lui défendit d'exercer sans permission le pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Un jour qu'il était en adoration devant Notre-Seigneur, un ouvrier qui travaillait à la réparation de l'église, tomba du haut d'un échafaud. Le bon saint lui cria : « Arrêtez ! arrêtez ! Je n'ai pas le pouvoir de vous ressusciter. » Puis il alla en toute hâte demander la permission dont il avait besoin à son supérieur, qui ouvrit de grands yeux et ne comprit rien à la chose, étant persuadé que, dans tous les cas, la permission arriverait trop tard. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, ayant suivi saint Vincent sur le lieu de l'accident, il vit suspendu en l'air le malheureux maçon qu'il s'attendait à trouver gisant sur le pavé ! « Allez, dit-il au saint ; faites donc tout ce que vous

« voudrez. Aussi bien, il n'y a pas  
« moyen de vous en empêcher. »

Ces histoires rencontreront peut-être des esprits dédaigneux. Pour nous, nous avouons de bon cœur qu'elles nous édifiaient et nous charmaient, qu'elles nous faisaient rire et pleurer. Elles empruntaient une séduction de plus de la tendre simplicité avec laquelle cet homme, resté enfant par le cœur, nous les racontait, s'animant par degrés, s'exaltant et s'attendrissant aux bons endroits. Rien ne nous paraissait plus délicieux et plus attrayant que ces larmes si fréquentes, ces sourires d'ange, ce naïf abandon à toutes les impressions, ces jeux innocents de l'âme, qui s'épanouit dans le sein du Père céleste, mêlés à des pensées si hautes, à des habitudes de vie si austères, à des sacrifices si pénibles, à un apostolat

si laborieux. Dans un temps où la simplicité est morte dans les cœurs et tend à disparaître des rapports qui lient les hommes, quiconque a conservé le sens chrétien ne saurait étudier, sans émotion et sans envie, comment s'est révélée à l'âme de ce saint prêtre l'adorable parole du Seigneur : *Qu'il faut devenir semblable à des enfants.*

Jamais les travaux et les souffrances ne diminuaient l'entrain de la conversation du Curé d'Ars et ne le portaient à l'abréger. Sa gaîté et sa bienveillance semblaient, au contraire, s'accroître au milieu des infirmités de la vieillesse. Cette sombre période a été supprimée chez lui, et remplacée par une fraîcheur d'imagination et de sentiment qui persistait sous les glaces de l'âge, comme l'éternelle jeunesse de la vie bien-

heureuse. M. Vianney n'a pas connu cette tristesse, qui fait qu'en déclinant la vie devient silencieuse, tout se décolore et l'âme elle-même reçoit de cette ombre, qui s'étend sur toute chose, une teinte mélancolique.

Les entretiens que nous eûmes avec lui, deux mois avant sa mort, nous ont rappelé souvent ce mot d'une femme, dont la mémoire est justement célèbre et vénérée : « Que les dernières pensées d'un cœur rempli de l'amour de Dieu ressemblent aux derniers rayons de soleil, plus intenses et plus colorés avant de disparaître. »



# TABLE

---

	Pages.
DÉDICACE. . . . .	I
PRÉFACE. . . . .	V

## PREMIÈRE PARTIE.

<b>LE CURÉ D'ABS DANS SES CATÉCHISMES.</b>	<b>1</b>
I. Catéchisme sur le salut . . . . .	64
II. Catéchisme sur l'amour de Dieu	70
III. Catéchisme sur les prérogatives de l'âme pure. . . . .	76
IV. Catéchisme sur le Saint-Esprit	82
V. Catéchisme sur la Sainte Vierge	91
VI. Catéchisme sur la sanctifica- tion du dimanche. . . . .	97



	Pages.
VII. Catéchisme sur la parole de Dieu . . . . .	100
VIII. Catéchisme sur la prière . .	109
IX. Catéchisme sur le prêtre . . .	115
X. Catéchisme sur le saint sacrifice de la messe . . . . .	122
XI. Catéchisme sur la présence réelle . . . . .	127
XII. Catéchisme sur la communion	132
XIII. Catéchisme sur la communion fréquente . . . . .	137
XIV. Catéchisme sur le péché. . .	145
XV. Sur le même sujet. . . . .	151
XVI. Catéchisme sur l'orgueil . .	158
XVII. Catéchisme sur l'impureté .	162
XVIII. Catéchisme sur la confession	166
XIX. Catéchisme sur les vertus cardinales. . . . .	173
XX. Catéchisme sur l'espérance. .	180
XXI. Catéchisme sur les souffrances	184

**DEUXIÈME PARTIE.**

	Pages.
<b>LE CURÉ D'ARS DANS SES HOMÉLIES . . .</b>	<b>199</b>
I. Homélie sur la parabole de l'i- vraie . . . . .	210
II. Homélie sur la parabole des ouvriers. . . . .	213
III. Homélie sur l'Évangile du pre- mier dimanche de Carême .	217
IV. Homélie sur l'Évangile du vingt et unième dimanche après la Pentecôte . . . . .	228
V. Homélie pour le dernier diman- che de l'année . . . . .	237

**TROISIÈME PARTIE.**

<b>LE CURÉ D'ARS DANS SA CONVERSATION.</b>	<b>245</b>
I. Aimables reparties de M. Vianney	245
II. Foi de M. Vianney . . . . .	291

	Pages.
III. Espérance de M. Vianney. . .	295
IV. Charité de M. Vianney. . . .	302
V. Pensées de M. Vianney sur les joies de la vie intérieure . .	312
VI. Zèle de M. Vianney . . . . .	325
VII. Amour de M. Vianney pour les Pauvres . . . . .	333
VIII. Humilité de M. Vianney. . .	339
IX. Pensées de M. Vianney sur l'abnégation et la souffrance	349
X. Comment M. Vianney parlait des saints. . . . .	354

---

Paris. — Imp. v. GOURY et c<sup>o</sup>, rue Garancière, 5.



**CHEZ LE MÊME LIBRAIRE**

- Petite statuette** du curé d'Ars, par M. CABUCHET, sculpteur. 2 fr. 50
- Le Curé d'Ars**, Vie de Jean-Baptiste Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley, par l'abbé MONNIN, missionnaire. 2 forts vol. in-12. 7 fr. 50
- LE MÊME. 1 fort vol. in-12. 3 fr. 50
- Vie du R. P. Xavier de Ravignan**, de la Compagnie de Jésus, par le P. A. DE PONLEVOY, de la même Compagnie. 2 beaux vol. in-8, ornés d'un portrait gravé par M. Martinet, membre de l'Institut, avec un autographe. 15 fr.
- LE MÊME. 2 vol. in-12. 7 fr. 50
- Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens**, recueillies et publiées par M. l'abbé Henri PERREYVE. 1 vol. in-8. 6 fr.
- LE MÊME. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Lettres du R. P. Lacordaire à Madame la comtesse de La Tour-du-Pin**, publiées par Madame de \*\*\*. 1 vol. in-8. 5 fr.
- Le R. P. Lacordaire**, par le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. 1 vol. in-8. 4 fr.
- LE MÊME. 1 vol. in-12. 2 fr.
- La Lumière des jeunes âmes**, ouvrage dédié aux Mères chrétiennes, par M. de SAINT-JUAN, approuvé par S. Ém. le cardinal Gousset, archevêque de Reims. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Le Directeur spirituel** des âmes dévotes et religieuses, tiré des écrits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève. Nouvelle édition. 1 vol. in-32. 80 c.
- Direction** pour rassurer dans leurs doutes les âmes timorées, et direction pratique pour vivre chrétiennement, par le R. P. QUADRUPANI, barnabite. Traduction nouvelle. 4<sup>e</sup> édition, par le R. P. V. H., de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32. 80 c.

---

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET C<sup>e</sup>, RUE GARANCIÈRE, 5.